

LECTURES.CULTURES



ACTION

IOTA,

une petite lettre
pour mieux grandir

p.47



PUBLICATIONS DE L'ACTION TERRITORIALE !

(Bibliothèques publiques – Centres culturels – PointCulture)



Toutes les publications sont disponibles gratuitement en version pdf :

sur le site www.bibliotheques.be (rubrique Publications),
sur le site www.centresculturels.cfwb.be (rubrique Bibliothèques),
sur le site www.culture.be (rubrique Publications)
et sur le site www.litteraturedejeunesse.be

CENTRES CULTURELS :

- Centres culturels et territoires d'actions.
Une partition symphonique, des actions partagées, Cahier 1, janvier 2013
- *Piloter un Centre culturel aujourd'hui : Fils conducteurs et démarches de base*, Cahier 2, décembre 2013.

BIBLIOTHÈQUES :

Lectures.Cultures

- Prix au numéro : 6,00 €
- Abonnement annuel (5 numéros) : 25,00 €.

Ancienne revue *Lectures* (années 1981-2016) :
GRATUIT !

Derniers dossiers thématiques
déclinés en bibliothèque :

Religions en bibliothèque, Médiation, Développement durable, Handicap, Seniors, Langue française, Métier de bibliothécaire, Livre et lecture en mutation, BD, Architecture, Santé, Bibliothèque hors les murs, Censure, Europe, Rencontres littéraires, Numérique, Management, Evaluer une bibliothèque, Communiquer, Design, Sciences, Fonds locaux et régionaux (provinces + Bruxelles-Capitale), Droits d'auteurs, Littérature en action, Bébés et livres, Signalétique, etc.

Réseau public de Lecture en Communauté française - évolutions, de 2002 à 2014 (statistiques annuelles) : GRATUIT !

Collection « Outil bibliothèque » : GRATUIT !

- *Favoriser l'intégration dans les bibliothèques des personnes éloignées de l'écriture et la lecture et des populations étrangères*, 2008
- *Construction d'un plan local de développement de la lecture*, 2011
- *L'évaluation continue des plans quinquennaux de développement*, 2014.

Collection « Cahiers des bibliothèques » (colloques, études, bibliographies) : GRATUIT !

- *Cahier 26 : Première évaluation du décret du 30 avril 2009 relatif au développement des pratiques de lecture organisé par le Réseau public de la lecture et les bibliothèques publiques*
- *Cahier 25 : La lecture et l'écriture : l'affaire de tous ?!*
- *Cahiers 23 et 24 : Partagez l'aventure des bibliothèques (échanges de pratiques de métiers)*

Autres titres de la collection « Cahiers » :

Lecture et société, Publics des bibliothèques, Publics éloignés de la lecture, Ressources électroniques, Héroïc Fantasy, Alphabétisation, Contrats-Lecture, Bibliographie d'ouvrages de références, Politiques d'acquisitions, Formations, Documentaire jeunesse, Internet, Adolescents, Marketing du livre et de la bibliothèque, Lire ou ne pas lire (étude ULg), Pratiques et attitudes face à la lecture (sondage d'opinion), Formation littérature de jeunesse, Cultures d'ici-cultures d'ailleurs.

Hors-série : GRATUIT !

- *Les Institutions belges : liste d'autorité-matière* (au 31/12/2006)
- *Histoire de Belgique : liste d'autorité-matière* (au 31/05/2010).

Littérature de Jeunesse

(Service général Lettres et Livre) :

- *Répertoire des auteurs et illustrateurs de livres pour l'enfance et la jeunesse en Wallonie et à Bruxelles*, 2014, 12,00 €
- *Sur la route*, 2017, 5,00 €.

INFOS :

Service général de l'Action territoriale
Fédération Wallonie-Bruxelles, 44 Bd Léopold II à B-1080 Bruxelles
Ventes : tél. : +32 (0)4 232 40 17 – mél : annie.kusic@cfwb.be

LE JOLI MOIS DE MAI

PAR JEAN-FRANÇOIS FÜEG

directeur général adjoint du Service général de l'Action territoriale

Une fois de plus, *Lectures.Cultures* met en lumière la transversalité de nos secteurs. Dans son portrait collectif de dirigeants de deux bibliothèques, d'un centre culturel et du PointCulture de Louvain-la-Neuve, Diane Sophie Couteau pointe les similitudes d'approches face à l'évolution des métiers. Confrontées à des évolutions décrétales, à un renouvellement des attentes du corps social, les équipes se sont formées, ont noué des partenariats. Elles ont investi les territoires, rencontré les populations, construit des projets nouveaux, où la médiation occupe une place centrale.

C'est aussi ce que montre Catherine Callico à propos d'Enragez-vous, une tournée des 27 communes du Brabant wallon destinée à aider les citoyens à se positionner à quelques mois des élections communales. Travail novateur dans lequel le centre culturel du Brabant wallon a joué un rôle moteur et assez inédit de coordination des associations d'éducation permanente de la province et qui a vu la mobilisation enthousiaste des bibliothèques, des maisons de jeunes, des centres d'art et de créativité. Une initiative d'autant plus remarquable qu'elle n'était pas dénuée de risques, tout ce qui touche à la politique locale pouvant apparaître comme délicat. Un acteur proche du dossier soulignait récemment combien cette collaboration multisectorielle avait été un grand moment de démocratie participative. Merci donc à Édith Grandjean, directrice du CCBW, en partance pour de nouvelles aventures, pour ce beau moment.

Dans les semaines qui viennent, les commémorations des événements du printemps 68 vont se succéder. On lira tout et son contraire, les décryptages plus ou moins scientifiques, plus ou moins objectifs déferleront sur les écrans, des experts plus ou moins inspirés parleront, qui de révolution petite-bourgeoise, qui de mouvement irresponsable. D'autres loueront l'éternelle France partageuse. On stigmatisera, on encensera, on disqualifiera l'un pour mieux mettre en lumière la clairvoyance de tel autre. Dans les PointCulture, les bibliothèques et les centres culturels, on sortira à n'en pas douter les livres, les disques, les affiches et les photographies, on invitera les historiens, les journalistes et les témoins à débattre. Une fois de plus, l'intense travail de médiation mené par les professionnels de nos secteurs permettra à chacun d'alimenter sa réflexion hors du prêt à penser intellectuel. Benoit van Langenhove nous donne un aperçu des playlists commentées préparées par PointCulture dont la nouvelle thématique « Autour du travail » permettra sans nul doute de jeter des ponts entre histoire et actualité.

Le 19 mars dernier, le secteur des centres culturels a été reçu par la commission Culture du Parlement de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Cette rencontre a été l'occasion d'évoquer les difficultés du secteur à l'heure où les derniers dossiers de demande de reconnaissance sont sur le point d'être déposés. Elle a aussi été l'occasion pour les parlementaires, tous groupes confondus, et pour la ministre Greoli de rappeler leur intérêt pour le travail accompli afin de favoriser l'exercice des droits culturels par tous. Ambiance cordiale et positive, donc. La réunion s'est conclue sur des notes positives, la ministre ayant évoqué un retour de l'indexation des subventions et la mise en place d'un groupe de travail. Les professionnels ont de leur côté rappelé leurs craintes face aux incertitudes budgétaires. Nos décrets procèdent d'un idéal élevé, ils ont l'ambition d'approfondir la démocratie en favorisant la citoyenneté et l'esprit critique. L'idéalisme qui a présidé à leur conception les rend sûrement complexes et difficiles à financer, mais c'est aussi de cette ambition initiale qu'ils tirent leur légitimité. ●

– Nos décrets procèdent d'un idéal élevé, ils ont l'ambition d'approfondir la démocratie en favorisant la citoyenneté et l'esprit critique. –

Le bimestriel *Lectures.Cultures* est une publication du Service général de l'Action territoriale (SGAT) de la Fédération Wallonie-Bruxelles (secteurs des bibliothèques publiques, Bibliothèque « Espace 27 Septembre », centres culturels, PointCulture, et Centre de prêt de Naninne)

Éditeur responsable :

Jean-François Füeg
Directeur général adjoint
Service général de l'Action territoriale - FWB
44 Bd Léopold II
B 1080 Bruxelles

Rédactrice en chef :

Florence Richter
SGAT - FWB
44 Bd Léopold II - bureau 1 A001
B 1080 Bruxelles
Tél. : +32 (0)2 413 22 36

Secrétaire de rédaction :

Paulette Temmerman
Tél. : +32 (0)2 413 21 30
Mél : paulette.temmerman@cfwb.be

Comité de rédaction :

Céline D'Ambrosio, Célia Dehon,
Jean-Michel Defawe, Marie-Angèle Dehaye,
Françoise Dury, Jean-François Füeg,
Hakim Larabi, Véronique Leroy,
Sophie Levêque, Florence Richter, Paulette
Temmerman, Alain Thomas, Liesbeth
Vandersteene, Bernadette Vrancken.

Chroniqueurs :

Laurence Bertels, Michel Bougard, Catherine Callico, Thomas Casavecchia, Pol Charles, Diane Sophie Couteau, Roland De Bodt, Isabelle Decuyper, Michel Defourny, Daniel Delbrassine, Philippe Delvosalle, Pascal Deru, Hugues Dorzée, Flavie Gauthier, Hervé Gérard, Pierre Hemptinne, Véronique Heurtematte, Benoit van Langenhove, Bernard Lobet, Philippe Maes, Maggy Rayet, Catherine Renson, Nathalie Trouveroy, Franz Van Cauwenbergh, Jacques Van Rillaer.

Recensions de livres et BD

(sur le site www.bibliotheques.be, rubrique Publications) :

Michaël Avenia, Michel Bougard, Thomas Casavecchia, Pol Charles, Benoît Dejemeppe, Anne Delplace, Philippe Delvosalle, Catherine De Poortere, Jean-François Füeg, Arnaud Knaepen, Benoit van Langenhove, Marc Lavallé, Yvette Lecomte, Alexandre Lemaire, Bernard Lobet, Philippe Maes, Bruno Merckx, Catherine Renson, Anne Richter, Marc Roesems, Nathalie Trouveroy, Franz Van Cauwenbergh, Jacques Van Rillaer.

Relectrice (articles) :

Émilie Hamoir

Fabrication :

Graphisme : Polygraph'
Impression : Bietlot

Abonnements & Ventes :

Annie Kusic
Tél. : +32 (0)4 232 40 17
Mél : annie.kusic@cfwb.be
Tarifs :
- prix au numéro : 6,00 €
- abonnement annuel (5 numéros) : 25,00 €.



WWW.BIBLIOTHEQUES.BE
WWW.BIBLI27SEPT.CFWB.BE
WWW.CENTRESCULTURELS.CFWB.BE
WWW.POINTCULTURE.BE
WWW.CPM.CFWB.BE

Lectures.Cultures n°8 (Mai-Juin 2018)

2^e année (succède à la revue *Lectures*)
Bimestriel (ne paraît pas en juillet-août)
ISSN 0251-7388

Photo de couverture : Inside Out © Christine Servais NOH



03 ÉDITORIAL

03 Le joli mois de mai
par Jean-François Füeg

6 ICI & AILLEURS

6 PointCulture Liège : les arts ardents
par Hugues Dorzée

10 MÉTIER

10 Directeurs en bibliothèque,
centre culturel et PointCulture
par Diane Sophie Couteau

13 NUMÉRIQUE

13 Un labo collectif explore
l'invisible du numérique !
par Pierre Hemptinne

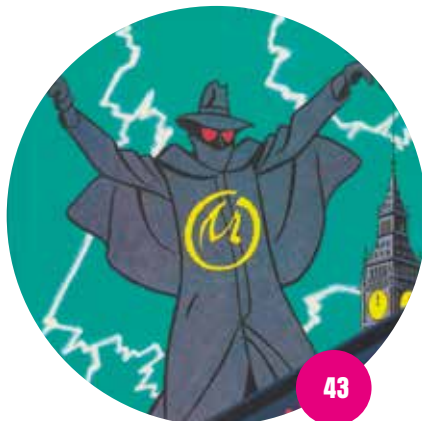
16 PORTRAIT

16 Le récit protéiforme
de Patrick Corillon
par Catherine Callico

SOMMAIRE



25



43



47

19 ACTION

- 19** « Enragez-vous ! »
sonde le Brabant wallon
par Catherine Callico
- 22** Des « livres » vivants
pour déconstruire les préjugés
par Flavie Gauthier
- 25** Les discobus,
par les villes et par les champs
par Benoit van Langenhove

28 AUVIO

- CD**
- 28** Un mysticisme ardent
par Benoit van Langenhove

DOCU

- 30** « Non, je foutrai plus les pieds dans
cette taule ! » : grèves et travail en Mai 68
par Philippe Delvosalle

32 LECTURE

SOCIÉTÉ

- 32** Mai 68 : sous les pavés, les pages
par Thomas Casavecchia
- 35** Nature contrariée, redressée,
transformée et en débat...
par Michel Bougard
- 38** Transmettre
par Florence Richter
- 41** Japon, saveur de l'éphémère
par Nathalie Trouveroy

BD

- 43** Deux légendes revisitées :
Spirou et E.P. Jacobs
par Franz Van Cauwenbergh

45 JEU

- 45** Des palais et des légendes
par Pascal Deru

47 JEUNESSE

ACTION

- 47** Iota, une petite lettre
pour mieux grandir
par Laurence Bertels

ENFANT

- 50** L'oralité en albums
par Michel Defourny

ADO

- 52** Des romans et des albums
chez Alice Éditions
par Daniel Delbrassine

PORTRAIT

- 54** Annick Masson et
son complice Luc Focroulle :
l'art d'émerveiller les enfants
par Isabelle Decuyper

COLLOQUE

- 56** Le centre André François
et la médiathèque Jean Moulin
à Margny-lès-Compiègne
- 58** Biennale Paul Hurtmans 2018
par Isabelle Decuyper



Création audiovisuelle



Flash mod

POINTCULTURE LIÈGE :

LES ARTS ARDENTS

PAR HUGUES DORZÉE

journaliste

Toutes les photos : © PointCulture Liège

Du street art à la consommation alternative, de DJ Kids à la musique électro, des questions migratoires à l'architecture des villes, du cinéma d'auteur au projet « Boom Bap sur Meuse », PointCulture Liège s'ouvre, se réinvente et propose une programmation à la fois éclectique et innovante. Installée depuis cinq ans non loin de la place Saint-Lambert, l'ASBL croise sans cesse les disciplines et mise sur des partenariats multiples en Cité ardente. Petit tour d'une ex-Médiathèque en pleine métamorphose portée par une équipe de neuf collaborateurs experts et enthousiastes.

Pas d'Ulysse à l'horizon en ce mardi d'hiver, mais un soleil éclatant inonde le « cheval de Liège ». Construit à partir de bois de récup', cet équidé grandeur nature trône fièrement à l'entrée du PointCulture. Les badauds vont et viennent entre les allées de l'Îlot Saint-Michel voisin. Avec, d'un côté, le palais de la consommation, de l'autre, un petit havre de paix et d'évasion artistique.

À mi-chemin entre le bar, le lieu de détente et l'écosculpture, cette monumentale création pointe le bout de son museau vers le cœur de la Cité ardente et donne l'envie aux Liégeois de remonter le boulevard voisin au grand galop.

« Inspiré du cheval de Troie, ce totem a été entièrement réalisé dans le cadre du projet URBN expo, nous explique son créateur, Boris Munyankera, l'un des neuf collaborateurs de l'ASBL. On a récupéré un module en bois destiné à être jeté et on a ensuite imaginé un module urbain qui symbolise cette réappropriation de la ville par les Liégeois. C'est à la fois un lieu d'écriture, d'expression, de repos, de rencontre et de partage. Au fil du temps, ce cheval s'est mis à vivre.

Il y a des jeunes qui viennent s'y poser, mais aussi consommer, ce qui pose parfois problème, mais c'est aussi ça, la ville. Il y a des touristes qui l'utilisent comme décor pour se photographier, mais aussi des personnes sans abri qui s'assoient pour souffler un coup et même des couples qui viennent y faire discrètement l'amour ! » sourit son concepteur.

Fin mars, le « cheval de Liège » a été mis en vente. « Il est entièrement démontable et transportable et pourrait très bien bénéficier d'une seconde vie dans un rond-point, un jardin ou comme rituel final d'un grand feu à la fin d'un festival, par exemple. Tout est possible », s'amuse Boris.

DE L'ÉNERGIE ENTRE LES MURS

Au PointCulture de Liège, tout est effectivement « possible ». Et une fois la porte franchie, on mesure l'énergie qui circule entre les murs de l'ex-Médiathèque longtemps logée au sous-sol de la place Cathédrale et installée depuis cinq ans dans cette ancienne surface commerciale située entre l'opéra,

le palais de justice et la galerie voisine.

« Dès notre arrivée ici en avril 2013, nous étions confrontés comme tous nos collègues de PointCulture à une baisse du prêt et à la nécessité de réinventer notre métier, raconte son responsable, Bruno Renson. Nous avons progressivement aménagé les lieux en partant des besoins de nos usagers, créé des espaces d'exposition et d'animation et surtout développé un programme éclectique d'activités avec un objectif clair : élargir au maximum notre public et mettre en pratique un mot trop souvent galvaudé : la citoyenneté. Avec un défi : connecter des gens issus d'horizons divers. »

Entièrement de plain-pied, l'espace liégeois est divisé en trois parties : les collections (CD, DVD), une plateforme média et son agora de 50 places, et un coin modulable doté de cimaises sur roulettes et, depuis peu, d'un joli salon cosy où chacun peut venir travailler, bouquiner ou surfer à son aise grâce au wifi gratuit. « En très peu de temps, on peut réaménager l'espace, se félicite Boris. Le mercredi, par exemple, il y a des cours de danse. On pousse les murs et ça déménage. »



Danse lab

« MIXER LES PUBLICS »

En cet après-midi paisible, quelques usagers flânent entre les bacs de CD. Folk, pop, classique, musiques urbaines, à chaque visiteur son rayon. Une musique entraînante rend le lieu chaleureux qui, en cet hiver finissant, est soudain baigné de soleil grâce aux grandes vitres qui plongent sur l'îlot d'à côté.

Deux jeunes lycéennes planchent sur leurs cours, confortablement installées sur une banquette. Un visiteur est plongé dans la série *Travellings* de la photographe Corinne Lecot. Un autre s'est mis en quête d'un film d'auteur asiatique. Et au comptoir de prêt, Pierre Baps, médiateur et gestionnaire de la collection rock, accueille le public avec bienveillance : « Le lieu est sans doute un rien décentré et enclavé par rapport au cœur de la ville. On manque un peu de visibilité, mais au fil du temps on constate que le public s'ouvre et se diversifie. Notre défi, c'est évidemment d'aller au-devant d'un nouveau public, au-delà des habitués du prêt qui nous suivent de longue date : le quinquana fan de rock classique, les enseignants en quête de médias documentaires, les mélomanes ou cinéphiles pointus... Avec les séries en DVD, on brasse déjà

un peu plus largement. Mais on a encore un peu de mal à mixer les différents publics. Néanmoins, grâce aux animations et aux événements, il y a des Liégeois qui franchissent pour la première fois les portes et qui reviennent, c'est encourageant. »

Rencontres, expos, débats, showcases, cours de danse, ateliers... La petite équipe de neuf employés multiplie les activités, croise les disciplines (musique, cinéma, photo, arts plastiques...), mêle les projets tantôt pointus, tantôt accessibles au plus grand nombre : « Il y a au sein de notre équipe beaucoup de ressources, d'énergie et de compétences, se réjouit son responsable. Avec un mélange de profils, de cultures et de sensibilités, ce qui permet d'ouvrir au maximum nos programmations. »

Par ailleurs, au fil du temps, les opérateurs culturels liégeois se sont tournés vers le PointCulture : « Le festival Voix de Femmes, le CRIPEL, la Passerelle Japon, Ça balance électro,



Atelier sticker art

le VentureLab... On ne compte plus les partenariats tout au long de la saison. Récemment, nous avons monté deux jours d'ateliers avec le service d'insertion sociale et de médiation de dettes Bâtissons notre avenir autour d'un beau projet social et culturel. Ils y ont mis un cœur de fou, c'était très touchant. »

ARTS ET MATHS

Le PointCulture travaille également en lien étroit avec les écoles de Liège et des environs. « Les animations scolaires marchent très bien, se réjouit Bruno Renson. Récemment, le module "Arts et maths" a rencontré un grand succès. Les enseignants ont trouvé un bel outil de débat et de réflexion. »

« On travaille aussi avec le lycée de Waha voisin, ajoute Boris Munyankera. On propose aux élèves des initiations à l'audiovisuel et à l'écriture de scénarios. Cela nous permet de toucher un public plus jeune qui, on l'espère, revendra par ailleurs. »

Des jeunes désormais loin du vénérable

CD et du bon vieux DVD, mais 100 % tournés vers le téléchargement, le streaming, les réseaux sociaux, les plateformes en ligne, qu'il s'agit de capter via d'autres canaux.

En développant un long travail de médiation, de conscientisation et de partage. En exploitant

leurs langages, leurs codes et leurs aspirations. En mêlant animations et ouverture vers les différents services PointCulture (plus de 600 000 documents accessibles, les multiples playlists, les outils pédagogiques, le magazine *Détours*, le site Web pointculture.be, les formations régulières, etc.).

« On organise des petits concerts, des cours de danse, des ateliers mangas, des parties d'échecs, en partant autant que possible des besoins et des envies de chacun, sans tabou, et avec un

Présentoir
hiphop

Vernissage Live painting

maximum d'ouverture », ajoute Boris. « On part aussi de grands enjeux de société en essayant de transmettre un maximum de connaissances via différents types d'activités culturelles », explique Roxana Cernicky, chargée de la médiation culturelle et du plateau média. Notre public cible, ce ne sont pas des spécialistes ni des usagers avec forcément un haut niveau de formation. À nous de trouver l'offre artistique adaptée. »

AVRIL EN VILLE

En cette année 2018 axée autour de la ville sous toutes ses coutures au travers du projet URBAN, le PointCulture Liège n'a pas ménagé ses efforts. « Au départ des trois axes fixés au préalable – des activités participatives, un aspect festif et des projets menés aussi hors les murs –, nous avons essayé de trouver un équilibre dans toute notre programmation », ajoute Roxana.

Emmenée par le cheval de Liège parti à l'assaut de la Cité, l'équipe a organisé un vide-dressing, un grand flash mob en collaboration avec les stewards de la ville, une activité autour du slam, une exposition *URBNfashion Traveller* mise sur pied avec des étudiants en stylisme

de l'IFAPME, une journée consacrée à la culture hip-hop baptisée « Boom Bap sur Meuse », etc.

« On a également proposé un moment autour de la surconsommation en réunissant le collectif Liège sans pub, le groupe slow fashion, une coopérative "food coop" tournée vers l'alimentation saine et durable. Des gens qui n'avaient *a priori* rien en commun, mais qui partagent pourtant un certain nombre de valeurs autour de l'écologie, des alternatives à la consommation de masse et de la ville. C'était très enrichissant. »

Dans ce Liège cosmopolite et bouillonnant, PointCulture n'a guère éprouvé de difficultés pour dénicher des partenaires susceptibles d'interroger le rapport entre homme et urbanité aujourd'hui. À l'image du projet « Avril en ville », porté par l'association urbAgora, spécialisée dans les questions urbaines. Avec, par ailleurs, une belle exposition d'artistes de talent (Nathan Dontaine aka Nobody, Corinne Lecot, Gaëtan Lino et Martha Regueiro, Daniel Locus, Martin Soumagne...) exploitant la photo et le street art et posant un regard singulier et engagé sur leur ville.

Bref, rue de l'Official, l'ex-Médiathèque poursuit sa longue métamorphose. « Ce que j'aime bien chez PointCulture,

nous raconte Nicolas, un jeune habitué des lieux, c'est le côté vivant. Il s'y passe toujours quelque chose. » « Moi, ce qui m'intéresse avant tout, ce sont leurs collections. Je viens chaque semaine, j'emprunte de la world music, des séries, des documentaires de travail pour ma classe, j'y trouve toujours mon compte », ajoute de son côté une enseignante de la banlieue liégeoise.

Des rencontres électroniques Sonic Cities à une journée féministe baptisée « Agitations ! », d'une exposition sur la végétalisation des toits à Paris à la projection du film *La Chambre vide* de J. Krajinovic évoquant le combat de Saliha, la mère du jeune Sabri mort en Syrie, PointCulture Liège vit avec son temps. En questionnant, événement après événement, l'époque et les enjeux, qu'ils soient politiques, économiques, écologiques, sociaux ou culturels. À l'image du cheval de Liège fièrement posté sur le parvis et prêt à galoper vers de nouveaux horizons à réenchanter. ●

INFOS :

PointCulture Liège,
1-5 rue de l'Official à 4000 Liège
www.pointculture.be/liege

DIRECTEURS EN BIBLIOTHÈQUE, CENTRE CULTUREL ET POINTCULTURE

PAR DIANE SOPHIE COUTEAU

responsable Cellule transversale, Service général de l'Action territoriale

Toutes les photos : © D. S. Couteau

Autour de la table sont réunis :

Étienne Pevenasse, directeur du centre culturel de Gerpinnes, le plus « ancien », il se qualifie lui-même de « dinosaure » dans la profession. Pensionné ? Il aurait pu l'être, mais il a résigné pour deux ans (à barème plancher) et pour une bonne raison : le dépôt du dossier de reconnaissance.

Annick Maquestiau, bibliothécaire dirigeante et responsable de trois bibliothèques à Uccle, un sacré bout de femme, toute petite, toute menue et qui sait de quoi elle parle. Une expérience à faire pâlir d'envie toute jeune recrue.

Anne-Cécile Martin, responsable de la bibliothèque d'Erquelinnes, une jeune responsable avec une passion indéniable pour son métier. On la sent prête à franchir tous les obstacles qui l'empêcheraient d'atteindre le lecteur.

Sylvain Isaac, le plus jeune responsable au sein des différents PointCulture, un philosophe qui, à Louvain-la-Neuve, emmène chacun sur le chemin de la culture avec une grande bienveillance.



Annick Maquestiau

blement, de rencontre, comme le souligne Étienne Pevenasse.

Le sentiment de chacun est clair : ils se sentent tous des opérateurs culturels. Étienne Pevenasse en veut pour preuve une comparaison faite avec la France : « Les centres culturels y sont des bâtiments, des briques, alors que chez nous, derrière l'appellation centre culturel, il y a des gens, une équipe, et pas seulement une porte à franchir. » En France, la diffusion est un axe réfléchi de travail, ce qui n'est plus le cas chez nous : « Notre philosophie n'est pas d'évoluer vers des grandes scènes. La réalité de terrain étant différente. En Belgique, on n'a pas oublié que pour faire vivre le bâtiment, il fallait une équipe... »

LE PARTENARIAT : UN MODE D'ACTION CRUCIAL

Si le partenariat a guidé et guide toujours le travail du PointCulture de Louvain-la-Neuve, c'est également le cas dans les bibliothèques publiques.

En ce début de printemps au PointCulture de Louvain-la-Neuve, une joyeuse rencontre s'est improvisée entre responsables de centre culturel, bibliothèques et PointCulture, tous aussi différents les uns que les autres et issus de structures distinctes tant par la taille que par l'éloignement géographique. Entre Louvain-la-Neuve, Gerpinnes, Uccle et Erquelinnes, le grand écart n'était pas loin. Et pourtant, ces quatre dirigeants semblent, dès l'amorce de la rencontre, partager le même regard, la même approche sur un certain nombre de points. La rencontre se fera à bâtons rompus autour de termes évocateurs des réalités de chacun : opérateurs culturels, partenariat, gratuité ou non des services, direction d'équipe... Et si, après tout, ces différents opérateurs

culturels en partageaient plus qu'il n'y paraît de prime abord.

La rencontre débute autour d'un premier point : le terme d'opérateur culturel. Le premier à réagir est Étienne Pevenasse. Il semble évident qu'un centre culturel peut vraiment se qualifier de la sorte : « On le revendique. » Sylvain Isaac prend immédiatement le relais. Les PointCulture forment un engrenage de la machinerie culturelle. « Pourquoi un engrenage ? Pratiquement tout ce qu'on met en place se fait sous forme de partenariat depuis l'adoption des nouveaux statuts. Et ces partenariats se font tous azimuts : l'UCL, des partenaires privés, le CCBW, le centre culturel d'Ottignies-Louvain-la-Neuve, des institutions éducatives... » Le terme PointCulture contient en lui-même l'idée de rassem-

Tant Uccle qu'Erquelinnes, reconnues toutes les deux en 2012, multiplient les partenariats. Il est vrai que le décret 2009 en bibliothèque publique renforce cet axe d'action et le valorise. « On n'est plus seulement une institution de prêt comme avant », signale Anne-Cécile Martin. Et puis, les liens entre les bibliothèques, les centres culturels et les PointCulture se multiplient. « Il y a des similitudes de métier entre bibliothèque et centre culturel », renchérit Étienne Pévenasse. Un exemple : des ateliers lecture en bibliothèque débouchent parfois sur des ateliers arts plastiques. Autrefois, ces derniers se pratiquaient quasi exclusivement en centre culturel ou en centre d'expression et de créativité.

DES SERVICES GRATUITS ?

La question de la gratuité des services offerts par les uns et les autres se pose parfois de manière étonnante. Si l'accès à la culture pour tous passe indéniablement par cette gratuité, elle se retourne parfois contre le fournisseur de services. Le public semble parfois considérer cette offre comme un signe de qualité moindre. Étienne Pévenasse ose la comparaison avec les médicaments génériques en pharmacie : « Moins chers, donc forcément moins bons. » Les partenaires locaux ou les associations voisines peuvent aussi trouver que cette gratuité est un peu gênante.

La gratuité comme choix ou imposée ? La situation est différente en fonction du lieu. Les réalités de terrain guident souvent la manière de procéder. L'analyse partagée du territoire, qui est demandée avant le dépôt du plan quinquennal de développement pour une bibliothèque, permet d'ajuster et d'adopter les missions. La décision de gratuité ou non repose dans les mains du pouvoir organisateur (souvent la commune). Tout dépend du niveau social de la commune et tous sont d'accord pour constater que lorsque ce



ÊTRE DIRECTEUR, RESPONSABLE, CONCRÈTEMENT, ÇA REPRÉSENTE : LE BIG BOSS, LE MÉDIATEUR OU...

D'emblée, Anne-Cécile Martin fait remarquer que, ne disposant que d'une toute petite équipe..., elle va parler plutôt de collaboration. Lorsqu'elle a été engagée, l'objectif était de relancer la bibliothèque. Un vrai challenge, constate-t-elle, et puis il est important d'être

niveau social est peu élevé, personne n'adhère aux activités proposées.

Il importe aussi de se méfier des idées reçues, ainsi que le soulève Annick Maquestiau : « L'image d'Uccle (commune considérée comme disposant d'une population au revenu élevé) n'est pas forcément le reflet de la réalité. » À côté d'une des implantations du réseau s'élève une cité sociale, loin de l'image des citoyens aux revenus élevés. Anne-Cécile Martin soutient l'idée nécessaire de la gratuité, à tout le moins de prime abord : « Certaines personnes issues de milieux fragilisés se disent que la culture, ce n'est pas pour eux, et puis, après avoir franchi le seuil d'une bibliothèque ou d'un centre culturel, leur regard change. On n'y propose pas que de la culture de haut vol, des grands auteurs inaccessibles. Finalement, ces lieux sont destinés à tout le monde. » Anne-Cécile Martin voit un gros intérêt dans l'idée d'emprunter les livres plutôt que de les acheter, également pour des raisons d'ordre économique. « Si tout est payant dès le départ, les publics fragilisés ne feront pas cette démarche de franchir le seuil de l'opérateur culturel. »

« Tout gratuit » ou « tout payant » dépend donc des conditions locales, mais aussi parfois, et ce fut le cas pour le lancement des PointCulture, d'une question de respect du public. « Les premières années, on s'est formés, donc pas question de faire payer au public les pots cassés de nos tentatives. » Et puis, petit à petit, le tout gratuit s'est révélé dévalorisant, tant à cause du travail presté, que face au regard du public.

en contact avec son pouvoir organisateur, même si, une fois que l'équipe a fait ses preuves, ce dernier soutient les initiatives.

À Gerpennes, Étienne Pévenasse dirige une équipe de sept personnes. Un centre culturel moyen avec des moyens humains conséquents. « J'ai démarré ma carrière il y a 40 ans, avec une optique de chef scout, tout doit se discuter. » Mais la réalité du quotidien l'a amené à changer son fusil d'épaule. « La cohésion d'équipe, c'est très important, mais il faut à un moment donné quelqu'un qui tranche. »

Annick Maquestiau trouve cette fonction dirigeante très importante, elle doit être assumée (d'autant qu'à Uccle, ce sont 20 personnes qui travaillent pour le réseau sur trois sites distincts). « Mais le plus important pour moi, affirme-t-elle, c'est la diversité au sein de l'équipe. » Elle a toujours accordé beaucoup d'importance à la curiosité ; un bibliothécaire doit être un médiateur culturel et doit posséder à la fois une certaine érudition et une curiosité. Une équipe doit posséder de multiples facettes (sociologue, philosophe, architecte...).

Les PointCulture ont une structure un peu différente, leur PO n'est pas une commune. Sylvain Isaac se définit plutôt comme un manager. Il ne dirige pas à proprement parler, mais s'arrange pour que tout fonctionne bien. Il assume complètement le rôle de « chef », entendons par là qu'il veille à ce qu'une dynamique interne se mette en place, que tout le monde soit bien au courant de pourquoi on travaille, ►



Étienne Pevenasse et Anne-Cécile Martin

- pour quoi on est payé. Il a très vite appris à faire confiance, à ce que chacun soit autonome et responsable. Les projets sont tellement nombreux que cette manière de fonctionner s'est peu à peu imposée. Il était impossible de tout suivre, même si chacun est au courant de tout. La communication doit être fluide. Diriger, c'est également pouvoir déléguer.

Ce rôle de dirigeant responsable semble varier en fonction du moment où la personne prend ses fonctions en début de carrière, en fonction du type de travail effectué, des personnalités de l'équipe. La particularité du nouveau décret des CC permet même une situation pour le moins particulière : on pourrait désigner un directeur sans équipe à ses côtés. Dans ces conditions, cette personne dirige l'institution, gère le budget, les rapports avec la commune, avec la presse...

Étienne Pevenasse rappelle que la fonction de directeur va bien au-delà de la direction d'équipe. Elle implique aussi de rédiger des plans quinquennaux, de réaliser des diagnostics de territoire, de gérer les bâtiments, des réunions en extérieur, des relations avec la presse... Le quotidien se conjugue parfois avec un changement d'ampoule, une réparation urgente à faire. Et c'est également le cas pour l'ensemble des personnes présentes autour de la table.

ET LES POUVOIRS SUBSIDIANTS ?

La question des liens avec les pouvoirs subsidiants est revenue à de nombreuses reprises et est en relation avec plusieurs aspects du métier de dirigeant. Annick Maquestiau résume ces liens par une phrase un peu forte, mais significative du quotidien : « La culture est un combat de tous les jours. » Le sentiment est partagé d'avoir vu miroiter une manne financière importante, véritable souffle et opportunité pour tous, mais les restrictions budgétaires, et cela est surtout le cas actuellement pour les centres culturels, ont créé des situations difficiles à vivre. Les décrets sont riches en contenus, mais les moyens financiers ne vont pas avec... et l'avenir est plein d'inquiétude...

UN AVANT/APRÈS DÉCRET OU UN AVANT/APRÈS ADOPTION DE NOUVEAUX STATUTS DANS L'ÉVOLUTION DU MÉTIER ?

Depuis qu'elle a été engagée, Annick Maquestiau a toujours estimé que le livre devait être « vivant ». Objectivement, la vision du métier était déjà bien ancrée. Ce qui a vraiment changé, c'est la respiration obtenue par

les subsides. Les subventions d'activité ont permis de travailler de manière plus professionnelle, en rémunérant les écrivains par exemple, ce qui n'était pas le cas auparavant.

Au niveau des centres culturels, Étienne Pevenasse souligne le souffle nouveau que le nouveau décret apporte au secteur, si on oublie les problèmes budgétaires. On s'était aperçu qu'il y avait autrefois 115 centres culturels et 115 manières de fonctionner (aujourd'hui, les centres culturels sont 117 !). Le nouveau décret oblige les centres à remettre en avant l'exercice du droit à la culture et à reprendre contact avec le citoyen. Il cite l'exemple de sa commune, où le folklore prenait un peu le pas sur tout le reste. Le nouveau décret a permis d'avoir un regard différent sur la culture.

Changement radical des PointCulture avec les nouveaux statuts... Avant, 95 % du personnel était constitué de « médiathécaires »... Aujourd'hui, cette partie n'occupe plus que 5 % du temps. Lors des nouveaux engagements, ce sont d'autres profils qui sont recherchés : animateurs, musiciens...

Les structures ont évolué par les modifications vécues sur le terrain : diminution des prêts, évolution technologique ont amené une obligation de repenser les métiers. Mais ces évolutions, loin d'être vues comme des obstacles insurmontables, sont plutôt vues de manière positive, et ce, même si les changements ne se font pas sans douleur ou résistance. Et puis, toutes ces mutations ont malgré tout fait prendre conscience que des lieux conviviaux d'échange, de médiation doivent être maintenus, et les centres culturels, bibliothèques et PointCulture remplissent cette fonction avec beaucoup d'enthousiasme et sans hésiter à se former ou à se remettre en question et, surtout, à travailler ensemble en partenariat... Les dynamiques de croisement se posent tant du point de vue de la fréquentation, des partenariats que des activités. ●

UN LABO COLLECTIF

EXPLORE L'INVISIBLE DU NUMÉRIQUE !

PAR PIERRE HEMPTINNE

directeur de la médiation culturelle à PointCulture

Depuis trois ans, neuf associations – éducation permanente, centres culturels et PointCulture – se réunissent tous les mois pour penser un « numérique humain et critique » et l'implémenter dans leurs pratiques et missions. Un espace de réflexions, d'échanges professionnels, de formation et de production de supports documentaires. Il s'agit de ne plus s'adapter « sur le tas », mais de coconstruire une vision d'ensemble de l'écosystème numérique. Portrait d'une action de groupe et incursion dans la « ville intelligente ».

La révolution numérique progresse de manière particulièrement intrusive, ce qui fait qu'à plus d'un titre, nos corps (et donc nos cerveaux) en sont ou en deviennent les vecteurs de transmission, passionnés, instrumentalisés ou indifférents. Parce que l'on est plongé dedans, parce que le numérique omniprésent dans les usages devient invisible, la puissance *modélisante* que le numérique exerce sur l'humain, à la manière d'une action naturelle, est difficile à saisir. Alain Loute (Université catholique de Lille), dans un article intitulé *Quelle place pour le numérique dans nos pratiques de formation émancipatrice ?*, formalise ainsi cette problématique : « (...) Les technologies numériques, dans le même temps où elles se rendent invisibles, ont pour effet de transformer la société à différents niveaux. Un tel changement risque de passer sous silence si on considère que ces technologies sont de simples instruments. Je pense que plutôt que de simples outils, il faut prendre en compte le fait que ces technologies constituent un "milieu" d'action. » Bernard Stiegler nous invite à un tel changement de regard. « Il faut remplacer la pensée en termes de moyens par une pensée en termes de milieux ; le milieu technique n'est pas plus un moyen que le milieu symbolique : c'est le lieu de la vie de l'esprit, qui engendre le milieu symbolique et l'individuation psychique. » Les technologies configurent et reconfigurent les différents milieux d'action de la société. Dans un livre récent, Yves Citton parle quant à lui de médiarchie pour

désigner ce « pouvoir qu'exercent les médias en tant que milieux ».

CRÉER DES RESSOURCES COLLECTIVES

Penser en termes de « milieu » et chercher des moyens d'agir sur ce qui détermine ces « milieux » sera de plus en plus nécessaire pour mener à bien des missions de « formation émancipatrice ». Ce n'est pas simple et ça bouleverse les référentiels de l'éducation aux médias ! C'est à un tel défi qu'essaient de répondre les associations porteuses du programme « pour un numérique humain et critique ». La première action consiste à prendre le temps de réfléchir « au numérique » : y consacrer des moments de recul, à plusieurs, se réunir, partager, cela n'a l'air de rien et pourtant, c'est par là que tout commence. Ensuite, le programme consiste à inviter, de manière suivie, chercheurs et chercheuses qui se consacrent à étudier le numérique sous les angles les plus divers. Et chaque fois, de manière formelle ou plus informelle, partager ce que les unes et les autres nous auront enseigné. Petit à petit, et à tâtons, se forment des compétences, un « encapacement » non marchand, ni technophile ni technophobe. Plusieurs partenaires ont publié des documents qui aident à l'émergence d'une approche critique du numérique, repartagent par des supports pérennes le savoir-faire acquis. Les conférences sont, en outre, systématiquement filmées et rendues accessibles sur la chaîne YouTube de ►

► PointCulture. Une base documentaire, très qualitative, est ainsi constituée et utilisable par l'ensemble du secteur. Les notions essentielles pour structurer une « formation émancipatrice » concernant le numérique sont rassemblées en un tout cohérent : analyse du fonctionnement des algorithmes (Dominique Cardon, Jérémy Grosman), gouvernabilité algorithmique (Antoinette Rouvroy), écologie de l'attention (Yves Citton), critique de l'humain augmenté (Miguel Benasayag), numérique et éthique (Mark Hunyadi), le numérique replacé dans une histoire de l'écriture (Milad Doueïhi)... Ce processus collectif d'apprentissage a, de plus, débouché sur une formation proposée au secteur culturel. Elle concernait une approche critique de la « recommandation culturelle à l'ère numérique » et était portée plus particulièrement par le CESEP, La Concertation asbl, le PAC, le CFS-EP... Elle restituait une partie des informations assimilées lors des conférences et échanges concernant, au sens large, les nouvelles formes de recommandations culturelles dans la société. Plusieurs séances étaient aussi consacrées à s'initier collectivement à des outils numériques alternatifs, plus en phase avec nos profils non marchands. Cette formation sera revue, améliorée, répétée...

L'ÉCOSYSTÈME NUMÉRIQUE, LA VILLE INTELLIGENTE

Examinons un exemple concret de ce qu'il faut entendre par ces « milieux » qui déterminent nos actions : la « ville intelligente/smart city » dont la rhétorique, omniprésente, définit le devenir des villes, plutôt que ce qu'elles *doivent* devenir. Il s'agit bien d'un tout, d'un ensemble appelé à influencer sur toutes les manières d'être en ville, toutes les pratiques urbaines. C'est un programme qui entend répondre à toutes les problématiques urbaines.

En ouverture du troisième cycle de « numérique humain et critique », et en parallèle avec la saison thématique « URBN » de PointCulture, Corentin Debailleul et Mathieu Van Criekingen

(ULB) ont décortiqué ce qui se cache derrière ce concept de « smart ». Il en ressort que le travail scientifique et académique qui pourrait être au fondement de la « ville intelligente », elle qui est présentée comme évolution raisonnée et rationnelle, est particulièrement faible, voire inexistant. À l'origine, on retrouve une seule et même personne, Boyd Cohen, que Wikipédia qualifie de « stratège urbain et climatique » et dont le titre est « docteur en stratégie et entrepreneuriat ». Un des articles fondateurs a été publié dans la revue *Fast Company*, dédiée du reste à un public d'entrepreneurs et d'investisseurs. La sémantique se trouve dans l'article *132 Secrets of the Most Productive People*, accompagné de graphiques qui seront recyclés à l'infini par tous les promoteurs de cette manière de penser l'évolution urbaine, y compris le professeur Pieter Ballon, « ambassadeur smart city » de Bruxelles. Le principe de base consiste à instaurer un « cycle vertueux au service de la croissance », en associant pouvoirs publics, investisseurs privés, universités et en y ajoutant une touche participative avec les citoyens (surtout pour qu'ils fournissent des données via leurs applications connectées). Une ville ou région intelligente est connectée, durable, ouverte, sécurisante. En général, voici ce que cela signifie... Connectée : densifier le réseau de fibres optiques et l'accès wifi. Durable : développer les plateformes administratives sur Internet, ce qui économise les formulaires papier. Ouverte : instaurer l'open data, rendre accessibles aux entrepreneurs privés les informations collectées par les pouvoirs publics pour aider des initiatives sur la mobilité, organiser des événements. Sécurisante : mutualisation des réseaux de vidéos de protection. Ces conditions de base instaurent un écosystème propice au développement d'une économie numérique réticulaire, à grande échelle, et traversant tant l'espace privé que la place publique, interconnectés.

À parcourir cette documentation sur la « ville intelligente », on constate vite qu'il n'y a rien d'un peu sérieux concernant les impacts sur la socialisation, la vie en ville, les inégalités sociales...

L'essentiel des sciences humaines n'est absolument pas convoqué. Or, ce qui nous intéresse, dans notre démarche « numérique humain et critique », c'est précisément ce qu'énonce Mathieu Van Criekingen : « Quelle image de la ville a-t-on quand on se met dans une pensée "smart city" ? Quel est l'imaginaire urbain de la smart city ? » Et c'est cela précisément qui est rendu invisible dans la manière dont le numérique colonise nos existences. Cet imaginaire, selon les multiples documents de propagande étudiés par les deux conférenciers, est celui d'un « grand système technique qu'il faut irriguer de flux constants, flux à gérer et à optimiser pour qu'ils se croisent sans se cogner ». Ce qui permet cette optimisation des flux, ce sont les big data, c'est là que les techniciens puisent les « données qui permettent de réorganiser le système urbain, d'ajuster en permanence les flux de véhicules, de personnes, de biens, de marchandises ». C'est un monde où règne le « solutionnisme », les solutions précèdent, en quelque sorte, l'examen des problèmes, examen qui pourrait, par exemple, être conduit de manière plus démocratique. Ce qui s'éclaire concrètement avec l'exemple d'IBM à Bruxelles, en 2015. La grande boîte informatique est en crise et se repositionne sur le marché des villes. Présentant sa démarche comme « entreprise philanthropique », elle met gracieusement à disposition de la ville six experts, pendant plusieurs semaines, qui viennent sur le terrain étudier les dysfonctionnements et proposer des solutions. La question des embouteillages sera identifiée comme défi majeur. Les solutions proposées, sans surprise, préconisent un cadre gestionnaire pour optimiser la circulation des véhicules privés et publics dans l'espace urbain. C'est normal, IBM vend la technologie indispensable pour mettre en place ce genre d'outil gestionnaire. Il n'est jamais question de dissuader l'usage de la voiture, d'arrêter de construire des parkings en centre-ville ou, encore moins, d'envisager un autre devenir économique que celui de la croissance (fondement du marché capitaliste).



Formation Recommandation culturelle à l'ère numérique © Béatrice Minh (La Concertation)

IBM recommande, logiquement, des partenariats avec la Fédération patronale, Touring, JCDecaux, Bruxelles Mobilité, STIB, mais aucune association de cyclistes, d'usagers des transports publics, des syndicats. On comprend qu'IBM fasse fructifier son business, mais « pourquoi les pouvoirs publics font-ils leur cet imaginaire entrepreneurial de la smart city, de ville comme entreprise en concurrence sur un marché international de l'attractivité urbaine » ?

UNE QUESTION D'IMAGINAIRE PLUS QUE D'INSTRUMENTS

Cet usage du numérique qui reconfigure la ville en entreprise numérique, ce sont plus que simplement des outils mis à disposition, c'est tout un imaginaire prégnant qui se met en place, sous forme d'écosystème, sans aucun débat démocratique préalable. Ces imagi-

naires contiennent des visées commerciales qui s'accordent peu avec nos rôles de « formation émancipatrice ». Néanmoins, les analyser, rendre leurs processus et visées explicites, permet d'ajuster nos missions à ces contextes. Et en travaillant à plusieurs, transversalement, des démarches plus créatives peuvent voir le jour et avoir plus de chance de « percoler ». Car il faut dépasser la critique, venir avec de vraies propositions socioculturelles. Ce que dégage la conférence de Dominique Boullier, succédant à Mathieu Van Criekingen, qui propose une réflexion articulée sur ce que signifie « habiter » un lieu, un territoire, une communauté avant, pendant et avec le numérique. Les termes, les schémas utilisés, les références convoquées, les échanges qu'ils suscitent sont inspirants pour les opérateurs culturels que nous sommes, apprendre une « pensée en termes de milieux » et plus uniquement en fonction de « quel outil utiliser ? ». ●

INFOS :

- Prochaine conférence du cycle numérique : Michel Lussault, *L'individu contemporain : un hyper-lieu incarné ?*, le 12 juin 2018 à 10 h 30 à PointCulture Bruxelles.
- Les conférences archivées : sur la chaîne YouTube de PointCulture, www.pointculture.be, « enjeu numérique ». N'hésitez pas à consulter ces conférences enregistrées, seul-e-s ou en comité. Nous venons volontiers pour en débattre avec vous.
- Les associations porteuses : Culture & Démocratie, Gsara, CESEP, La Concertation/Action culturelle bruxelloise, Action Médias Jeunes, *La Revue nouvelle*, PAC, Centre Librex, CFS-EP.
- Publications des associations (en vente à PointCulture Bruxelles) : Culture & Démocratie, *Neufs Essentiels pour un numérique critique et humain*, 2017. Et PAC, *Les Cahiers de l'éducation permanente*, n° 50 : *Éducation populaire et numérique*, 2017.

LE RÉCIT PROTÉIFORME DE PATRICK CORILLON

PAR CATHERINE CALICO

journaliste

Artisan du récit, Patrick Corillon le cisèle sous toutes les formes : exposition, performance, livre, rencontres... et dans le contenu, de l'intime à l'universel. Et autant de formes de pensée. Absurde, engagée, poétique. Son œuvre est produite par et au sein de la structure de création liégeoise Le corridor, gérée par son épouse Dominique Roodthoof, comédienne et metteuse en scène. Le lieu intègre cinq résidences d'artistes. Il nous reçoit dans son petit bureau, aménagé au dernier étage et isolé par quatre murs d'étagères livresques.

Votre formation a été décisive dans votre parcours personnel. Vous n'avez pas suivi la voie classique...

J'ai d'abord suivi des études de latin-grec au collège Saint-Louis à Liège. J'ai adoré les activités qui s'y donnaient, des cours de théâtre, etc. La même année, je me suis inscrit à l'Académie, en romanes et au conservatoire. Après six mois, j'ai arrêté les trois. Sur demande de mon père, j'ai suivi deux années un peu fantomatiques de régentat littéraire. Les études ne me convenaient pas : elles nous apprennent à être soumis au lieu de nous amener vers l'autonomie et les responsabilités.

Vous vivez entre Liège et Paris, et c'est d'ailleurs dans la capitale française que le déclic artistique s'est opéré.

J'ai toujours été lié aux deux villes. Dès 12 ans, ma mère m'emmenait à Paris, pour voir des expositions, des spectacles et je suis tombé amoureux de la ville. Plus tard, j'y ai suivi des cours à l'Institut des hautes études en arts plas-



tiques, école montée par Pontus Hulten, premier directeur du Centre Georges-Pompidou. C'était un lieu très sélectif et international. Je m'y suis retrouvé aux côtés de 17 autres artistes venus du monde entier. Ces études étaient principalement axées sur les rencontres avec des artistes, architectes, urbanistes... Elles m'ont donné confiance en moi via les échanges, les formes de pensée, le rapport aux métiers. Et permis de mettre le pied à l'étrier, de trouver ce que je voulais faire : écrire des histoires, dans le champ des arts plastiques. Il y a des tas de lieux autonomes, mais liés à des expériences physiques. Ce rapport au texte m'intéressait.

Vous y avez notamment rencontré l'architecte Renzo Piano.

Renzo Piano, qui a conçu le Centre Pompidou, nous a expliqué son approche expérimentale, le type de boulon et les différentes colles utilisés, pourquoi il a imaginé une place creuse – la première de France – où les gens peuvent se rassembler... Il a une vraie pensée par rapport à l'art de faire circuler les choses et à la ville, qui m'a inspiré quand j'ai réalisé des interventions dans l'espace public.

Dès le début de votre parcours, vous êtes régulièrement intervenu dans l'espace public, tant en Belgique qu'en France.

Juste après l'école, j'ai été en contact avec de nombreux collectionneurs et ils m'ont fait connaître dans le milieu. J'étais aussi mû par l'idée que la collec-



Patrick Corillon © Catherine Calico



La rivière bien nommée © Le Corridor

tivité a un regard sur la production artistique, et doit y être impliquée. Le fait de travailler dans l'espace public via l'argent des citoyens m'a responsabilisé. D'où la volonté de réaliser des œuvres qui durent et à partir de matériaux résistants. Il s'agit d'un exemple de démocratie indirecte. Le choix de l'œuvre est déterminé par un conseil artistique, mais il est important de rencontrer la population, de présenter le projet via un comité de quartier.

Vous avez notamment travaillé sur la rénovation du théâtre de Liège, comment l'avez-vous investi ?

Je suis intervenu dans 26 lieux du théâtre, des caves à la penderie du gardien, en partant des 26 lettres de l'alphabet pour parler de l'esprit du lieu, de ce qui le tisse, des différents métiers, etc. On entre dans ce type d'endroit avec des tas de références en tête. Mes textes se basent sur les matériaux utilisés par les architectes. Ainsi, à l'arrière de la scène, j'ai écrit en noir sur un fond noir, et le reflet permet de lire en fonction de là où on se trouve. De même, le verre strié donne un côté cinématique à ce qui se joue.

Depuis 2010, sous l'intitulé *Les vies en soi*, vous développez des récits-performances en continu, qui associent textes, objets, installations, performances, conférences...

J'ai débuté ces récits-performances en 2010, à raison d'un par an. Mon moteur essentiel reste l'histoire, le fil narratif, la construction de récits.



Sentiment océanique © Philippe De Gobert

Tant littéraires que plastiques. Une installation constitue un récit. Il doit rester de forme ouverte, comme l'évoquait Umberto Eco dans *L'Œuvre ouverte* ou encore Julio Cortazar dans *Marelle* : on rentre dans le récit de multiples façons. Chaque visiteur va y tisser ses propres liens. Ce sont des récits fragiles, en quête de non-sens. Le lecteur ou le spectateur y entre avec son point de vue, questionne l'état de réalité des choses. Le récit est une sorte de respiration, il est vital pour l'homme. Qu'il soit cinématographique, littéraire ou autre, c'est un courant naturel. Comme j'adore les métiers, par exemple, il me permet d'en rencontrer et, par là, différentes manières de voir le monde.

Vos récits semblent intégrer des éléments autobiographiques ?

Le point de départ est toujours un élément intime et/ou familial, c'est une sorte de parcours initiatique avec une part de souvenirs d'enfance sans complaisance, mais aussi d'imaginaire. Je



L'Ombre du Scarabée © Le Corridor

tire sur le fil de mon histoire personnelle, en résonance avec de grands événements mondiaux. Trouver le silence, apprendre à dessiner, s'adonner à la rêverie... Je tourne autour du sujet via différents médias. Il est essentiel pour moi de passer d'un point de vue à un autre : livre, expo, scène. L'un et l'autre ne procurent pas le même rapport au temps. Rien n'est figé. Dans mes spectacles, l'éclairage est chaque fois conçu différemment. De même, chaque métier abordé me permet de rentrer dans une autre forme de pensée.

Votre dernier projet de récit performé, *L'Ombre du Scarabée*, gravite autour du monde des illusions.

En 60 minutes, il soulève la question de toutes ces images mentales qui se développent en nous et nous aident, quand on est jeune, à nous projeter dans l'avenir. Puis le passage de l'illusion à la réalité : comment concilier les deux en bonne harmonie ? Avec une force de désenchantement, on arrive à se dire que tout ne pourra pas trouver



L'Ombre du Scarabée © Le Corridor

- sa place dans un cadre donné. Ce récit est un va-et-vient entre les illusions et la réalité, avec les aspects magiques de chacun des deux.

Dans *La Rivière bien nommée*, vous évoquez la difficulté d'être vraiment de son époque quand on est imprégné de différentes histoires. Cela renvoie également à votre vécu ?

Ma galeriste parisienne m'a un jour dit : « Essaie de faire du contemporain. » Un peu en dérision par rapport à cela, dans *Les vies en soi*, je me suis créé un personnage-narrateur toujours un peu décalé par rapport aux choses. Dans *L'Ermite ornemental*, par exemple, pendant une heure, je suis en mode logorrhée pour dire que je ne veux rien dire. L'absurdité est un moteur, une forme de *tabula rasa*.

On retrouve l'influence du conte oriental dans vos spectacles ?

Ce rapport texte-image, de culture indo-européenne, est lié aux contes qui se basaient sur le visuel, en Chine, au Japon, en Inde ou en Indonésie... *Les vies en soi* soulignent ce rapport entre histoire et objets. Précédemment, j'avais déjà beaucoup abordé la question européenne via le personnage d'Oskar Serti. Ces formes métaphysiques orientales m'interpellent, no-

tamment par leur exploration du vide dans la peinture.

Ce personnage fictif, Oskar Serti, s'immerse dans de multiples faces de votre travail.

Oskar Serti est un écrivain bulgare exilé et il est mort l'année de ma naissance, à une époque qui m'a frôlé. Ça me permet de sentir cette forme de transmission et d'histoire européenne née dans l'empire austro-hongrois. Oskar a été exilé durant toute sa vie et on ne sait jamais vraiment où il est. C'est une figure d'exilé épanoui, qui cultive un art de vivre. Il est à la fois acteur et spectateur du réel. À travers lui, je sonde l'identité culturelle d'après-guerre et les questions entre art et culture. L'art qui doit évoluer en liberté, sans aucune morale, mais aussi la façon dont ce souffle peut vivre au sein d'une culture et comment une communauté peut s'approprier des formes artistiques. Et dans le contexte de l'après-guerre, la question est : comment faire pour que ce qui s'est passé ne se passe plus ?

Comment percevez-vous l'évolution de l'art aujourd'hui ?

On attend souvent que l'art illustre des faits de société, notamment dans un contexte de repli identitaire, et on a trop vite tendance à réduire les formes

artistiques en outils d'éducation. La vision se réduit dès lors à notre époque, or l'identité appartient à un temps très vaste. Par exemple, la dernière édition du Festival de théâtre de Liège interroge le présent avec, sous-entendue, l'urgence de parler du jihad ou des migrants. Pour être dynamique, cette pensée doit être couplée à une réflexion plus étendue dans le temps. Or cette pensée est fragilisée. Plus encore avec l'approche des élections. Tant les politiques que le milieu événementiel doivent préserver un équilibre par rapport au contexte temporel.

Où vous produisez-vous ? Collaborez-vous régulièrement avec des organismes culturels ?

Oui, surtout avec des musées, théâtres, bibliothèques. Nous tournons beaucoup dans les centres culturels en Flandre, on les a tous faits. Et nous jouons souvent en France, notamment lors d'une tournée organisée dans des petits villages, dans le cadre d'un programme d'éducation populaire. Mais, mis à part ceux de Dinant et de Tournai, les centres culturels francophones belges se sont jusqu'ici montrés peu réceptifs à notre approche, qu'ils pensent trop intellectuelle.

Parmi vos derniers projets, vous vous attellez à un ouvrage pour la collection « Le Voyage » éditée par Robert Laffont.

Oui, on m'a commandé *Le Voyage en Belgique*. Il s'agit d'un voyage parmi les auteurs belges et leur perception de notre pays. La vision globale du projet que j'ai choisie est la Belgique en tant que terre de champs de bataille. En 1000 ans, quelque 300 batailles et incursions y ont eu lieu, et j'y consacre un grand chapitre. Il y est aussi question de récits de mineurs, de béguines et de voyage mystique. Le projet débouchera notamment sur des conférences. ●

INFOS :

www.corillon.net/
et www.lecorridor.be/

« ENRAGEZ-VOUS ! »

SONDE LE BRABANT WALLON

PAR CATHERINE CALLICO

journaliste

Depuis janvier et jusqu'à juin 2018, à l'initiative de la Coordination Éducation permanente, animée par le centre culturel du Brabant wallon, chacune des 27 communes de la province accueille une semaine dédiée à divers débats et événements autour des thèmes du « ré-enchantement » de la démocratie et des nouvelles formes de citoyenneté. Rencontre avec Stéphane Vanden Eede, coordinateur de la campagne « Enragez-vous », à l'Institut Cardijn sur le site de l'UCL, à l'issue de la semaine de concertation d'Ottignies-Louvain-la-Neuve qui s'y est déroulée.



Stéphane Vanden Eede devant une installation-isoloir © Catherine Callico

Dans quel contexte sociopolitique s'est mis en place « Enragez-vous ! » ?

Depuis une trentaine d'années, les gens se détournent de la classe politique et de notre modèle de démocratie participative. Il y a un désaveu croissant entre les politiques et les citoyens. On assiste à l'émergence d'une génération citoyenne, avec laquelle on travaille sur un mouvement de transition. Il y a également une volonté de remunicipalisation. Des communes ramènent dans le giron public ce qui a été privatisé, notamment dans le domaine énergétique.

Pourquoi une telle mobilisation du secteur associatif ?

Le secteur associatif classique est de plus en plus précarisé par des coupes budgétaires et des emplois sous-statutaires. Tandis que les citoyens actifs s'investissent davantage dans des projets plus locaux et à gouvernance horizontale, tout en limitant les interactions avec l'associatif et le politique. « Enragez-vous » s'inscrit dans la continuité de la

campagne « Semons des possibles ». Le projet de la Coordination de l'Éducation permanente est d'aller à la rencontre des 27 terrains communaux afin de continuer à identifier les initiatives de transition et de ré-enchantement de la démocratie.

Qu'entendez-vous par « ré-enchanter la démocratie » ?

Par « ré-enchanter », nous entendons réamorcer un dialogue entre les citoyens et les politiques. Il n'y a aucune expression agressive dans notre campagne. On passe par l'émerveillement positif, puis par la reconnaissance de ce qui ne se fait pas dans la commune. On pose un cadre et les gens sont dans une attitude bienveillante, contrairement aux craintes du milieu politique. On attend que celui-ci réagisse de la même façon que lorsqu'on confie une mission à un citoyen. Comme être assesseur : le citoyen désigné est responsable et s'investit. Mais le fait de ne pas donner de suite à des promesses constitue la tombe de la démocratie.

Vous avez donc été amené à coordonner le projet ?

J'ai été engagé par la Coordination Éducation permanente du Brabant wallon pour superviser le projet, mais mon contrat est géré par le CIEP (Centre d'information et d'éducation populaire). Je gère notamment le processus de participation, selon lequel chaque commune est, en fonction de sa taille, représentée par un à trois ambassadeurs issus des 20 associations impliquées dans le projet.

Comment le processus se met-il en place, concrètement ?

Trois mois avant la semaine proprement dite, les citoyens et les associations locales se réunissent pour préparer ensemble les futures activités. Un mois avant le démarrage, les citoyens commencent à proposer, via différents canaux, ce qu'ils jugent être les bons exemples de leur commune, les merveilles, et les défis à relever par la future majorité politique. Ensuite, durant toute une semaine, des activités



Trois stagiaires de la campagne © Catherine Callico

sitives, qui sera réinjectée, d'août à octobre, dans les débats électoraux.

Les bibliothèques s'impliquent également dans le projet ?

La bibliothèque de Nivelles est l'un de nos partenaires principaux, et incite les autres bibliothèques à participer au projet. Sa responsable a eu l'idée de proposer des urnes dans les bibliothèques. Les citoyens auront l'opportunité d'y glisser leurs desiderata via des cartes postales conçues à cet effet. Un livre pourrait prolonger la réflexion.

Ce projet constitue donc une sorte de baromètre de la démocratie locale ?

Oui, nous avons constaté des différences importantes. En moyenne, une commune sur trois est très proactive, un tiers d'entre elles soutient mais n'intervient pas, et pour un autre tiers, cela s'avère plus compliqué au niveau politique. Au contact de la population et via des actions de terrain, les gens sont très réactifs. À titre d'exemple, 1 000 ont répondu à Rixensart, 1 300 à Nivelles.

En regard de cette initiative, les réactions politiques semblent être mitigées ?

La campagne a débuté le 13 octobre et, deux semaines avant, nous avons en-



Logo de la campagne, © CCWB

voyé un courrier aux 27 collèges communaux pour en informer les membres directement. Nous avons reçu des réponses très nuancées. De nombreux centres publics d'aide sociale se sont montrés réceptifs, car l'action s'insère dans un plan de cohésion sociale. Mais certains politiques ont réagi négativement, pensant qu'il s'agit d'une action politique de récupération. Dans l'ensemble, l'intérêt était plus palpable dans les bassins ouvriers du Brabant wallon, où les centres culturels ont une dynamique d'éducation permanente plus active. On a également été très bien reçus par le collège communal de Walhain qui nous a fourni une offre logistique, des exemples de lieux à visiter, une mise à disposition de salles, des inserts dans le bulletin communal. La bourgmestre de Waterloo s'est aussi montrée très ouverte à la démarche.

L'action est-elle destinée à se poursuivre pendant et après la période électorale ?

Les membres des listes candidates seront confrontés à cette liste de défis et invités à prendre des engagements, notamment lors de débats publics sur Radio 27, Antipodes, Canal Zoom ou TVCom, nos partenaires médiatiques. Après les élections du 14 octobre, nous attendrons la constitution des nouveaux conseils puis évaluerons, commune par commune, l'impact de ce projet sur les engagements pris par la nouvelle majorité. Une sorte d'observatoire pourrait être mis en place. ●

► citoyennes ou artistiques permettent de prioriser tant les enjeux que les merveilles. Citoyens et associations seront par ailleurs amenés à évaluer ensemble les possibilités d'implication citoyenne au sein de leur commune.

Pour en débattre et hiérarchiser les réponses, vous faites également appel à différents partenaires : musées, centres culturels, initiatives locales de transition, etc. ?

Ceux-ci, selon leur souhait, disponibilité, public, démarche... sont invités à s'impliquer dans ce dispositif complètement inédit. À l'issue de chaque semaine, des citoyens « proclament » cette liste d'enjeux et d'initiatives po-

SEMONS DES POSSIBLES

Parallèlement à « Enragez-vous ! » se poursuit « Semons des possibles », une campagne menée par les trois mouvements d'Éducation permanente : le Centre d'information et d'éducation populaire (CIEP), Présence et Action culturelles (PAC) et le Centre d'action laïque (CAL). L'objectif : « mettre en valeur, dévoiler ou réhabiliter des actions culturelles menées par des citoyens, organisés ou non en associations, qui résistent à toutes les formes de domination liées au racisme, au patriarcat et au capitalisme/néolibéralisme. » L'idée étant « de donner la parole aux acteurs de terrain, de mettre en avant leurs initiatives, de dévoiler comment ils résistent, s'expriment et proposent d'autres rapports sociaux et modèles de vie en société ».

INFOS :

www.facebook.com/semonsdespossibles

Le 14 octobre 2018, ce seront les élections communales...
Avant de donner votre voix, élevez-la!
 De janvier à juin 2018, 27 semaines citoyennes de forums, débats, échanges et interventions artistiques

Enragez-vous ENGAGEZ-VOUS

Il faut Voter

Qu'aimeriez-vous trouver en priorité dans le programme des candidats de votre commune?

Quelles sont les merveilles de votre commune?

Quels seraient vos messages aux futurs candidats de votre commune?

De quoi êtes-vous fier?

Quels sont les défis de votre commune pour les années à venir?

Pour vous exprimer à ce sujet, rejoignez-nous sur www.enragezvous.be - Facebook: [enragezvous.be](https://www.facebook.com/enragezvous.be)

Coordination Éducation permanente
 Centre culturel du Brabant wallon
 CPAS
 École
 Bus
 Météo
 Radio 27
 CANAZOOM
 fluicity
 Culture.be

L'ÉDUCATION PERMANENTE MOBILISÉE

Le projet « Enragez-vous ! » est principalement porté par 20 associations issues du secteur de l'éducation permanente et fédérées au sein de la Coordination Éducation permanente du Brabant wallon :

- Actions Consommateurs Travailleurs (AchACT)
- Centre culturel du Brabant wallon
- Centre d'éducation à la famille et à l'amour (CEFA)
- Centre régional d'intégration du Brabant wallon (CRIBW)
- Collectif des femmes
- Coordination des écoles de devoirs du Brabant wallon
- Coordination, recherche et animation du Brabant Est (CRABE)
- Énéo
- Équipes populaires
- Femmes prévoyantes socialistes
- Forabra
- Habitat & Participation
- InformAction asbl
- Laïcité Brabant wallon
- Ligue des familles
- Lire & Écrire
- Mouvement ouvrier chrétien (MOC)

- Oxfam-Magasins du monde
- Présence et Action culturelle (PAC)
- Vie féminine

Autres partenaires : les centres culturels locaux, les maisons de jeunes, les musées, les bibliothèques, les cercles historiques locaux, les centres d'art et de créativité. Mais aussi le CNCD, Femmes en milieu rural (ACRF), des AMO du Brabant wallon et une multitude d'acteurs locaux.

INFOS :

www.enragezvous.be et
www.facebook.com/enragezvous.be

DES « LIVRES » VIVANTS

POUR DÉCONSTRUIRE LES PRÉJUGÉS

PAR FLAVIE GAUTHIER
journaliste au Soir

Quand les histoires de vie se racontent comme des romans, chaque lecteur part à la rencontre de l'autre à travers son témoignage. Le projet de la « Bibliothèque vivante » se développe en Belgique grâce à la Concertation des centres culturels bruxellois.

« **O**n peut lire en toi comme dans un livre ouvert. » Cette expression reprend son sens littéraire avec la « Bibliothèque vivante ». Ce projet, développé par l'asbl Concertation à Saint-Gilles, permet à des « lecteurs » de découvrir les récits de véritables personnes de façon orale. Comment cela fonctionne ? Vous arrivez devant une bibliothécaire, une animatrice de l'association, et elle vous tend un catalogue de titres. Quelques exemples d'ouvrages proposés : *La Féministe*, *Du Congo à la Belgique*, *l'étrangère*, *L'Informaticien noir*, *La Vie d'une chauve-souris pour les nuls* ou *L'Éternelle Exilée*. Vous choisissez celui que vous désirez consulter durant la séance, sans en avoir vu la couverture. La bibliothécaire vous conduit dans un espace isolé, où vous avez l'occasion de « feuilleter le livre ». C'est à ce moment-là que vous vous retrouvez devant une vraie personne. Elle vous raconte un passage de sa vie, un bout de son histoire basé sur un préjugé, un



stéréotype ou un épisode discriminant. Vous avez un temps imparti de 30 minutes pour écouter et poser des questions à votre « livre ».

Le concept de la « Bibliothèque vivante » a été inventé dans les années 2000 au Danemark. Tout a commencé lorsqu'un des membres de l'ONG « Stop the violence » fut blessé dans la rue à cause de ses origines. Ses amis ont voulu agir pour que cet épisode ne se répète pas. « Face à ce problème, il y avait deux possibilités, détaille Francesca Magagni, la chargée du projet en Belgique. La première était d'organiser des débats pour parler de la problématique et de manifester. La deuxième option était de créer un outil pédagogique pour inviter les personnes à aller à la rencontre de leurs propres préjugés. »

L'idée était donc de choisir un moyen détourné pour changer les mentalités. Un réseau international a vu le jour autour de l'expérience danoise « Human Library » (Bibliothèque vivante). L'un des créateurs, Ronni Abergel, voyage dans de nombreux pays pour aider à former de nouveaux organisateurs locaux, planifier des événements et présenter l'initiative aux organisations et autorités publiques intéressées.

Actuellement, « Human Library » a été présentée dans plus de 70 pays à travers le monde grâce aux partenariats avec des organisateurs locaux. La Concertation des centres culturels



bruxellois fait partie de ce réseau et cela implique de respecter les mêmes règles de fonctionnement pour chaque événement.

L'asbl URCA (usine récréative de cultures autres), fondée entre autres par Lapo Bettarini, a démarré la « Bibliothèque vivante » en Belgique. Aujourd'hui, le Florentin est le directeur de la Concertation. « Les réseaux se diffusent en créant un pôle dans chaque pays. On fait des formations pour les animateurs « Human Library ». On organise des conférences pour parler de développer l'outil dans une direction plutôt qu'une autre. Il évolue avec la société. »

DES PRINCIPES INTERNATIONAUX

Le langage utilisé durant l'animation est similaire à celui d'une bibliothèque. Les « lecteurs » sont accueillis par des « bibliothécaires ». Ces derniers proposent les livres. « C'est important l'anonymat et le fait de ne pas voir les personnes que l'on va rencontrer avant, précise Francesca Magagni. Vous allez



choisir un titre que vous avez envie de lire parmi toute une liste. Ce sont des étiquettes. Une fois que vous avez sélectionné l'ouvrage, vous avez un petit moment pour imaginer le sujet : est-ce une femme ? Est-ce un homme ? etc. Ce fonctionnement cadré permet de faire en sorte que l'espace soit agréable pour tout le monde. C'est une protection pour les lecteurs et les livres vivants. » Qui dit lecture orale dit interaction durant l'entretien en tête à tête. « C'est un dialogue avec les lecteurs, je dis bien dialogue parce que, contrairement au livre monologue, il y a un échange », constate un des « livres » vivants présents lors de l'animation dans la Maison du livre de Saint-Gilles en 2016. Une autre femme, dans le rôle de lectrice cette fois, évoque son expérience : « Ce qui est bien c'est que l'on peut parler avec les livres et ils nous écoutent. Quelques fois, j'ai eu l'impression que c'était moi, le livre. » « Le contenu du livre est toujours le même, mais la façon de l'écrire est différente à chaque rencontre, poursuivent les organisateurs. Cette variété permet de s'adapter à chacun. » Les lectures se font de manière individuelle.

RÉTABLIR LE LIEN SOCIAL ET LE DIALOGUE

Pour la Concertation, l'action vise deux objectifs : prendre conscience des idées préconçues sur l'autre et rétablir le lien social entre deux inconnus. « Au moment de sélectionner le titre, le lecteur est invité à noter ce qu'il imagine. Ainsi, pour *La Féministe*, on peut penser à une femme forte, une personne seule, etc. Chacun se fait son idée. C'est le mécanisme de surprise qui démonte les *a priori*. » Les volontaires prêts à jouer le rôle de « livre » doivent se définir par une étiquette pour amener ensuite les participants à se questionner. Une femme relate son vécu durant la « Bibliothèque vivante » de Saint-Gilles : « Il fallait parler de soi. On ne me demande jamais de dire comment j'ai grandi, comment j'ai évolué, comment je suis devenue ce que je suis... Je ne me rappelle pas qu'on m'ait demandé ça un jour. Donc il fallait que je le fasse une fois. » Comment protéger la rencontre avec le livre ? Les lecteurs sont priés de le « rendre dans le même état physique et psychologique ». Il y a des techniques

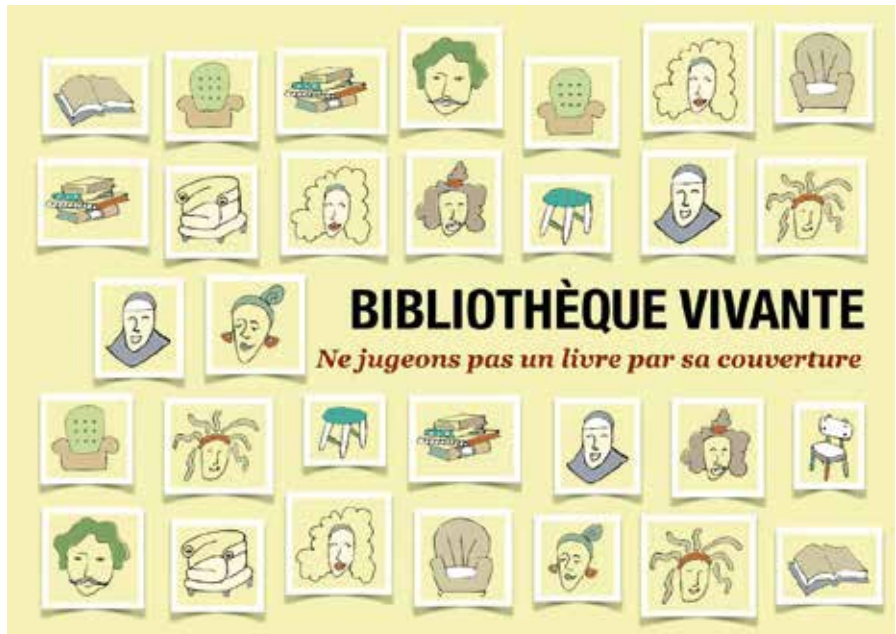
pour éviter certains sujets ou si le livre n'a pas envie de répondre à toutes les sollicitations. « Il peut utiliser le langage de la lecture : "Ah, excusez-moi, la page suivante est déchirée." Ce genre de blague permet de détourner l'attention et de passer à autre chose. »

Aujourd'hui, le catalogue de la Concertation se constitue d'une quinzaine d'histoires. Ceux qui ont répondu à l'appel ont été formés. « Tout le monde n'a pas le recul pour raconter sa propre situation », commente l'animatrice. Un entretien préliminaire en tête à tête a lieu avec le volontaire. « Lors des premières fois, on partait du principe que tout le monde pouvait témoigner. Le réseau « Human Library » nous a demandé de varier notre catalogue en fonction des catégories de discriminations : le genre, l'origine, la couleur de peau, la langue, le style de vie, le travail, etc. Nous cherchons maintenant des associations qui travaillent avec ces différentes catégories. Il s'agit d'un outil de changement social. Le meilleur moyen de déconstruire des stéréotypes, c'est de traiter en même temps un spectre le plus large possible de préjugés. »

UNE COOPÉRATION AVEC LES CENTRES CULTURELS

La Concertation poursuit son travail d'enrichissement du catalogue pour sa prochaine « Bibliothèque vivante » en plein air, dans le parc Josaphat à Schaerbeek les 30 juin et 1^{er} juillet. Des workshops sont organisés dans plusieurs communes bruxelloises pour trouver et former les « livres » vivants. Les centres culturels aident les animateurs à contacter les associations concernées par cet outil ou les éventuels participants.

« Le catalogue à Bruxelles doit répondre à plusieurs enjeux, d'autant qu'il y a 19 communes dans la région avec beaucoup de nuances. Ce qui nous semble intéressant, par exemple, dans le contexte actuel, ce serait de contacter l'ASBL « Parents concernés », qui rassemble les parents d'enfants partis en Syrie. » Chaque pays a une palette ▶



- de préjugés à combattre et le réseau « Human Library » rassemble tous les types.

La particularité de Bruxelles est aussi d'avoir des livres disponibles en plusieurs langues pour refléter la multiculturalité de la ville. Comment attirer un public peu sensibilisé ? C'est le prochain défi pour cet outil en Belgique. Après avoir organisé l'animation dans les bibliothèques, la Concertation cherche à s'installer en dehors des murs.

« Nous faisons des actions dans l'espace public pour aborder la question des stéréotypes et toucher le plus de monde possible dans les parcs, les trains... On essaye de sortir du cadre rigide avec plusieurs stratégies. Le problème, c'est que pour déconstruire, il faut se plonger dans des situations où les préjugés sont très présents à l'origine. C'est toujours la même question. Même avec un public d'asbl, on n'est jamais à l'abri de certains préjugés. C'est tout à fait mécanique d'en avoir. Ce travail est très important pour n'importe quel public. »

Quel est l'impact de l'animation ? Les lecteurs remplissent un questionnaire pour donner leur retour à la fin de la journée. Cet instrument de mesure n'est pas totalement objectif, mais a l'avantage d'offrir un aperçu de l'expérience. « On est train de réfléchir à l'accessibilité pour les lecteurs qui ne

savent ni lire ni écrire, concluent les organisateurs. Par contre, le "livre" vivant doit avoir une bonne connaissance de la langue pour transmettre

son message correctement. Le but est toujours de travailler la médiation sociale pour que le projet soit plus efficace et accessible. » ●

ENVIE DE REJOINDRE LA « BIBLIOTHÈQUE VIVANTE » ?

La Concertation recherche des candidats : « Toute personne majeure ayant été victime d'un préjugé dans son quotidien, enthousiaste à l'idée de se mettre en jeu et de prendre part à cette aventure peut devenir un "livre" en chair et en os. » Des ateliers sont organisés dans les communes bruxelloises avant l'événement du 30 juin et 1^{er} juillet au parc Josaphat à Schaerbeek.

À Schaerbeek :

- le 13 avril de 9 h à 12 h au centre culturel de Schaerbeek, rue de Locht, 91 ;
- le 14 avril de 12 h à 17 h au centre culturel de Schaerbeek, rue de Locht, 91.

À Jette :

- le 4 mai de 9 h 30 à 15 h à l'Armillaire, boulevard de Smet de Naeyer, 145 ;
- le 5 mai de 9 h 30 à 15 h à la bibliothèque communale de Jette, place Cardinal Mercier, 10.

À Watermael-Boitsfort :

- le 25 mai à la Vénérie, rue Gratès, 3 ;
- le 26 mai à la Vénérie, rue Gratès, 3.

La « Bibliothèque vivante » s'installe dans le parc Josaphat dans le cadre du festival « Dialogues en humanité – Dialogo over menselijkheid » avec le soutien de la commune de Schaerbeek.

INFOS & CONTACT :

www.laconcertation-asbl.org
et f.magagni@laconcertation-asbl.org

LES DISCOBUS, PAR LES VILLES ET PAR LES CHAMPS

PAR BENOIT van LANGENHOVE

musicologue, administrateur au Festival de Wallonie et à Ars Musica

Depuis longtemps, les discobus ont été le fer de lance de la décentralisation de la Médiathèque et de PointCulture en Fédération Wallonie-Bruxelles. Que devient cet outil dans les nouvelles missions de PointCulture ?

Dans les années 1960, les grands centres-villes se sont équipés de services de prêt de la Discothèque nationale de Belgique. Mais comment desservir les lieux qui n'ont pas de population suffisante pour accueillir et financer un service régulier ? Quelques essais sont tentés avec des comptoirs, annexes de centres établis, servis par des camionnettes remplies de caisses de disques. Mais cela ne parvient pas à combler les trous du territoire. C'est alors que Jean Salkin, le fondateur jamais à court d'idées de la Discothèque nationale, décide de racheter un bus de transport public déclassé, d'installer des meubles et des rangements, de le remplir de 33 tours et de le lancer à travers les vastes territoires à la recherche de communes prêtes à l'accueillir. Le réseau se développe, les circuits se multiplient et ce sont bientôt trois discobus qui sillonnent les routes de Wallonie et de Bruxelles. Un quatrième bus est même envisagé, mais la crise du disque qui pointe son nez arrête le projet.

Que le lecteur pardonne un instant à l'auteur de ces lignes une parenthèse, quelques souvenirs personnels de sa carrière d'enseignant du cours de médiathéconomie. Interrogeant ses étudiants en début d'année, il a pu assister au lent détournement des jeunes générations d'étudiants, à Malonne et à Bruxelles, de la Médiathèque. Seul l'Institut de formation des cadres culturels de Mirwart faisait exception. Dans cette province du Luxembourg, le discobus était encore quelque chose de



© PointCulture mobile

vivant, d'essentiel dans la vie culturelle de cette population rurale. Qu'en est-il aujourd'hui ? Nous sommes allés rencontrer Christophe Duchesne, le responsable du PointCulture mobile n° 2 au centre administratif logé au cœur du centre culturel de Libramont. Le discobus, une semi-remorque de 17 mètres de long et de 22 années de loyaux services, attend sur le parking.

POUR QUEL PUBLIC ?

Quand le CD était en pleine gloire, le discobus roulait sept jours sur sept, donc y compris le dimanche. La crise

venue, les circuits ont été réduits et étalés sur deux semaines. La première semaine, le bus roule durant quatre jours, la seconde semaine durant trois jours, ce qui entraîne que les stationnements sont visités une semaine sur deux, à l'exception de ceux du samedi, qui rassemblent les points de contact les plus populaires et qui sont desservis toutes les semaines (Arlon, Amay, Martelange et Bastogne). Ainsi, du temps se libère pour l'équipe et les nouvelles missions éducatives de PointCulture. Quel est le profil du public qui fréquente encore le PointCulture mobile ? Il est dans la quarantaine, il est encore passionné par l'objet CD ou il n'a pas Internet, ou il a juré de vivre sans toucher un ordinateur. Quelques jeunes sont présents pour accompagner leurs parents ou pour emprunter des jeux vidéo.

Autre question : le public est-il plus fidèle dans les bourgades reculées, où l'offre culturelle se fait rare ? L'expérience prouve le contraire. La richesse culturelle crée la fréquentation. Le public qui a l'occasion de développer une pratique culturelle multiple et variée, de fréquenter d'autres lieux culturels viendra plus facilement que celui qui vit dans la raréfaction de l'offre. Quand, dans une grande ville, les gens ont naturellement un très large choix à portée immédiate, ils trouvent vite fastidieux de se déplacer d'un quartier à l'autre. Le public du PointCulture mobile n'hésite pas à utiliser son véhicule pour faire ses emprunts ou voyager entre plusieurs points de prêt différents. À chaque disparition d'un lieu ►



Discobus arrêté à Houffalize © PointCulture mobile



J'ai perdu le fil, à Rochefort

- de stationnement, les fidèles n'hésitent pas à se diriger vers le lieu d'arrêt le plus proche. Verrait-on le même phénomène à Bruxelles ?

Encore un avenir dans le prêt ? Cela dépend des lieux et des moments. Certains arrêts sont totalement désertés et devraient être fermés lors de la prochaine révision du circuit. D'autres fonctionnent par vagues, sans que l'on parvienne véritablement à expliquer le pourquoi et le comment de ces variations. Le public stable a disparu de ces endroits et la fréquentation est devenue complètement erratique. À moyen terme, sans doute subsisteront seulement des stationnements avec des temps de présence plus longs. Mais dans le contexte actuel, nul ne peut prévoir l'avenir si ce n'est la lente disparition des supports physiques et l'orientation du PointCulture vers de nouvelles propositions culturelles.

Ces nouvelles propositions passent par le raffermissement de partenariats. La vie culturelle de la province du Luxembourg et de celle de Namur s'est bien développée, avec une offre importante via des centres culturels très actifs et à la politique de programmation qui n'est pas uniquement centrée sur les humoristes, mais qui, au contraire, est très ouverte. Le PointCulture mobile travaille ; le discobus travaille avec lui.

Par exemple, à Libramont, nous avons des activités récurrentes. La collaboration est évidemment facilitée par la proximité des bureaux administratifs du discobus, qui sont abrités à l'intérieur du centre culturel. Un premier exemple : le festival Instinct Nature, dont la prochaine édition se tiendra en novembre 2018, où PointCulture reprendra une série d'activités programmées dans le cadre du festival Nature Namur, dont une exposition de photographies. PointCulture mobile avait tenté de faire des expositions dans la semi-remorque. Malheureusement, dans un espace aussi étroit, les photos et les tableaux devaient être accrochés très haut au-dessus des médias, où ils devenaient peu visibles. Autre succès à l'agenda, des soirées *blind test* qui attirent à chaque fois un large public d'aficionados.

Au fil de la mémoire, le « Mois de la mémoire » fut, l'automne dernier, une initiative collective sur le territoire de Rochefort qui réunit des experts et des citoyens autour d'une réflexion globale sur la mémoire. La multiplication des approches a permis au public d'entrer dans la complexité de la mémoire, dans son rapport à la vieillesse et à la maladie d'Alzheimer, sans oublier la mémoire collective et sa transmission intergénérationnelle. PointCulture mobile y fut

présent et y réalisa des captations, des prises d'ambiance qui sont accessibles sur PointCulture TV.

L'arrivée du matériel vidéo permet à PointCulture mobile d'offrir à ses partenaires d'autres collaborations. Avec le centre culturel de Neufchâteau, il crée des capsules de présentation d'un acteur, d'un film ou d'un réalisateur présent dans la programmation. Avec la province, c'est la réalisation de reportages sur les discussions entre jeunes et moins jeunes dans les bibliothèques à propos du prix Kronos qui récompense un livre intergénérationnel.

La plus importante collaboration récurrente avec la province du Luxembourg se déroule au mois d'avril sur le site du Fourneau Saint-Michel avec Junior Trophy, une manifestation culturelle, citoyenne et sportive réservée aux élèves de sixième primaire. Quelque 400 élèves issus de 19 classes différentes se retrouvent pour un grand jeu, où les participants passent de stand en stand représentant des activités et des services de la province, pour récolter des points en passant des épreuves de connaissance sur le théâtre, l'Europe, la nature, le patrimoine, les sports, la culture et la santé.

PointCulture mobile est aussi sollicitée dans des projets venant de bibliothèques. Ainsi, la bibliothèque

de Bouillon a demandé une animation autour de Méliès. Cela s'est construit autour du très beau film de Martin Scorsese, *Hugo Cabret*, précédé d'une présentation du film et du cinéma de Méliès par un membre de l'équipe de PointCulture mobile.

ANIMATIONS DANS LES ÉCOLES OU DANS LES BUS ?

Et le travail avec les écoles ? Dans les premiers temps, PointCulture mobile pensait aller d'école en école pour proposer ses animations et faire visiter son tracteur. Bien vite, cela s'avéra difficilement réalisable : faire voyager une semi-remorque de 17 mètres de long dans les routes étroites de campagne relevait de l'utopie. De plus, pratiquer des animations dans ce qui consiste en un couloir avec beaucoup d'étagères remplies de médias, dans un lieu exposé à tous les vents, difficile à chauffer et mal isolé acoustiquement des bruits extérieurs, revenait à accumuler les problèmes. Très vite, il fut décidé de changer de fusil d'épaule et d'envoyer les médiathécaires dans les classes. Ainsi, chaque membre de l'équipe a son ou ses animations. Les sujets, surtout destinés aux élèves de fin de cycle des écoles primaires, vont de la forêt au cinéma burlesque, du cinéma d'animation à la musique du peuple inuit et à l'astronomie. Les bons rapports avec les bibliothèques et les centres culturels permettent de les solliciter pour jouer un rôle de relais vis-à-vis des écoles. À Virton, les choses vont encore plus loin, les animations se font uniquement dans les bibliothèques. À Libramont, les animations durent deux jours et la bibliothèque ajoute son module d'animation à celui du PointCulture mobile. Ainsi, pour le cinéma d'animation, PointCulture explique comment construire un script en images et la bibliothèque comment écrire un script. Au sortir de tout cela, un atelier permet de concrétiser le scénario à l'aide de Playmobil et de *stop motion*. Et c'est le moment des surprises : c'est parmi les élèves en décrochage scolaire que se trouvaient les artistes les plus créatifs.

Mais faire connaître ces animations reste notre principal souci. Le travail sur un grand espace géographique à cheval sur deux provinces (Namur et Luxembourg) accentue la difficulté de nouer les contacts, de les garder et d'aboutir à des projets concrets. Ce sera l'avantage d'avoir un service fixe travaillant dans une aire géographique limitée.

PROJET EN PICONRUE

Ce service fixe pourrait naître à Bastogne, dans le cadre du projet de pôle culturel dans l'ancien couvent de religieuses, qui accueille dans une de ses ailes le musée en Piconrue, un musée d'ethnologie, de légendes, d'art religieux et de croyances populaires en Ardenne

et Luxembourg. Le PointCulture pourrait occuper deux étages d'une autre aile pour assurer un service de PointCulture fixe avec son local d'animation et un plateau média, comme il en existe dans les autres PointCulture. La nuance est que le plateau média sera partagé avec les autres occupants du bâtiment, de même que les salles d'exposition. La commune a obtenu des fonds FEDER pour la rénovation. Celle-ci sera conduite par Pierre Hebbelinck, l'architecte qui a conçu le musée des Arts contemporains du Grand-Hornu (MAC's), le théâtre du Manège à Mons et le théâtre de Liège. Si les négociations et les travaux avancent bien, le PointCulture mobile pourrait être dans ses nouveaux locaux vers 2020-2021. Un beau challenge pour une équipe prête à se lancer dans de nouvelles aventures. ●

INFOS :

- › *J'ai perdu le fil – 100 différences et 10 oublis*
Un spectacle sur le handicap des ateliers d'Altéo Solidaris avec la Compagnie Buissonnière, centre culturel de Rochefort.
<https://youtu.be/uJs6uWX88es>
- › *J'ai perdu le fil – 2^e journée professionnelle*
Deuxième journée professionnelle avec le spectacle *Six pieds sur terre* de Jean-Luc Piraux et la conférence de Pierre Gobiet, psychologue spécialisé dans l'accompagnement des personnes âgées sur leurs lieux de vie, centre culturel de Rochefort.
<https://youtu.be/u4BF7MbWKtk>
- › *Bastogne Nature admise*
Le 27/05 de 10 h à 20 h.
Ce salon a pour but de réunir des associations qui sont en lien avec l'observation, l'information, la protection, la conservation ou la restauration du patrimoine naturel régional. PointCulture tiendra un stand pour présenter les publications et les animations du service éducatif.
- › *Instinct Nature*
Aftermovie des deux jours d'Instinct Nature au centre culturel de Libramont. Une collaboration entre le centre culturel, la ville de Libramont, le festival international Nature Namur, la province de Luxembourg et PointCulture.
<https://youtu.be/hTgImpfHXOM>
- › *URBN*
Portrait de Bastogne
<https://www.pointculture.be/dossier/urbn-portraits/>

UN MYSTICISME ARDENT

PAR BENOIT van LANGENHOVE

musicologue, administrateur au Festival de Wallonie et à Ars Musica

Calexico

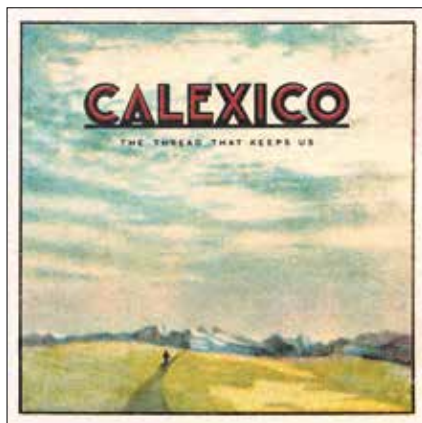
The Thread That Keeps Us. -
City Slang, © 2018.

Calexico a promené sa musique du côté de la frontière préférée de Trump entre les rythmes mariachi, cumba et la country indépendante. Dans une ambiance planante, il adore ajouter des grains de sel venus du rock ou du blues. Dans la presse spécialisée, on parle d'americana, c'est-à-dire un mélange de musique roots américaine et des traditions musicales qui ont fait l'histoire musicale américaine : folk, country, rhythm and blues et rock'n roll. Le dernier album s'éloigne de ce modèle issu des déserts du sud-ouest des États-Unis pour aborder des rives plus variées où se succèdent ambiances mélancoliques et sons californiens.

Les Hurlements d'Leo

Luna de Papel. -
Irfan, © 2018.

À l'occasion de ses 20 ans, le groupe rock français Les Hurlements d'Leo, originaire de Bordeaux, sort un dixième album réalisé grâce à un financement participatif. Vétérans de la scène alternative, ces musiciens proposent des chansons engagées ou mélancoliques à coup de cuivres, de riffs de guitare acérés, d'oud et de violon. Pour marquer le coup, ils ont invité quelques amis comme Les Ogres de Barback (*Quand tu seras là-bas*), Arno Futur (*L'appétit*) ou encore La Cafetera Roja avec Aurélia Campione (*Luna de Papel*), ou Anton Dirnberger sur *Cumbia* à partager leur musique de « java-chanson-punk-caravanning ». Une vraie fête.



Larmes de Résurrection. -

Georges Abdallah, Claire Lefilliâtre, Fiona McGown, Vincent Lièvre-Picard, Sébastien Obrecht, Lisandro Nesis, Victor Sicard, La Tempête, Simon-Pierre Bestion (direction). - Alpha Classics 394, (P) 2017 © 2018.

1623, l'Europe est en pleine guerre de religion. La guerre de Trente Ans voit s'affronter dans des combats terribles les peuples protestants et catholiques. C'est aussi l'année où Henrich Schütz compose *L'Histoire de la Résurrection* et Johann Hermann Schein *Les Fontaines d'Israël*. Bien qu'appartenant à l'aire protestante, ces compositeurs qui partagent l'amitié sont aussi de grands admirateurs de la musique italienne, pays catholique par excellence. C'est à partir de ces deux œuvres que Simon-Pierre Bestion mène un travail de recomposition et de recréation. Ainsi, *L'Histoire de la Résurrection* est entrecoupée par des madrigaux venant des *Fontaines d'Israël*. Et Bestion ne s'arrête pas là. Il propose ici une « réécriture » pour un orchestre fourni et coloré de façon à faire resurgir la vie présente dans cette œuvre et à créer des images musicales afin de donner du relief et de rendre l'écoute plus active. Il a aussi choisi un chanteur libanais, spécialiste du chant byzantin, dans le rôle du récitant évangéliste. Tout cela aboutit à une relecture inédite d'un mysticisme puissant, offrant à ces austères musiques protestantes une vitalité et une chaleur bien catholiques.

Leonard Bernstein (1918-1990)

Mass. -

Kevin Vortmann ténor (célébrant), solistes, chœurs, The Philharmonia Orchestra, Yannick Nézet-Séguin. - Deutsche Grammophon 483 5009, (P) 2015 & © 2018.

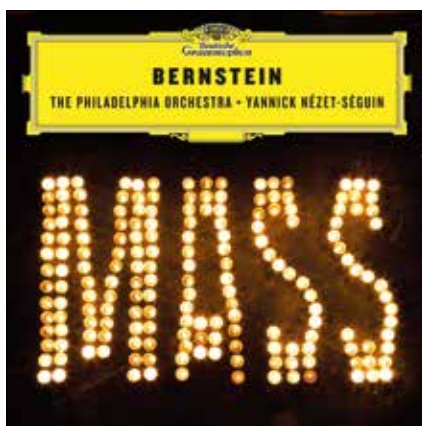
Mass de Leonard approche ses 50 ans. Avec le recul, l'œuvre prend valeur de témoin d'une époque dans laquelle les oppositions politiques et philosophiques se heurtaient avec violence, une période riche en ambitions et en désillusions. Trois ans après l'assassinat de John Kennedy, sa veuve, Jacqueline Kennedy, passe commande à Bernstein d'une œuvre destinée à l'inauguration du John F. Kennedy Center for the Performing Arts de Washington, le 8 septembre 1971 : ce sera *Mass*. Le compositeur s'interroge sur la manière de rassembler des attentes hétérogènes, de faire dialoguer visions politiques, besoins spirituels et traditions religieuses dans un livret qui mélange liturgie catholique romaine et prière hébraïque (le kaddish, prière récitée à l'occasion d'un deuil) à un texte anticonformiste (pro-Black Panthers et anti-guerre du Vietnam, par exemple), coécrit par le compositeur et Stephen Schwartz. En résulte une partition titanesque pour célébrant, solistes (enfant, lyrique, rock, blues), trio de jazz, trois chœurs, bande magnétique, compagnie de danse, orchestre de chambre et grand orchestre symphonique. Un parcours fascinant ou irritant entre jubilation et désespoir.

Philippe Boesmans

Pinocchio. -

Stéphane Degout, Vincent Le Texier, Chloé Briot, Yann Beuron, Julie Boulianne, Marie-Eve Munger, Orchestre symphonique de la Monnaie, Patrick Davin (direction). - Cyprès 4647, (P) 2017 & © 2018.

Créé l'été dernier au festival lyrique d'Aix-en-Provence, et repris cet automne à la Monnaie, voici déjà l'enregistrement du nouvel opéra de notre compatriote Philippe Boesmans sur un livret de Joël Pommerat d'après Carlo Collodi. Pour certains opéras de Verdi, la musicologie parle d'œuvre de consolidation dans laquelle le compositeur met à profit ses années d'expérience après une œuvre de rupture. Ainsi, après le saisissant *Au monde*, Boesmans s'offre un opéra sur le rite de passage, un opéra pour enfants, un opéra sur l'enfance. Le livret de Joël Pommerat, adapté de sa pièce homonyme, est lui-même issu du roman de Carlo Collodi (et pas de la version douceuse de Walt Disney) sur les aventures du garçon volontaire sculpté dans un tronc d'arbre, qui apprend finalement la valeur de dire la vérité. Comme toujours, la musique de Boesmans joue avec agilité entre les styles. La distribution est dominée par l'excellent Stéphane Degout, remarquable maître de cérémonie et narrateur. Et Patrick Davin manie comme personne toute l'agilité et les couleurs de cette musique unique. ●



« NON, JE FOUTRAI PLUS LES PIEDS DANS CETTE TAULE ! »

GRÈVES ET REPRISE DU TRAVAIL DANS QUELQUES USINES AUTOUR DE MAI 68

PAR PHILIPPE DELVOSALLE

rédacteur à PointCulture

Du printemps 1967 à l'automne 1973, d'une usine de piles de Saint-Ouen aux chaînes de construction automobile de Sochaux, en passant par une usine de montres et une filature de Besançon, itinéraire *bis* de quelques secousses sociales.

REPRISE ET LE WONDER-FILM...

C'est un petit film quasi anonyme (un film d'étudiants en cinéma), presque un plan-séquence de dix minutes à peine, tourné le 10 juin 1968 devant une usine de piles de Saint-Ouen, juste de l'autre côté du périph parisien : *La Reprise du travail aux usines Wonder*. Un attroupement, beaucoup d'hommes et cette femme qui reste là et qui crie. Elle dit qu'elle « rentrera pas », qu'elle « n'y foutra plus les pieds dans cette taule » et sa colère au milieu de la résignation qui l'entoure a l'air d'aimanter la caméra.

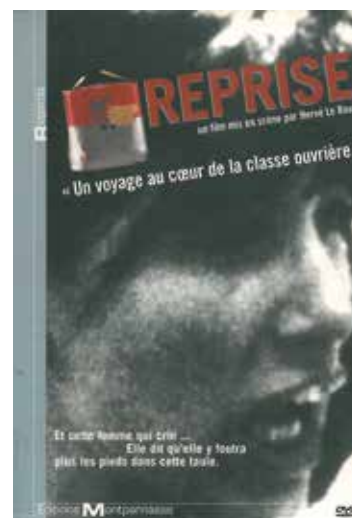
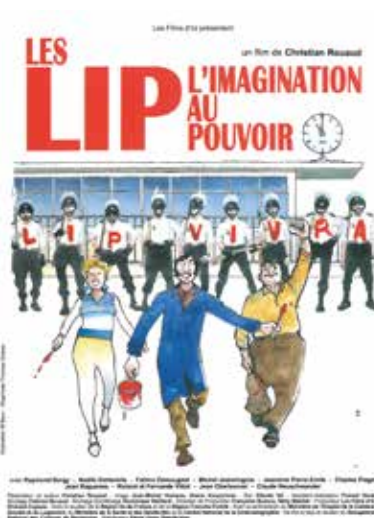
Modeste par ses moyens et ses ambitions de départ (des étudiants de l'ID-HEC disposant de 12 m de pellicule), le court métrage se fera cependant remarquer – et pas par n'importe qui. Fin juillet 1968, quelques semaines plus tard, Jacques Rivette y voit « le seul film intéressant sur les événements [de Mai 68] », « parce que c'est un film terrifiant, qui fait mal ». Pour lui, ces dix minutes condensent toute la situation

politique de Mai 68 en ce moment où l'utopie est rappelée à l'ordre, où l'on siffle la fin de la récré ou la rentrée à l'usine. En 1981, dans les *Cahiers du cinéma*, Serge Daney et Serge Le Péron décèlent « la scène primitive du cinéma militant, *La Sortie de l'usine Lumière* à l'envers », « un moment miraculeux dans l'histoire du cinéma direct. La révolte spontanée, à fleur de peau, c'est ce que le cinéma militant s'acharnera à refaire, à mimer, à retrouver. En vain ». Et même en fragments, en pièces détachées, juste par le son ou juste par l'image, le petit film continuera à susciter l'intérêt. En 1991, les musiciens « agit-punk » angevins Les Thugs utilisent la voix de l'ouvrière en colère en intro d'un morceau de leur album : *International Anti Boredom Front*. En 1996, sort en salles – avec un grand succès d'audience pour un documentaire de plus de trois heures – le film-enquête *Reprise* dans lequel, parti d'une simple photo du film aperçue dans une revue de cinéma, le cinéaste Hervé Le Roux tente de retrouver – y arrivera-t-il ? Tel

est le côté « suspense » du film – l'ouvrière révoltée. Sans chichis de cinéaste « m'as-tu-vu », Le Roux offre littéralement des moments de parole et agence, aux confins des parcours individuels et de l'histoire collective, une série de beaux témoignages sur 30 ans de vie, de travail et de luttes de la classe ouvrière – avec, en arrière-fond, la mutation du « capitalisme de papa » des années 1960 en l'économie néolibérale des capitaines d'entreprise des années 1990. Et, à chaque nouvelle étape de son enquête, « l'inspecteur » Le Roux fait visionner le petit film d'origine à ses interlocuteurs qui, chacun, de son expérience propre, l'éclaire d'un jour nouveau.

LIP : « APPRENDRE À GÉRER LE GRAND COURANT D'AIR »...

En 1973, soit cinq ans après 1968 (mais on le verra, dans les esprits cela aurait pu être cinq minutes ou cinq jours après le « joli mai »), un an après la séquestration fictionnelle du patron de l'usine-maquette à l'échelle 1:1 dans *Tout va bien* de Godard et Gorin, des ouvriers de l'usine de montres et d'armement Lip de Besançon menacés de perdre leur emploi séquestrent leur direction. Dans l'attaché-case de l'un d'entre eux, les ouvriers découvrent, griffonné sur un bout de papier, un impitoyable « 480 à dégager ». Forcés par les CRS de quitter les lieux et de libérer leurs otages, ils reviendront cependant occuper l'usine en mettant à l'abri dans des caches – avec l'appui secret de quelques curés bien disposés à leur égard – un vrai « trésor de guerre » : des milliers de montres, des documents, de l'argent... Et sous la banderole « C'est possible : on fabrique, on vend, on se paie ! », élargissant la mobilisation au-delà des traditionnels cadres syndicaux (notamment aux femmes, peu écoutées jusque-là), commence le mouvement social le plus emblématique de la France de l'après-68. Une occupation d'usine dans une ville de province excentrée qui va durer des mois et attirer les regards, magnétiser les rêves et les soutiens de toute l'Europe militante (il y a, dans le documen-



taire *Les Lip. L'Imagination au pouvoir* de Christian Rouaud [2007], une étonnante séquence tirée de *L'Affaire Lip ou le Goût du collectif* de Dominique Dubosc [1976] dans laquelle la chorale agit-prop Proloog chante... en néerlandais la constitution du « trésor de guerre » des ouvriers de Lip). « Si le conflit Lip a tant marqué les mémoires, c'est sans doute parce qu'il a cherché à prolonger le mot d'ordre étudiant de Mai 68 qui proposait de "mettre l'imagination au pouvoir" », pense Rouaud.

GROUPES MEDVEDKINE : SOLEILS ROUGES

Hasards de l'histoire et de la géographie humaine (?), il est assez fou de constater qu'en termes de cinéma, le grand chamboulement soixante-huitard avait pris racine un soir d'avril 1968 à quelques kilomètres de là, à la Rhodiacéta, une autre usine de Besançon. Chris Marker était venu présenter le film *À bientôt, j'espère* avec lequel, un an plus tôt, il avait voulu rendre compte de la grande grève de « la Rhodia » de mars 1967 : la première occupation d'usine en France par des ouvriers depuis 1936, dont les médias officiels avaient minimisé l'importance. Treize mois après les événements, le cinéaste vient donc projeter son film à ceux dont il entendait porter la parole. Débat d'après-film (miraculeusement enregistré par Antoine Bonfanti, pour le « court métrage sans images » *La Charnière*). Un

ouvrier : « Je pense que si le réalisateur a vraiment voulu exprimer ce que ressentent les travailleurs de Rhodia et les besoins qu'ils ont, je pense que le réalisateur c'est un incapable. » Une ouvrière : « Le travail des femmes n'apparaît pas dans votre film. C'est aussi une lacune ! » Neuf cinéastes sur dix seraient repartis abattus – ou ulcérés –, mais c'est mal connaître Chris Marker qui assez vite rebondit : « [...] C'est quand les ouvriers auront entre les mains les appareils audiovisuels qu'ils nous montreront à nous les films sur la classe ouvrière, sur ce que c'est une grève et l'intérieur d'une usine. [...] Le film que vous souhaitez, eh bien, finalement c'est vous qui le ferez. » Les groupes Medvedkine (du nom du cinéaste soviétique Alexandre Medvedkine, réalisateur du *Bonheur* [1934] et « pèlerin communiste » du ciné-train à partir de 1932) étaient nés. De 1968 à 1973, des gens de cinéma tels que Marker, Bonfanti, Juliet Berto, René Vautier, Jean-Luc Godard, Pierre Lhomme passeront, d'abord à Besançon puis à Sochaux chez Peugeot, apprendre sans paternalisme ni parisianisme – le samedi après-midi et le dimanche, après des semaines de travail harassantes – à des ouvriers d'usine à devenir les artisans de leur propre cinéma. Le cinéma aussi pouvait se retrouver occupé et contaminé par l'utopie. À côté de beaux films-poèmes, libres et audacieux (*Le Traineau-échelle* et *Lettre à mon ami Pol Cèbe*) que, par manque de place, nous ne pouvons

pas traiter ici, cela donnera surtout des films militants filmés d'un autre point de vue, d'un autre angle – le leur, ce qui change beaucoup ! – : Classe de lutte, portrait d'une militante, Suzanne Zedet, et réponse au film tant critiqué de l'ami Chris Marker, ou *Sochaux, 11 juin 1968*, commémoration de la mort de deux ouvriers tués ce jour-là par les CRS donnant l'assaut à l'usine. Des films sur leurs conditions de vie tels que *Avec le sang des autres* où affleure avec des mots rarement entendus au cinéma jusque-là (et depuis lors) l'insoutenable réalité du travail à la chaîne : « C'est pas simple de décrire une chaîne... Ce qui est dur en fin de compte, c'est d'avoir un métier dans les mains. Moi je vois, je suis ajusteur, j'ai fait trois ans d'ajustage, pendant trois ans j'ai été premier à l'école... Et puis, qu'est-ce que j'en ai fait ? Au bout de cinq ans, je ne sais plus me servir de mes mains, j'ai mal aux mains. J'ai un doigt, le gros, j'ai du mal à le bouger, j'ai du mal à toucher Dominique le soir. Ça me fait mal aux mains. La gamine quand je la change, je peux pas lui dégrafer ses boutons. Tu sais, t'as envie de pleurer dans ces cas-là. Ils ont bouffé tes mains. J'ai envie de faire un tas de choses et puis, je me vois maintenant avec un marteau, je sais à peine m'en servir. C'est tout ça, tu comprends. T'as du mal à écrire. J'ai du mal à écrire, j'ai de plus en plus de mal à m'exprimer. Ça aussi, c'est la chaîne... » (Christian Corouge). Qu'ajouter à un tel témoignage ? ●

MAI 68 :

SOUS LES PAVÉS, LES PAGES

PAR THOMAS CASAVECCHIA

journaliste au *Soir*

Cinquante années après, il reste toujours aussi difficile de dresser le bilan des événements de Mai 68. Entre les fantasmes et la mythologie qui entourent ces semaines de révoltes, il reste compliqué, encore aujourd'hui, de faire la part des choses, tant les analyses sont idéologiquement marquées. Entre les anciens soixante-huitards nostalgiques et les conservateurs, convaincus en 2007 par Nicolas Sarkozy de tourner le dos à cet héritage sulfureux, le torchon continue de brûler. Il suffit, pour s'en convaincre, de se pencher sur la polémique qui a entouré en novembre dernier l'hypothétique commémoration de Mai 68 que pourrait organiser l'Élysée cette année.

Plus récemment, en Belgique, Bart De Wever, président de la NV-A, confiait son étonnement : « Ces mêmes gauchistes qui mettaient le feu aux soutiens-gorge en Mai 68 embrassent maintenant le port du foulard comme un symbole d'égalité. » On le voit, Mai 68 ne fait pas l'unanimité. Et alors que certains se revendiquent d'un mouvement qui fut une charnière de l'histoire récente, d'autres considèrent au contraire que les dérives de la société actuelle sont imputables à ce printemps 68.

Il ressort en tout cas de ces

ouvrages que le rapport de chacun des auteurs aux événements relatés est particulièrement personnel. Comme s'il existait autant de Mai 68 que de soixante-huitards.

UNE CONTESTATION DE L'ORDRE ÉTABLI

L'histoire de Mai 68 est avant tout l'histoire d'une contestation de l'ordre établi et de la société française par la jeunesse. C'est que la France d'après-guerre est en plein essor et a su profiter de la reconstruction. La société va bien : le chômage est bas, le pouvoir d'achat est en augmentation pour les classes moyennes, la durée de la scolarité obligatoire passe à 16 ans, augmentant *de facto* le nombre d'étudiants tout en diversifiant leurs origines sociales dans tout le pays.

Ainsi, dans *Il y a 50 ans... Mai 68*, Éric Alary, docteur en histoire de l'Institut d'études politiques de Paris, revient sur l'incroyable diversité des acteurs et des mouvements qui ont pris part à cet événement historique. Au travers de photographies d'époque, de reproductions d'affiches ou de « Unes » de journaux, cet ouvrage, remarquablement édité, dresse un tableau très documenté des événements historiques qui ont animé l'année en France.

Influence de la télévision, de la musique, et plus particulièrement du Rock'n Roll, sur la jeunesse, grèves générales ou encore censure des journalistes de l'ORTF par le gouvernement de l'époque sont autant de sujets abordés par l'historien.

Mais Mai 68 est également l'histoire d'une tentative d'unification des luttes : les revendications d'abord portées par les étudiants et plus largement par la jeunesse deviennent bien vite celles de la classe ouvrière et se voient même récupérées par les syndicats et les partis politiques.

D'ailleurs, si les contestations de Mai 68 ont conduit aux accords de Grenelle entre le gouvernement Pompidou et les organisations syndicales, qui ont débouché sur une augmentation des salaires minimums, et sur les réformes Faure qui ont réorganisé les universités, elles furent aussi le déclencheur d'une modification profonde du paysage politique français, avec le départ du général de Gaulle en 1969 suite à la victoire du « non » au référendum sur la réforme du Sénat et la régionalisation. Et socialement, si les mouvements de révolte et de contestation s'effacent progressivement dans tout le pays, l'« esprit » de Mai 68 subsiste et perdure encore de nos jours.

JOUIR SANS ENTRAÎNE ?

Un esprit que l'auteur qualifie de contestation plutôt que de révolution. Mais, s'il est encore si prégnant dans nos sociétés aujourd'hui, cet héritage pourrait ne pas être que bénéfique. Notamment concernant la « libération sexuelle ». Largement influencé par le mouvement hippie et les protestations contre la guerre du Vietnam, Mai 68 a également été le théâtre de la libération sexuelle.

Comme le résume Malka Marcovich dans les premiers chapitres de *L'Autre Héritage de 68*, la société française durant l'occupation et pendant l'après-guerre est très différente de la société actuelle. En effet, ces périodes de l'histoire sont caractérisées par une forte propagande des autorités en faveur d'une forte natalité. Ainsi, la sexualité, et celle des femmes en particulier, est indissociable de la reproduction tant les méthodes de contraception sont peu répandues. À l'exception de certains milieux, souvent intellectuels, la sexualité reste avant tout axée sur la reproduction. Il faudra par exemple attendre 1965 pour qu'enfin l'Union de femmes françaises se prononce contre l'utopie familialiste et milite pour la contraception.

L'été 1968 apportera un

bouleversement des codes, notamment sexuels. Une révolution qui n'aura pas pour seule conséquence la libération des rapports. À travers l'analyse des œuvres de culture populaire, l'auteur montre ainsi que, malgré cette libération, les rapports de domination n'ont en réalité guère évolué et se sont même décomplexés de façon visible, ou cachée. Tandis que la société érige de plus en plus l'érotisme et la sexualité comme des valeurs en soi, le sexe devient un produit marketing comme un autre. Si ce n'est le plus efficace. La nudité, qui peut être vécue comme une violence, s'affiche alors toujours plus, dans les publicités notamment. Avec cette injonction, toujours plus forte : il est nécessaire de plaire.

Pour illustrer son propos, l'historienne et féministe donne la parole aux victimes de ces abus : adolescents de Mai 68, lycéens abusés par leurs professeurs ou actrices violées sur le tournage de films sont autant d'exemples d'une dérive de cette libération des mœurs. Toutefois, l'ouvrage ne rejette pas en bloc les avancées rendues possibles par les mouvements de Mai 68. Car cette libération est également celle de la parole des victimes. Libération de la parole qui reste malheureusement très partielle, comme l'ont illustré récemment le scandale Weinstein et le mouvement « Me too » qui en a découlé.

Il est vrai que les temps ont tout de même évolué. Si Mai 68 peut paraître particulièrement lointain pour les « millennials », cette

période de rébellion n'en a pas moins marqué durablement l'ensemble de la société. Rien de tel que le témoignage qu'adresse Jean-Pierre Le Goff au lecteur dans *La France d'hier. Récit d'un monde adolescent des années 1950 à Mai 68* pour en rendre compte.

Dans cet ouvrage d'« ego-histoire », le philosophe nous fait revivre sa jeunesse dans une société baignée dans la religion et qui s'apprête à découvrir les « joies » de la consommation. Au fil de ses souvenirs du domicile familial, des bancs de l'école, mais aussi de ses écoutes musicales, de ses visionnages de films et de ses lectures, l'auteur livre au lecteur un instantané des incohérences et des tensions qui pouvaient toucher cette société dans laquelle il a grandi.

Mais si l'auteur grandit, il constate que la société grandit en même temps que lui. Jusqu'à ce qu'elle soit rattrapée par ses contradictions. Un demi-siècle après les faits, si tout le monde s'accorde à dire que Mai 68 fut un moment charnière, une transition entre la France d'avant et la France nouvelle, le consensus est de moins en moins clair sur la lecture donnée à ces événements. Longtemps, l'histoire de Mai 68 a été écrite par les « vainqueurs », ces soixante-huitards qui se sont imposés dans les hautes sphères culturelles de l'hexagone et sont responsables de ce que l'auteur appelle le « gauchisme culturel ». Mais aujourd'hui, la critique de cet héritage se fait de plus en plus forte dans certaines sphères conservatrices qui interprètent l'histoire avec tout autant de caricature

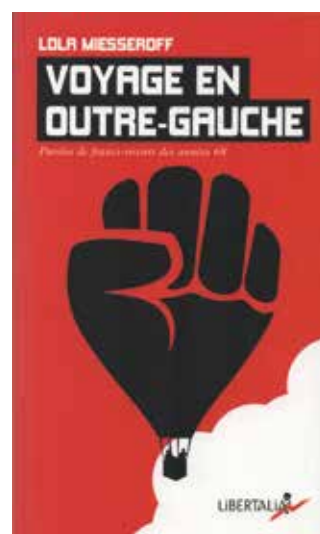
que les premiers. Pour l'auteur, cette période durant laquelle les barricades hérissaient le Quartier latin de Paris est avant tout le symptôme de l'adolescence de la société de l'époque prise entre deux âges. Impossible, donc, de bâtir un nouveau système de valeurs sur ce qui n'aurait été au fond qu'une crise d'ado, salutaire, mais pas si constructive.

DE PART ET D'AUTRE DES BARRICADES

Pour beaucoup des acteurs des mouvements, les événements de Mai 68 étaient avant tout l'occasion de réfléchir à un autre modèle de société. Et ils furent nombreux, après cette année, à rentrer dans le rang, tandis que certaines des figures les plus populaires ont « fait carrière ».

Mais il serait risqué de résumer Mai 68 aux barricades parisiennes, aux mouvements hippies et babas cools. Pour Lola Miesseroff, il ne faut pas oublier que ce fameux mois de mai a surtout été l'apogée d'un mouvement de révolte des jeunes et des ouvriers à travers le pays, qui avait débuté dès le début des années 1960 et ne s'est éteint qu'au début des années 1970.

Selon l'auteure, ces deux catégories de population n'ont été que les plus visibles durant ces révoltes, avec les groupuscules maoïstes et trotskistes. Mais en tant que témoin des actions qui se sont tenues à Marseille cette année, Lola Miesseroff estime que Mai 68 est également le fait de ce qu'elle regroupe sous l'appellation « outre-gauche ».



- Sous ce néologisme, elle regroupe ainsi tout l'archipel qui composait les situationnistes, les anarchistes indépendants ou communistes libertaires. Et ce sont 30 militants de ces groupes qu'elle a rencontrés pour dresser ce récit choral et anonymisé. C'est au travers de ces récits parfois désabusés que l'auteure nous dresse le tableau de ce qu'ont vécu, espéré et imaginé, durant ces années de révoltes, les acteurs de cette outre-gauche.

Ici, aucune prétention ni à l'objectivité ni à l'exhaustivité. L'auteure connaissait en fait toutes les personnes interrogées. Néanmoins, le livre immerge le lecteur dans un récit initiatique des mouvances d'au-delà de la gauche des partis socialiste et communiste de l'époque. Loin de la grille de lecture souvent parisiocentrique de Mai 68, on parcourt ainsi les usines, les universités, mais aussi, bien sûr, les rues barricadées de la France de l'époque.

Mais si Mai 68 est bien l'expression, parfois violente, d'une certaine gauche, les militants politiques n'en furent pas les acteurs uniques. Car finalement, de l'autre côté des barricades, la police a tout autant participé à ces événements.

« CRS = SS », voilà un slogan qui a traversé les décennies depuis Mai 68. Les affrontements entre les forces de l'ordre et les manifestants furent parfois violents – officiellement, cinq personnes sont décédées lors de Mai 68. En publiant, souvent pour la première fois, des notes des renseignements généraux, des photographies – une dizaine de photographes suivent les événements pour

le compte des forces de l'ordre –, des rapports issus de la préfecture de police de Paris, le commissaire général Charles Diaz, historien spécialiste de la police, retrace les questionnements, les doutes, les inquiétudes et souvent l'impuissance de ces hommes sous l'uniforme. Grâce à l'exploitation de nombreux documents, l'auteur fait ainsi la lumière sur l'histoire méconnue des policiers : « Quel était leur équipement ? Comment étaient-ils organisés ? Quel était l'état d'esprit dans leurs rangs ? » sont autant de questions qui trouvent leur réponse dans cet ouvrage remarquablement illustré. Il faut reconnaître que la police, symbole même du monopole de la violence de l'État, ne joue pas le beau rôle durant les affrontements. Sans taire les

exactions qui leur seront reprochées, l'auteur s'emploie néanmoins à mettre en exergue les difficultés auxquelles sont confrontés les flics de Paris et les CRS : manque de sommeil dans des gymnases aménagés à la va-vite, repas frugaux, crainte pour leurs familles prises pour cibles dans un climat « anti-flic » ambiant faisaient en effet partie du quotidien de ces hommes en proie au doute et obligés d'obéir à des ordres parfois très durs.

Par ailleurs, l'auteur revient sur les campagnes de désinformation orchestrées par certains groupuscules étudiants. Ces derniers n'hésitaient pas à dénoncer l'emploi par les forces de l'ordre de gaz interdits par la convention de Genève pour défaire les cohortes de manifestants. ●



- › **Éric ALARY**, *Il y a 50 ans... Mai 68*, Larousse, 2017, 127 pages, 29,95 €.
- › **Malka MARCOVICH**, *L'Autre Héritage de 68. La face cachée de la révolution sexuelle*, Albin Michel, 2018, 209 pages, 18,00 €.
- › **Jean-Pierre LE GOFF**, *La France d'hier. Récit d'un monde adolescent des années 1950 à Mai 68*, Stock, 2018, 454 pages, 21,50 €.
- › **Lola MIESSEROFF**, *Voyage en outre-gauche. Paroles de franc-tireurs des années 68*, Libertalia, 2018, 280 pages, 10,00 €.
- › **Charles DIAZ**, *Mémoires de police. Dans la tourmente de Mai 68*, Textuel, 2018, 160 pages, 35,00 €.

À lire aussi :

- › **Pierre PEUCHMAURD**, *Plus vivants que jamais. Journal des barricades*, Libertalia, 2018, 126 pages, 8,00 €.
- › **Boris GOBILLE**, *Le Mai 68 des écrivains. Crise politique et avant-gardes littéraires*, éditions CNRS, 2018, 372 pages, 25,00 €.
- › **Carlo BATÀ** et **Gianni MORELLI**, *1968, une année révolutionnaire à travers le monde*, Heredium, 2018, 221 pages, 35,00 €.
- › **Monique BAUER (sous la dir. de)**, *Filles de Mai 68, mon mai à moi. Mémoires de femmes*, Le Bord de l'eau, 2018, 173 pages, 15,00 €.

NATURE

CONTRARIÉE, REDRESSÉE, TRANSFORMÉE ET EN DÉBAT...

PAR MICHEL BOUGARD

chimiste, historien des sciences

Depuis quelques années, le rapport de l'homme à la nature est devenu un sujet prépondérant dans les débats intellectuels. Le réchauffement avéré de notre planète pose la question de l'impact des activités humaines sur les équilibres naturels. L'écologisme entend rétablir ces équilibres, alors que les tenants d'un progrès à tout crin souhaitent transformer les êtres humains et annoncent un transhumanisme inquiétant. Mais bien d'autres points de vue sont apparus aujourd'hui, comme l'antispécisme qui propose à sa façon de « rectifier » la nature en affirmant que toutes les espèces ont les mêmes droits, les hommes ne pouvant revendiquer aucune supériorité face aux animaux. Il y a aussi toutes les tentatives humaines d'échapper à la réalité « naturelle » : usage de drogues, chirurgie esthétique, etc. Je vous propose donc de découvrir cette nature contrariée, redressée, transformée et toujours en débat, à travers quelques ouvrages récents.

LE CERCLE VERTUEUX

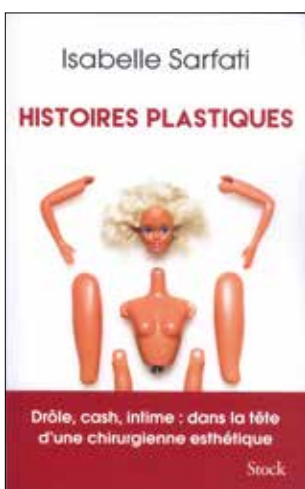
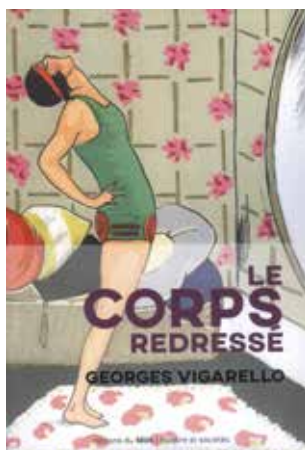
Vandana Shiva et Nicolas Hulot ont fait connaissance lors de la COP21, à Paris, en 2015. Physicienne et philosophe, V. Shiva est l'icône de la défense des petits paysans indiens depuis 1993, quand elle a traversé Bangalore à la tête d'une marche réunissant 500 000 fermiers. Cette activiste est désormais connue pour son réseau de banques de graines (plus de 120 en Inde), ces procès contre Monsanto et sa défense de l'écoféminisme. Ses entretiens avec Nicolas Hulot ont eu lieu en Bretagne, peu de temps avant que le créateur d'*Ushuaïa* ne devienne le ministre de la Transition écologique du président Macron. D'horizons différents, sous la conduite de Lionel Astruc (auteur de plusieurs ouvrages sur la transition écologique), N. Hulot et V. Shiva s'accordent pour dire que les injustices sociales accélèrent la dégradation de l'environnement, et qu'il importe de réconcilier fiscalité, écologie, politique et action citoyenne. La solidarité serait donc la clé de la transition écologique, et la spiritualité, l'antidote à la tyrannie de la

frustration. Soit. N. Hulot et V. Shiva estiment aussi que nul ne devrait plus pouvoir se réfugier dans les compromis complaisants, le refus du changement et son renvoi à plus tard. Qu'en pense le ministre Nicolas Hulot après certaines « couleurs » qu'il a dû avaler ?

LE GOÛT DES PESTICIDES DANS LE VIN

Une autre « bête noire » de Monsanto, Gilles-Éric Séralini, spécialiste des pesticides et lanceur d'alerte, s'est associé à un cuisinier, Jérôme Douzelet, pour écrire un essai « improbable » : comment apprendre à reconnaître le goût des pesticides dans le vin ? La viticulture contemporaine est parmi les plus gros consommateurs de pesticides au monde. Les molécules utilisées ne sont pas seulement des poisons nous intoxiquant durablement mais, vu leur proximité chimique avec les arômes naturels, elles déforment aussi la saveur des vins. Les auteurs ont alors imaginé une expérience originale : faire goûter divers pesticides dilués dans





► de l'eau aux doses où ils ont été identifiés dans ces vins. Ainsi, le fameux Roundup de Monsanto laisse au nez une odeur de bois putréfié, une faible odeur d'essence, et provoque un assèchement de la bouche. À votre santé !

TROP DE MÉMOIRE ?

Le philosophe Roland Portiche et Danièle Gerken, rédactrice en chef du magazine *Elle*, s'associent pour évoquer les hypermnésiques, ces « surdoués de la mémoire ». Il y a les « mémoires monstres », comme celle de l'Américaine Jill Price qui se souvient de chaque instant de sa vie, ou encore les « autistes savants », dont les performances seraient dues au fait qu'ils développeraient des algorithmes inconscients fonctionnant automatiquement. Les auteurs considèrent que c'est aussi la mémoire qui est impliquée chez ceux qui ont l'oreille absolue (comme Mozart ou Jimi Hendrix) et chez les « super-nez » qui font carrière auprès des parfumeurs. Notre mémoire n'est pas un support passif et la plupart de nos souvenirs sont, d'une certaine manière, des « faux témoignages ». Ils ne reflètent pas le réel tel qu'il a été vécu, mais plutôt comment notre cerveau a « transformé » ce réel. Un autre aspect est cette question maintes fois posée : avec Internet, faut-il encore apprendre et retenir des choses qu'on peut trouver très vite sur Wikipédia ? On serait ainsi confronté à une sorte de délocalisation de la mémoire, les usagers du numérique estimant que le simple fait de savoir qu'ils

ont confié une information à un ordinateur les autorise à l'oublier. Finalement, l'hypermnésie est terrifiante, car l'oubli est fondamental. Notre mémoire biologique (neuronale) est vivante et elle interagit en permanence avec son environnement. Qu'on prenne donc garde de ne pas devenir des HAO (humains assistés par ordinateur) ayant oublié comment on oubliait...

HISTOIRE D'UNE DROGUE

Mais pour oublier, certains ont trouvé un autre moyen : les drogues. Et parmi celles-ci, sans doute la plus dangereuse : l'héroïne. Une équipe de sociologues français nous propose un essai percutant sur la diffusion de l'usage de l'héroïne en France durant la seconde moitié du 20^e siècle. Une diffusion qui a fait des ravages, beaucoup de morts par overdose, mais aussi par septicémie et autres pathologies liées à l'injection. L'ambition de cet ouvrage est de donner de la profondeur historique à cette « catastrophe invisible » en privilégiant le point de vue de ceux et celles qui en ont été les acteurs ou témoins (à Paris et Marseille). L'étude a bien mis en évidence deux évolutions majeures. Tout d'abord, la représentation de la dangerosité n'est plus forcément associée à un produit, mais plutôt à des usages, les spécialistes distinguant désormais l'utilisation, l'abus et la dépendance. L'autre évolution est l'apparition de drogues bien plus brutales que l'héroïne, conduisant à des addictions plus rapides et des dégâts

physiques et moraux plus intenses. Face à cette évolution, qui va « redresser la barre » ?

LE CORPS REDRESSÉ

Puisqu'il s'agit de « redresser », c'est l'occasion d'évoquer la réédition de l'ouvrage de Georges Vigarello, philosophe et ancien professeur d'éducation physique. Dans cet essai, l'auteur analyse les façons de penser et de contraindre le corps depuis le Moyen Âge, en mettant en lumière les interactions entre la pédagogie du maintien (il faut être « droit ») et le contexte historique. La pratique « redresseuse » est ainsi le signe de changements dans les intérêts des acteurs sociaux et dans la culture dont ils sont porteurs. Au 19^e siècle, une bourgeoisie triomphante a fait du redressement un objet de travail qu'elle s'appliquait à elle-même et qu'elle appliquait aussi aux classes populaires dont elle organisait les pédagogies. Aujourd'hui, on promeut la libération du corps et le redressement en vient à être dénoncé comme l'exercice d'une rigidité pesante et implacable. Pour l'auteur, une enquête sur les techniques redresseuses conduit à mieux cerner les poses, les profils physiques changeant avec les époques et les milieux.

CHIRURGIE ESTHÉTIQUE

Après cette réflexion savante sur les postures imposées aux corps, évoquons un ouvrage qui envisage une autre façon de rectifier ce que la

nature nous a physiquement imposé. Isabelle Sarfati est chirurgienne esthétique et, en 30 années de pratique, elle a rencontré suffisamment de situations qu'elle qualifie de « romanesques » pour décider de raconter ces histoires de transformation, de réparation, et aussi de réconciliation personnelle. Des anecdotes parfois drôles, tragiques, mais toujours humaines. Dans ces histoires (que l'auteur reconnaît avoir parfois « imaginées, maquillées, romancées, caricaturées »), il est question de reconstruction mammaire après des cancers du sein, de liftings (plus ou moins réussis), d'opérations sur le sexe, etc. Certaines sont pathétiques, comme le cas de Rodolphe qui, ayant raté son suicide, s'est retrouvé avec un visage réduit en bouillie.

Pendant des mois et après des dizaines d'opérations, Rodolphe a fini par retrouver un visage reconstruit. Et c'est alors qu'il a décidé de se jeter par la fenêtre... I. Sarfati n'élude rien des ratages, douleurs, outrances de son sulfureux métier et est, par ailleurs, adepte pour elle-même de la chirurgie esthétique, nous livrant avec sincérité et humour le journal de sa dernière opération comme patiente. On comprend, au vu de ces ouvrages récents, combien l'idée de nature présente des acceptions parfois contradictoires, et que l'intérêt qu'elle suscite chez les scientifiques, les philosophes, les sociologues et les économistes conduit à des prises de position parfois complémentaires, mais le plus souvent divergentes. ●

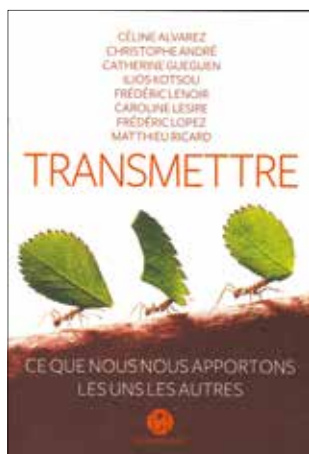
- › **Nicolas HULOT et Vandana SHIVA** (entretiens avec Lionel ASTRUC), *Le Cercle vertueux*, Actes Sud/Les liens qui libèrent, 2018, 144 pages, 16,00 €.
- › **Jérôme DOUZELET et Gilles-Éric SÉRALINI**, *Le Goût des pesticides dans le vin*, Actes Sud, 2018, 144 pages, 14,80 €.
- › **Roland PORTICHE et Danièle GERKENS**, *Mémoire totale. Hypermnésiques : pourquoi sont-ils des surdoués de la mémoire ?*, Stock, 2018, 336 pages, 23,40 €.
- › **Michel KOKOREFF, Anne COPPEL et Michel PERALDI** (sous la dir. de), *La catastrophe invisible. Histoire sociale de l'héroïne*, Amsterdam, 2018, 656 pages, 24,00 €.
- › **Georges VIGARELLO**, *Le Corps redressé*, éditions du félin, 2018, 448 pages, 25,00 €.
- › **Isabelle SARFATI**, *Histoires plastiques*, Stock, 2018, 252 pages, 21,15 €.



TRANSMETTRE

PAR FLORENCE RICHTER

rédatrice en chef de *Lectures.Cultures*



UN PILIER DE LA VIE

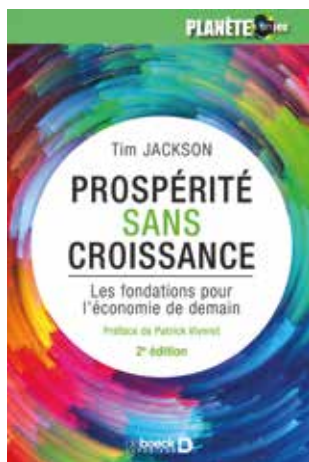
La transmission est un des piliers de la vie, pas seulement pour les humains, mais pour beaucoup d'êtres vivants. *Transmettre. Ce que nous nous apportons les uns les autres* est écrit par une dizaine d'auteurs, chacun dans leur discipline : sagesse, psychologie et éducation. Dans le domaine de la psychologie, Caroline Lesire, Ilios Kotsou et le psychiatre Christophe André expliquent que nous léguons souvent nos expériences inconsciemment par le biais de nos émotions et comportements, bref en « étant soi-même ». Les enfants s'imprègnent et imitent les adultes. « On apprend le respect à un enfant en le respectant », écrivent les auteurs, d'où l'importance de la « transmission positive ». On a envie d'écrire : ça va bien sans le dire, ça va encore mieux en le disant. Et, point important, la transmission se distingue de la communication : cette dernière sert uniquement à véhiculer une information dans l'espace, alors que la première permet de « partager un contenu dans le temps, l'inscrire dans la durée », bref elle exige « la lenteur, la continuité, le lien ». De son côté et à la lumière des neurosciences (sécré-

tion d'ocytocine, etc.), la pédiatre Catherine Guéguen insiste sur le rôle de la bienveillance dans l'éducation, elle aborde la « communication non violente » (CNV) ; la linguiste Céline Alvarez raconte quant à elle son expérience dans une classe maternelle. Frédéric Lenoir et le moine bouddhiste Matthieu Ricard parlent de la philosophie, la méditation, la spiritualité, utiles dans la connaissance de soi. Le journaliste Frédéric Lopez (créateur et animateur de l'émission française *Rendez-vous en terre inconnue*) décrit des rencontres marquantes où des peuples du bout du monde ont transmis un message grâce à son émission : force de l'amitié ou de la solidarité, égalité hommes-femmes, cohabitation entre générations, sobriété heureuse, importance du silence, etc.

Neuf textes d'auteurs classiques terminent cet ouvrage sympathique, notamment Rumi (qui distingue acquisition du savoir et transmission), Montaigne (sur le corps et l'esprit), Molière (sur l'éducation des femmes), Simone Veil (sur la conscience) ou encore Camus et Romain Gary. Enfin, des sites Internet sont recommandés, renvoyant à des associations actives dans divers pays.

TROIS LIVRES POUR UNE AUTRE ÉCONOMIE : DU DÉVELOPPEMENT DURABLE À LA DÉCROISSANCE

Quel monde voulons-nous léguer à ceux qui nous suivent ? Le type de relations commerciales au niveau mondial joue, on le sait, un rôle primordial dans cette équation. Tim Jackson est l'auteur de *Prosperité sans croissance. Les fondations pour l'économie de demain*, qui a marqué un tournant crucial dans la promotion du développement durable. De Boeck publie une seconde édition, revue et augmentée, de cet essai devenu un classique. C'est aussi le sujet de *Écologie intégrale. Pour une société permacirculaire*, par l'économiste Christian Arnsperger et le philosophe Dominique Bourg : ceux-ci suivent les mouvements de la « grande » économie mondiale, mais aussi des micro-expériences citoyennes de permaculture et de relocalisation, sociale et solidaire, afin de marquer les limites à notre empreinte écologique et de s'orienter vers un « humanisme de la biosphère ». Ces différents auteurs estiment encore possible une « transition » vers un modèle adapté, mais non radicalement différent, d'économie.



Mais ces ouvrages ne sont-ils pas déjà dépassés ? De plus en plus de réflexions, au sein de nombreuses universités comme de collectifs citoyens et militants, estiment qu'il est trop tard pour le développement durable, que seule la voie radicale de la « décroissance » permettra une économie non destructrice au XXI^e siècle. Dans *Le monde qui émerge. Les alternatives qui peuvent tout changer*, le collectif altermondialiste Attac (de lutte contre la loi de la spéculation et des marchés financiers) résume une nouvelle fois sa position, par la plume de quatre auteurs, et l'exposé de quelques cas de lutte active. L'ancien ambassadeur de Bolivie aux Nations unies Pablo Solon décrit les Droits de la nature et de la Terre-Mère, un « appel à l'abandon du modèle anthropocentrique » inspiré autant des traditions indigènes des Andes que de la réflexion scientifique (Aldo Leopold, John Baird Callicott, ou l'écologie profonde de Arne Naess). Car « tous les systèmes de vie sont liés les uns aux autres ». En 2008, l'Équateur était le premier pays au monde à intégrer les droits de la Terre (la Nature ou « Pachamama » – « Terre-Mère ») dans sa Constitution. Dans un deuxième chapitre, l'économiste Geneviève Azam analyse avec brio les concepts de « croissance-décroissance-postcroissance » : à lire absolument pour enfin prendre conscience des implications concrètes de chacune de ces voies d'action, « une croissance infinie sur une planète finie étant impossible » (référence notamment au génial mathéma-

ticien Georgescu-Roegen, aux penseurs Ivan Illich et Jacques Ellul, à l'économiste Serge Latouche, etc.). Alors, quelles solutions ? Le chapitre suivant aborde un choix possible, bien plus art de vivre que courant économique : le « bien vivre », qui implique une autre manière de sentir, penser, éduquer, manger, bref « être la nature », comme l'exposent souvent les adeptes de ce mode de vie et de cet état de cœur. Le sociologue français Christophe Aguiton complète ensuite la réponse sur le comment agir dans un excellent résumé du mouvement des « Communs » (c.-à-d. tous les « biens communs » ; voir aussi mon article dans *Lectures.Cultures* n° 5 nov.-déc. 2017 sur « Tout ce qui est en commun »). Enfin, deux dernières parties sont consacrées à « l'écoféminisme » (par Elizabeth Peredon, psychologue sociale bolivienne, spécialiste des droits de l'eau), courant aux facettes multiples qui a suscité pas mal de solutions et de projets très pratiques depuis quelques décennies partout sur la planète, et à la « déglobalisation » qui n'est pas, rappelons-le, une politique passiste d'isolement et d'autarcie...

HOMO NATURA : EN HARMONIE AVEC LE VIVANT

« Être la nature », affirme ci-dessus le plaidoyer d'Attac... c'est bien le propos de la juriste en droit international Valérie Cabanes, spécialiste des droits de la nature et des crimes d'écocide. « Nous devons retrou-

ver le chemin d'une cohabitation harmonieuse avec les arbres, les plantes et les animaux, mais aussi entre nous », écrit-elle dans son petit livre *Homo natura*. Reconnaître la violence de notre civilisation consumériste, avide, obsédée par le confort ; redonner le pouvoir aux États d'agir face aux multinationales ; revendiquer des modes de gouvernement écosystémiques (en choisissant par exemple l'usufruit plutôt que la propriété, en reconnaissant des droits à la nature, etc.) : voilà quelques-uns des combats de V. Cabanes.

AUTOFORMATION EN BIBLIOTHÈQUE

L'accession à tout ce qui vient des humains peut prendre la forme de l'autoformation... buissonnière, thème abordé en détail par la consultante Corinne Dupin. Elle décrit les origines de l'autoformation, de nécessité ou de plaisir, et comment le numérique favorise cette attitude. Dans sa méthode, elle distingue ainsi « l'autoapprentissage dans un fauteuil » : par lecture active, avec les MOOC, par visionnage actif (réseaux sociaux principalement) ; puis « l'autoapprentissage d'observation » : en sortant des murs et en assistant à des journées d'étude ou des cercles d'apprenants. Vient encore « l'autoapprentissage actif », en quelque sorte du compagnonnage, via des rencontres professionnelles par exemple ; enfin « l'autoapprentissage immersif et forain », grâce à des voyages d'étude. Le dernier chapitre s'axe sur l'autoévaluation.

Voilà un outil très concret et bien construit.

MÉMOIRE DES HOMMES

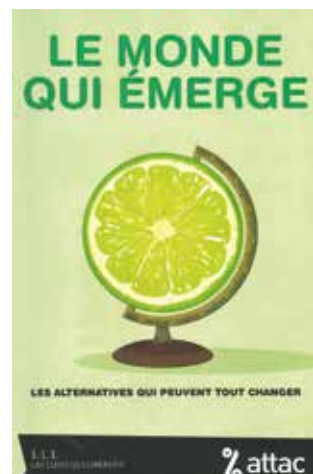
À côté de l'évolution biologique des capacités cérébrales humaines, pérenniser, mémoriser grâce à des outils inventés par les Hommes est certainement une des plus formidables aventures d'Homo sapiens. Peut-être même est-ce le propre de l'Homme ? L'ouvrage *L'invention de la mémoire. Écrire, enregistrer, numériser*, signé par le physicien Michel Laguës, l'historien de l'instrumentation Denis Beaudouin et le biologiste-philosophe Georges Chapouthier, raconte cette incroyable épopée, depuis les premières peintures rupestres, les premières écritures mésopotamiennes et les codifications minimales (alphabets, etc.) ainsi que leurs supports (écaille de tortue, bambou, papyrus, parchemin, papier traditionnel puis industriel, jusqu'à l'imprimerie et au numérique). Un chapitre passionnant est consacré à l'enregistrement du son, de l'image, des données. L'univers numérique est abordé de manière très détaillée. Le dernier chapitre s'interroge plutôt sur les avantages et les dangers de l'information globalisée et des big data (il faut lire notamment le récit du projet PRISM qui permet un espionnage sans limites). Une partie s'intéresse aux « délaissés du numérique », en mettant, avec grande intelligence, cette situation en relation avec la pression sur l'emploi et en se référant aussi au remarquable et déjà ▶

► célèbre essai de l'économiste Thomas Piketty, *Le Capital au XXI^e siècle*, sur la concentration des richesses entre quelques super-patrons ou super-fortunés et l'écart de plus en plus monstrueux d'avec les plus pauvres de la planète, cet auteur préconisant la redistribution – plus : il estime celle-ci cruciale pour l'avenir économique mondial. Une autre partie insiste en finale sur l'importance de l'éducation. Ce brillant ouvrage contient une pensée plus ample et plus aiguë que ne l'an-

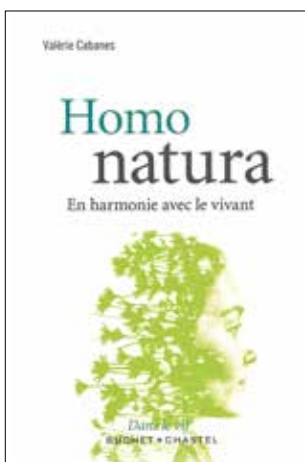
nonce son titre : à travers l'histoire des outils d'enregistrement du savoir inventés par Homo sapiens, se dégage une réflexion sur l'avenir de notre singularité. Notre cerveau se modifie, allons-nous perdre une partie de nos capacités cérébrales ? L'éducation se résumera-t-elle bientôt à la perte de la capacité de réflexion pour y substituer l'unique apprentissage technique de l'usage des outils numériques ? Un monde sans travail se profile-t-il pour le futur ? Les auteurs de

conclure sur un fourvoiement possible des capacités à développer : non pas techniques ou de notre puissant cerveau (le « sacro-saint cortex cérébral »), mais mieux vaudrait développer l'autre aspect qui nous relie au clan des vertébrés sur Terre, à savoir nos capacités émotionnelles. Cet essai fouillé se conclut par un souhait : « Si l'on devait imaginer une amélioration à venir de l'espèce humaine, ce n'est sans doute pas dans l'hyper-exponentielle vertigineuse de ses réalisations

technologiques qu'il faudrait la chercher. Mais bien plutôt dans la pleine réalisation, individuelle et collective, de ses aptitudes d'empathie et d'altérité. Malgré ses réalisations techniques étincelantes, le bilan moral de l'espèce humaine au cours des siècles n'est guère brillant (...). Et, ultime ironie de l'Évolution, au terme de l'aventure des mémoires externes, les êtres humains reconnaîtraient alors leur appartenance au règne animal, et à la vie, comme garde-fou essentiel. » ●



- › Céline ALVAREZ *et al.*, *Transmettre. Ce que nous nous apportons les uns les autres*, L'Iconoclaste, 2017, 286 pages, 22,35 €.
- › Tim JACKSON, *Prospérité sans croissance. Les fondations pour l'économie de demain*, De Boeck Supérieur, 2017, 303 pages, 19,90 €.
- › Christian ARNSPERGER et Dominique BOURG, *Écologie intégrale. Pour une société permacirculaire*, PUF, 2017, 196 pages, 19,00 €.
- › Attac, *Le monde qui émerge. Les alternatives qui peuvent tout changer*, Les liens qui libèrent (LLL), 2018, 267 pages, 13,50 €.
- › Valérie CABANES, *Homo natura. En harmonie avec le vivant*, Buchet-Chastel, 2017, 117 pages, 12,00 €.
- › Corinne DUPIN, *Autoformation : l'apprentissage buissonnier*, Cercle de la Librairie, 2017, 122 pages, 30,00 €.
- › Michel LAGUËS, Denis BEAUDOUIN et Georges CHAPOUTHIER, *L'invention de la mémoire. Écrire, enregistrer, numériser*, CNRS éditions, 2017, 383 pages, 25,00 €.
- › À découvrir aussi : une nouvelle revue mook, belge et bisannuelle, sur l'éducation et les apprentissages : la revue *Appren-tissages* (www.revue-apprentissages.com).



JAPON, SAVEUR DE L'ÉPHÉMÈRE

PAR NATHALIE FONTAINAS-TROUVEROY

historienne de l'art

En 2018, la France et le Japon fêtent les 160 ans de leurs relations diplomatiques, et de nombreux ouvrages sont actuellement publiés à cette occasion ; en voici quelques-uns consacrés à l'art japonais au sens le plus large. Des estampes du « monde flottant » au design le plus contemporain, le Japon nous invite à saisir l'*iki*, la beauté qui se découvre dans l'imperfection accueillie comme témoignage de l'impermanence des choses.

JARDINS JAPONAIS

Le jardin japonais a une dimension abstraite qui invite l'imagination à s'y projeter pour en faire une expérience méditative, profondément personnelle. La nature y est à la fois contenue et respectée. Mais au Japon, le respect de la nature comporte également un élément de terreur : volcans en activité, tremblements de terre, tsunamis et cyclones interdisent tout sentiment de pérennité. Cette puissance se traduit dans le concept du *kami*, l'esprit vivant des choses, des arbres et rochers ; c'est cette vie secrète de la nature que Sophie Walker explore dans *Le Jardin japonais*. Explorant la force du caché, du suggéré, du corps et de l'esprit, de la conscience

sereine du déclin et de la mort, ce livre ponctué d'essais d'Anish Kapoor, Tadao Ando ou Lee Ufan présente les plus beaux jardins du Japon, des plus traditionnels aux plus contemporains, en plongeant dans l'intimité de leur espace intérieur.

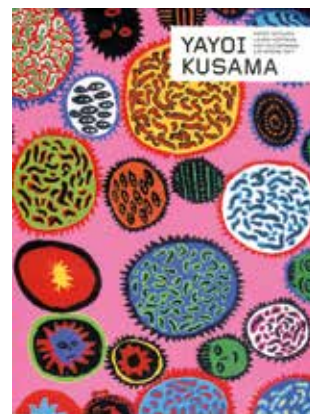
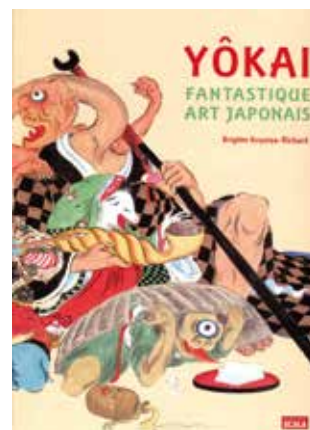
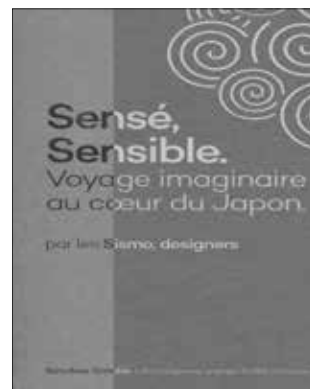
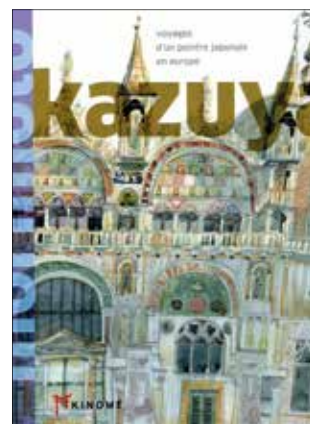
SABRES DE SAMOURAÏS

Est-il paradoxal que l'éthique des samouraïs soit liée à l'art des jardins ? Voué à mourir dans l'honneur, le guerrier est comparé à la fleur de cerisier, poignante dans sa beauté éphémère. Tant qu'à combattre, autant allier une redoutable efficacité dans l'art de tuer son adversaire à la splendeur de l'arme. Forcée en repliant plusieurs fois sur eux-mêmes les divers métaux qui lui assureront souplesse, solidité et tranchant incomparable, la lame est désormais un prestigieux objet de collection que les connaisseurs saluent avec respect, appréciant longuement son âge, les motifs ondoyants de l'acier, l'élégance de sa courbe. Autour d'elle, les accessoires comme les *tsuba* (gardes de sabre) et *menuki* (les petits éléments décoratifs qui améliorent la prise sur la poignée) sont de petits chefs-d'œuvre qui ajoutent une touche de fantaisie et de somptuosité à l'austérité de

la lame. *Le Sabre japonais. Un trésor célébré depuis mille ans* présente l'art du sabre avec un luxe de détails raffinés qui comblera les spécialistes. Les pages qui se déploient en grandeur nature permettent d'imaginer assez précisément ce qu'on ressent en sortant lentement une lame de son fourreau, prenant le temps de savourer sa beauté dans tous ses détails. Le livre est bilingue japonais-anglais, avec un encart reprenant tous les textes en français.

HUMOUR ET CONCISION

Comme dans un jardin où un élément en cache un autre pour éveiller le regard, piquer l'imagination et créer de la profondeur, *Sensé, sensible. Voyage imaginaire au cœur du Japon* est un petit livre origami qui se plie et se replie en combinaisons ludiques, présentant d'un côté les croquis, des photos de fabrication et de petits poèmes (en français et en anglais) sur les objets du quotidien – gomme, théière, couteau, luminaire ou dévidoir de scotch, créés par de grands noms du design – et de l'autre leur version plus libre et joyeusement colorée, avant de s'ouvrir à plat comme un puzzle, pour faire danser ensemble tous ces objets qui accompagnent notre vie. On retrouve cette concision et cet humour dans le recueil de « dessins abrégés »



► de Keisai (1764-1824), créateur d'un genre nouveau au Japon : le manuel de dessin. Dans ces petits croquis, chaque trait éclate de vie et de tendresse amusée pour l'humanité, la faune et la flore. Mouvements et attitudes sont rendus avec une précision qui va droit à l'essentiel : la saveur de l'instant. La méthode de dessin de Keisai a profondément influencé les « mangas » de son grand rival Hokusai (1760-1849), dont la célébrité, portée entre autres par sa célèbre série de vues du mont Fuji, a malheureusement éclipsé celle de son inspirateur. Le livre reproduit intégralement deux albums – oiseaux et animaux d'une part, personnages de l'autre – qui ont appartenu respectivement à l'industriel Charles Cartier-Bresson et au couturier Jacques Doucet, le grand bibliophile qui fut par ailleurs le premier propriétaire des *Demoiselles d'Avignon* de Picasso. Il est temps de rendre sa juste place au monde enchanteur de maître Keisai.

TOUTES LES ODEURS

Le Japon traditionnel accordait une place importante aux odeurs : un jeu aristocratique de l'époque Heian consistait à brûler divers encens et à les reconnaître, le jeu se compliquant à mesure que les senteurs se mêlaient. Plus récemment, dans l'inoubliable exposition *Sensing Spaces* à la Royal Academy de Londres en 2014, les frères installations de Kengo Kuma enveloppaient le visiteur de subtils arômes végétaux

propices à la détente et à la contemplation. *Perfume Art Project* rassemble de jeunes artistes entre Kyoto et Paris pour créer des œuvres olfactives, subtiles et insaisissables, dans des lieux parfois inattendus comme une station de métro de Kyoto. Par définition, l'image est incapable de restituer cette expérience originale, mais elle en offre un compte-rendu intéressant.

ONI, DES ÊTRES IMAGINAIRES

Dans une société où la nature est violente et les rapports humains codifiés à l'extrême, l'angoisse et le cauchemar doivent reprendre leurs droits. Les *Yōkai* (également appelés *oni*) sont des êtres surnaturels qui se manifestent de manière tantôt visible, tantôt sonore ou olfactive, et dont on peut tenter d'exorciser l'inquiétante étrangeté par l'image, de la plus terrifiante à la plus humoristique. La représentation des *Yōkai*, qui évoque parfois les démons de Bosch ou de Bruegel, donne libre cours à une imagination baroque et débridée dont les racines plongent dans des récits immémoriaux. Très présents dans les images de l'enfer bouddhiste ou dans les estampes *ukiyo-e* des XVIII^e et XIX^e siècles, ils se réincarnent de nos jours dans les spectres évanescents de Matsui Fuyuko, les mangas de Mizuki Shigeru, les troublantes mises en scène de Tchinali Kyōsuke dont l'héroïne est sa fille, ou les compositions précises et envoûtantes de Tenmyouya Hisashi.

GRANDES TOILES DE KUSAMA ET CROQUIS DE MORIMOTO

On ne présente plus Yayoi Kusama et ses grandes toiles constellées d'une infinité de petits points. Pour elle, l'art est une manière de sublimer ses obsessions et son instabilité psychologique. Figure importante de la culture pop et psychédélique des années 1960, Kusama a su se faire reconnaître comme une artiste majeure de notre temps en explorant l'image de soi, la sexualité, la répétition compulsive et l'infinité. Ses installations sont des explosions de couleur et de miroirs dans lesquelles le spectateur est immergé, désorienté dans un espace où tous les repères sont brouillés ; elles sont aussi une extraordinaire libération de l'imagination. On connaît moins les écrits de Kusama, également repris dans cette monographie très fouillée, version revue et augmentée d'une importante monographie de 2000.

Enfin, Kazuya Morimoto reprend la tradition du croquis de voyage occidental en sillonnant à son tour toute l'Europe, chaque été, depuis plus de 10 ans. La technique, familière au premier regard, révèle une sûreté de trait confortée par la pratique de la calligraphie. Calligraphie que l'on retrouve d'ailleurs dans les titres qui rassemblent par thèmes des aquarelles vivantes et colorées : rythmes, ombres, fêtes, dentelles, intimités... Les commentaires en japonais, anglais et français replacent les dessins dans leur contexte, celui d'un voyage abordé avec grâce et légèreté. ●

- › Sophie WALKER, *Le Jardin japonais*, Phaidon, 2017, 304 pages, 65,00 €.
- › Collectif, *Le Sabre japonais. Un trésor célébré depuis mille ans*, Nuinui éditions, 2017, 258 pages, 68,00 €.
- › Les SISMO, *Sensé, sensible. Voyage imaginaire au cœur du Japon*, Éditions de l'Épure, 2017, 30 pages, 25,00 €.
- › Christophe MARQUET (traduit et présenté par), *Dessins abrégés de Keisai*, Éditions Philippe Picquier, 2017, 160 pages, 19,50 €.
- › Atelier KAWAMATA, *Perfume Art Project*, ENSBA, 2017, 12,00 €.
- › Brigitte KOYAMA-RICHARD, *Yōkai. Fantastique art japonais*, Nouvelles Éditions Scala, 2017, 250 pages, 35,00 €.
- › Akira TATEHATA, Laura HOPTMAN, Udo KULTERMANN et Catherine TAFT, *Yayoi Kusama*, Phaidon, 2017, 240 pages, 59,95 €.
- › Kazuya MORIMOTO, *Voyages d'un peintre japonais en Europe*, Akinome, 2017, 207 pages, 48,00 €.

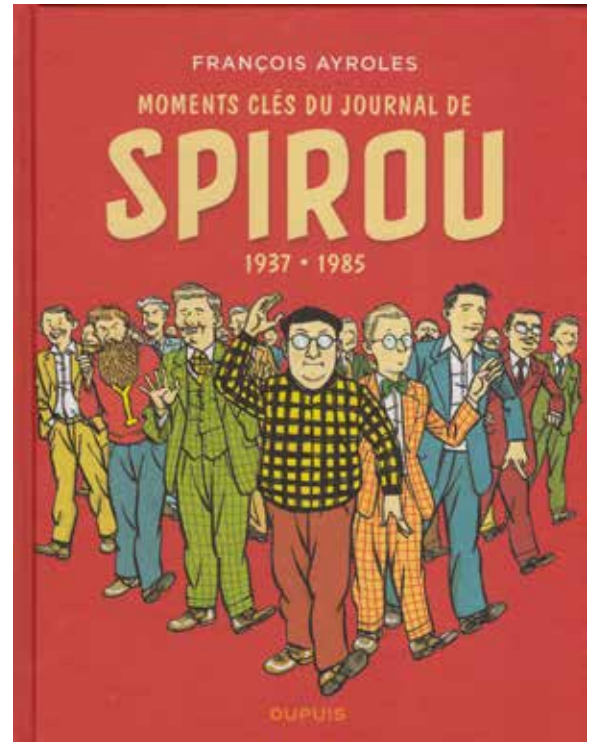


DEUX LÉGENDES REVISITÉES :

SPIROU ET E.P. JACOBS !

PAR FRANZ VAN CAUWENBERGH
historien de la BD

Les moments clés du *Journal de Spirou* (1937-1985), fabuleusement racontés et dessinés par François Ayroles au sommet de son art, une merveille inattendue. Le grand art d'Edgard P. Jacobs traduit par le génie et la plume alerte de Pierre Fresnault-Deruelle, sémiologue de l'image, traduite tant par la peinture que par l'affiche et la bande dessinée.



SPIROU, LES MOMENTS CLÉS

Une synthèse inattendue de l'illustré le plus célèbre de l'école belgo-française, celle de Marcinelle, revisité de 1937 à 1985 par des pages pertinentes inspirées des travaux de Christelle et Bertrand Pissavy-Yvernault sans oublier les souvenirs de José-Louis Bocquet. Une rétrospective construite et structurée avec talent par un dessinateur connu pour son interrogation sur la création et la narration en images, reconnu pour son traitement froid du trait. François Ayroles, dont l'hommage respectueux est révélateur d'intelligences graphiques, de synthèses subtiles et de coloris coruscants, du bel ouvrage, à admirer et à découvrir avec urgence et délices, quant à la connaissance de l'évolution d'un illustré dont on ne cesse de retrouver pépites et témoignages méconnus. Une synthèse, certes trop courte, à savourer, dont bon

nombre de pages parfaites illustrent les multiples heures de gloire d'un hebdomadaire prestigieux, inventif et toujours en phase avec l'actualité et ses multiples évolutions artistiques et éditoriales. L'on croyait tout savoir, le contenu de ces 154 synthèses révèle des anecdotes peu connues, par exemple : la mission de Jean Doisy, l'engagement de Rob-Vel, puis de Fernand Dineur, la naissance du club des Amis de Spirou, le rôle d'André Moons, marionnettiste, la fin de non-recevoir à Hergé, l'importance de Georges Troisfontaines, Henri Gillain, frère de Jijé et prof de math momentanément scénariste, le repérage du château de Champignac, *L'Épervier bleu* victime de la censure pour cause de cryptogames critiqués pour certains pouvoirs, Maurice Rosy engagé comme « donneur d'idées », les maquettes de Geo Salmon, la rédaction du journal à Bruxelles, l'échec de la charte des auteurs, le lancement des

mini-récits, l'entrée de Sophie, Natacha et Yoko, délicieuses créatures enfin libérées d'un accueil froid et méprisé, l'histoire du neuvième art animée par Morris et Pierre Vankeer, Francis et Tillieux prenant la route du burlesque, la création de la Schtroumpfette et ses conséquences, un lion invité à la rédaction, l'autofiction créée par Lambil, l'entrée des élèves de Saint-Luc, l'underground illustré par *Le Trombone illustré*, la vague écologique et les hauts de page, la fin en 1985, la publication vendue à un groupe financier. Un résumé, qui fait (re)découvrir un monument éditorial et la mémoire d'un témoin incontournable de la BD belge ne cessant d'innover et de surprendre. Indispensable, ou à offrir aux futurs admirateurs des génies d'antan ayant créé une légende du trait et de l'humour si typiques de l'esprit tant wallon que belge. Vivement recommandé. ►

► IMAGES D'EDGAR P. JACOBS

Professeur honoraire à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne où il a enseigné la sémiologie de l'image, l'auteur analyse l'œuvre parfaite d'un génie de la BD belge, salué pour sa science du trait et de l'écriture.

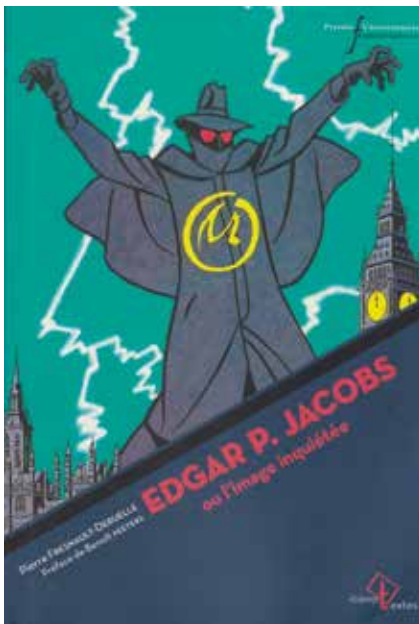
Une préface de Benoît Peeters situe une carrière singulière encore trop méconnue et reconnue, dont la fluidité narrative et le trait pertinent et magistral ne cessent d'enchanter de nouvelles générations de lecteurs découvrant une œuvre exemplaire.

- Les raisons d'un choix

L'étude se limite au niveau des désormais « classiques » ne cessant d'être redécouverts et admirés. Du *Rayon U* créé dans l'illustré *Bravo* en 1943, en remplacement de sa reprise de la série d'Alex Raymond, *Flash Gordon* (cinq planches), aux meilleures aventures de Blake et Mortimer de 1946 à 1960, à savoir du cycle de *L'Espadon* au *Piège diabolique*. Merveilles désormais admirées, célébrées et disséquées. En passant à l'illustration pertinente dans l'hebdomadaire *Tintin* en 1946 du plus que fameux roman de H. G. Wells, *La Guerre des mondes*, travail édité en 1986 (éditions Blake et Mortimer et Dargaud) dont l'auteur signale des antécédents illustratifs peu connus, dont la rarissime version publiée et illustrée dès 1906 par le brillantissime illustrateur brésilien Alvim Corrêa (réédition prestigieuse par les éditions Omnibus en octobre 2017 au départ d'une édition belge, celle parue chez L. Vandamme & Cie, Jette-Bruxelles, tirée à 500 exemplaires !). Que Jacobs, artiste cultivé et curieux a certainement consulté.

- Une analyse parfaite des désormais chefs-d'œuvre

Une remarque préalable, de taille, montre une construction évolutive signalant un recyclage intelligent des thèmes, décors et machines inspirés au niveau du récit des origines américaines des fameuses planches de *Flash Gordon* du dessinateur Alex Raymond. Éléments reconstruits et revisités admirablement et subtilement, remis au



goût du jour par un artiste brillant, intelligent et documenté dont la recherche des thématiques traitées reste, dans les temps reculés de 1946 à 1961, exemplaire.

Chaque suite ou album unique est ensuite disséqué au niveau de ses sources d'inspiration, des recherches tant historiques que géographiques et littéraires d'un créateur toujours respectueux, scrupuleux de la vérité, mais aussi attentif aux connaissances et détails tant scientifiques qu'historiques et archéologiques, éléments encore balbutiants dans ces années de création. Recherches et analyses aussi bien esthétiques que constructives au niveau de constats parfaits, d'exemples convaincants sur le plan de la lecture, du déroulement de l'action, de l'analyse du récit et des récitatifs (importants quant à l'évolution de l'intrigue, n'oublions pas que ce créateur, issu à l'origine de l'opéra, baryton réputé, accordait une importance capitale à sa « bande-son »

et ses décors, dont il dessinait les costumes lors des spectacles dont il était l'un des acteurs). P. Fresnault-Deruelle séduit une nouvelle fois tant son travail est illustré de sources culturelles peu connues : peintures, affiches, romans, films, bandes dessinées oubliées, parfois rééditées à très petits tirages, et analyses sociologiques, psychologiques et picturales. Parfois, pour le lecteur non averti, l'ouvrage est difficile à appréhender à cause des termes et définitions issus des sciences usitées par des spécialistes du langage, heureusement référencées en notes de pied.

- Parodies et pastiches

Un passionnant chapitre à savourer, mais où notre brillant sémiologue ne retrouve pas la magie créatrice du maître du bois des Pauvres.

- Une incroyable iconographie, rarement vue

Un travail parfaitement documenté, que l'on en juge : 108 documents répertoriés : 59 cases, quatre strips, huit planches, 13 couvertures (albums, rééditions ou magazines), cinq affiches, cinq reproductions de peinture, 14 illustrations.

- Un classique difficile à trouver, car non diffusé en Belgique !

Seul désagrément à cette étude, perle culturelle remarquable, une diffusion sabotée par des règles commerciales imbéciles où les responsables n'accordent aucune importance à la reconnaissance d'un modèle d'érudition rare. Ouvrage indisponible en librairie, au pays du surréalisme permanent, il faut commander cette future étude incontournable sur des sites issus de la toile. Honteux et inadmissible ! ●

- François AYROLES, *Moments clés du Journal de Spirou. 1937-1985*, Dupuis, 312 pages, 2018, 26,00 €.
- Pierre FRESNAULT-DERUELLE, *Edgar P. Jacobs ou l'Image inquiète*, Presses universitaires François-Rabelais (Iconotextes), 2017, 252 pages, 25,00 €.

AZUL ET NOMADES : DES PALAIS ET DES LÉGENDES !

PAR PASCAL DERU
formateur en ludothèque

AZUL

S'inspirant des carreaux en faïence de la culture maure repris par le roi portugais Manuel 1^{er} pour la décoration de son palais au 15^e siècle, le jeu de Michael Kiesling (auteur de *Tikal*, *Torres*, *Gueules noires*) impressionne par sa beauté. Jeu abstrait sans doute... mais finalement très simple dans ses manipulations. Chaque joueur dispose d'un plateau personnel divisé en deux parties : dans la première, il accumule ce qu'il gagne et, dans la seconde, il construit une fresque. Ce qui se gagne vient des fabriques de mosaïques. Un système ingénieux fait qu'on peut y prendre tous les carreaux d'une même couleur, ce qui crée un glissement des carreaux délaissés vers un pot central. Celui qui veut se servir dans ce pot suit la même règle : une seule couleur par tour de jeu, sauf que les carreaux délaissés ne sont pas renvoyés ailleurs, mais s'accumulent pour le bonheur ou le malheur de certains joueurs. Avec les carreaux gagnés, les joueurs reçoivent le droit de construire s'ils ont des collections dans une même couleur et que cette couleur n'est pas présente dans la rangée disponible sur le mur.

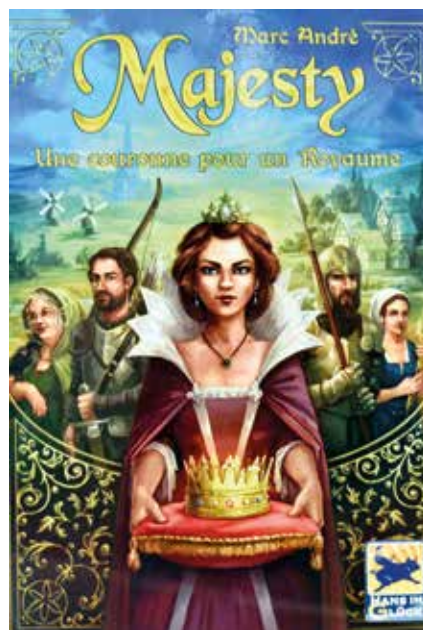


En fait, c'est un jeu plein d'humour ! On pourrait croire que c'est simple, mais, concrètement, chaque joueur se retrouve coincé par cinq petites rangées qui compliquent singulièrement la construction.

Une règle vite apprise, un matériel magnifique, une superbe découverte dans la catégorie des jeux de placement. Vous aimerez particulièrement *Azul* si vous aviez apprécié *Ta Yu*, *Keltis*, *Genial*, *Blokus* ou *Qwirkle*. Pour 2 à 4 joueurs, à partir de 8 ans, durée : 30 à 60 minutes. (Éditions Plan B Games, distribution Asmodée, environ 36,00 €.)

MAJESTY

L'auteur du magnifique jeu familial *Splendor*, Marc André, nous propose une nouvelle création : *Majesty*. Chaque joueur dispose d'un royaume composé d'une série de bâtiments vides : moulin, brasserie, tour de guet, antre de



sorcière, caserne, palais, dispensaire... Durant la partie, chacun peuple ses différents bâtiments afin de développer une activité économique (ce qui lui rapporte des sous) et d'enrichir son jeu par des actions diverses : amener de la clientèle dans la taverne et le restaurant, guérir des malades au dispensaire, attaquer un royaume adverse... Le recrutement des différents acteurs fonctionne selon un système proche de celui de *Century* (excellent jeu de l'année 2017) où le droit de prendre dans la pioche commune un personnage plutôt qu'un autre se paie en monnaie sonnante. De manière étonnante, la partie se déroule en 12 tours de jeu, ce qui est finalement peu, surprend et oblige à gérer au mieux l'enchaînement de ses actions.

Le jeu ne manque pas d'interactions : prendre de vitesse un personnage dans la pioche centrale en payant le prix fort, surveiller les bâtiments adverses pour rafler une majorité, attaquer les autres royaumes pour bouleverser un score... Dommage que le design du matériel (un style BD simpliste) ne hausse pas le jeu au niveau des belles cartes qu'on trouve dans *Century* ou des lourdes pièces de monnaie présentes dans *Splendor*. Ce peu de différence influe tellement sur la durée de vie d'un jeu ! Pour 2 à 4 joueurs, à partir de 7 ans. (Éditions Hans im Glück, distribution Asmodée, environ 27,50 €.)

EXPLODING KITTENS

Dans ce jeu de cartes, vous jouez, selon l'expression, avec des chats dans un sac. En réalité, il s'agit de cartes représentant des chatons explosifs, et si l'un d'eux finit dans votre main, vous explosez avec lui ! L'idée est donc soit de vous tenir loin de ces minous envahissants, soit de ▶



- détenir une carte « Désamorçage » qui vous permet d'échapper au commando suicide, soit encore de lancer une attaque vers un autre joueur afin de suspendre votre tour de jeu.

Ambiance et stress garantis ! Le jeu fonctionne comme une chaise musicale : chaque fois qu'un chaton apparaît et que le joueur ne peut pas se défendre, il quitte la partie et les autres continuent sans lui.

Heureusement, chacun reçoit une main de départ pour se défendre et l'alimente en fin de tour. Ainsi, des cartes « Non ! », « Passe-tour », « Mélanges », « Divinations » et « Attaques » permettent d'organiser sa défense, sa méfiance et de courts répit pour résister et faire de basses politesses aux autres. La mécanique du jeu est vite apprise et rebondit dans la bonne humeur. Le

jeu est possible avec 2 joueurs, mais est beaucoup plus drôle avec 4 ou 5 compères. Les parties durent 20 à 30 minutes. À partir de 7 ans. (Distribution Asmodée, environ 18,00 €.)

NOMADES

Nomades, de la firme Ludonaute, s'inscrit dans une suite de jeux qui s'appelle *Legends of Luma*. Il se joue cependant de manière totalement autonome. Seuls les personnages présents dans *Oh Capitaine !* (une boîte d'intérêt relatif) font le lien. Poursuivant l'exploration d'une île, ils se retrouvent autour d'un feu où sont racontées des légendes qu'ils essaient de reconstituer.

La mécanique du jeu est très intéressante. Elle s'inspire d'un égrenage

comme on en trouve dans le *Wari* ou l'*Awalé*, jeux traditionnels de l'Afrique noire. Mais les possibilités qu'offre cet égrenage sur les cases du cercle sont puissantes, car de multiples éléments influencent le choix. 1) L'ordre de la pile de pions soulevée est capital. 2) Le joueur peut choisir le sens de rotation qui l'intéresse le plus. 3) Le joueur tient autant compte de ce que ses pions vont gagner que de ce qu'il ne veut pas que d'autres gagnent. Après avoir réfléchi, le joueur actif égrene donc les pions de la pile soulevée en posant chaque fois le pion le plus inférieur sur les cases qu'il survole. De cette manière, son objectif est de poser un pion de sa couleur sur une case dont la carte à gagner l'intéresse. En effet, lorsque l'égrenage est terminé, tous les pions posés au-dessus des piles permettent à leur propriétaire de récolter la carte présente sur cette case.

Cette technique de jeu, magistrale, a bien sûr ses avantages et ses inconvénients. D'une part, comme dans *Les Colons de Catane*, elle offre un gain à tous les joueurs dont le pion est bien positionné. Autrement dit, quand quelqu'un joue, tout le monde joue. Et ça, c'est du bonheur ! Mais, d'autre part, parce que la réflexion pour décider de la pile à déplacer peut être laborieuse, la patience des autres joueurs risque d'être mise à l'épreuve : il est donc intelligent de convenir d'un temps maximum pour effectuer son tour de jeu.

En outre, le jeu joue sur d'autres registres... sans jamais surcharger l'intention de la règle : des gains différents se complètent, des pions neutres empêchent des petites victoires et un avantage particulier propre à chaque pion sert bien le rebond des parties. Si vous désirez en savoir davantage, je vous invite à découvrir un site d'une très grande qualité, qui vaut la peine d'être connu, ludigaume.be et, particulièrement pour ce jeu, la page dédiée : http://www.ludigaume.be/v4/php/lg_fiche.php?id=2467.

Nomades est un jeu pour 2 à 5 joueurs, à partir de 9 ans, durée : 45 minutes. (Environ 25,00 €.) ●

Inside Out avec Diane Batens
© Antonio Barindelli Keramis



IOTA, UNE PETITE LETTRE POUR MIEUX GRANDIR

PAR LAURENCE BERTELS
écrivain, journaliste à *La Libre Belgique*

Iota, comme la plus petite lettre de l'alphabet grec, un retour aux sources, une ASBL qui, depuis longtemps, pense à hauteur d'enfance pour plus de grandeur. Exigeante, esthétique et avant-gardiste, cette compagnie de théâtre et danse jeune public s'est aujourd'hui recyclée dans des expositions interactives. Retour sur un parcours semé de joies, mais aussi d'embûches.

Comme des pierres © Iota



Inside Out © Centre culturel de Bertrix

TabletAlfabet
© Julie Gits, la montagne magique

Unis à la ville comme à la scène, Diane Batens et Lieven Baeyens s'intéressent à la jeunesse depuis 1989, date de la création de leur ASBL. Lui, Lieven, s'est formé à l'Institut supérieur de la musique à Louvain. Il a également étudié les sciences théâtrales aux universités d'Anvers, Amsterdam et Utrecht. Elle, Diane, vient de l'Académie des beaux-arts d'Anvers et Gand en section arts graphiques. Elle a aussi suivi des études supérieures de théâtre « docent drama » à l'Académie de Maastricht aux Pays-Bas. Puis, elle a enseigné pendant plusieurs années en humanités artistiques à Bruxelles. Ni l'un ni l'autre ne cachent leur approche conceptuelle de l'art et leur arrivée dans le secteur du théâtre jeune public, avec « Iota danse », en 1999, a immédiatement été remarquée. Il est vrai qu'ils n'étaient guère novices et se frottaient à l'art depuis plusieurs années déjà.

En 1992, ils demandent une aide à la création à la Communauté flamande pour *Tekens aan de wand (Dessins aux murs)*, un spectacle qui parle de l'art pariétal et des grottes de Lascaux d'après des textes de Lope de Vega, Federico Garcia Lorca et Lieven Baeyens.

En 1993, sans réponse positive de la Communauté flamande, ils se tournent vers les tout-petits avec *Les jours* et *Les pieds sur terre*. La Communauté flamande restant sourde à leurs demandes de subsides, Diane Batens et Lieven Baeyens décident de se tourner vers la Communauté française et de s'installer, partiellement du moins, à Barvaux-sur-Ourthe, dans le Luxembourg.

UN CHEZ-SOI

Les voilà donc dans un nouveau « chez-soi » à l'image de celui qu'ils revendiquent dans l'appellation de leur compagnie, dont ils livrent une explication très poétique :

« Iota, la plus petite lettre de l'alphabet grec, suggère quelque chose d'invisible, de petit, d'insignifiant.

Une lettre a une petite place dans un mot et un mot a une petite place dans une phrase. Chacun, petit ou grand, est en permanence à la recherche d'un espace, d'un avenir, d'un chez-soi. »

Depuis l'ancienne école de Poupehan,

près de Bouillon, où il travaille actuellement, Lieven Baeyens revient avec nous sur l'histoire de sa compagnie.

Comment s'est passée votre arrivée aux Rencontres théâtre jeune public, passage obligé pour toutes les compagnies qui veulent bénéficier d'aide à la création et des tournées art et vie en Communauté française ?

On était en création avec Iota danse. On avait pris goût au fait de travailler sans texte, d'offrir aux tout-petits des spectacles sans paroles, inspirés de l'univers de la danse ou du graphisme. On a quitté le texte avec *Les pieds sur terre*, *En promenade avec une ligne* et *Iota danse* auquel participait Caroline Cornélis, devenue chorégraphe aujourd'hui. On a très vite bénéficié d'un contrat de confiance.

Pourquoi avoir choisi de vous adresser aux tout-petits ?

On voulait s'adresser aux enfants âgés de 2 à 5 ou 6 ans, car on n'a pas besoin de textes avec eux. On peut travailler de manière très graphique. Ou corporelle comme avec *Iota danse*, puis, en 2005, avec *3x4*, *Les quatre saisons* : de la danse contemporaine avec Mitsiko Shimaru, Guillaume Trontin et Jorge Moreno

Crecis (ou Pierre-Yves De Jonghe) qui a rencontré un formidable succès et tourné plus de 200 fois grâce à ce mélange de musique très accessible et de danse contemporaine. *Peloux et Peluch'ons* avec, en live, une soprano, un baryton et un piano, interprété par Noémie Schellens et Kobe Baeyens, a lui aussi conquis le public. En revanche, *Rondeau* semblait trop avant-gardiste. Mais *Umusegnyi*, (*Sur le sable*), d'après un texte de la Rwandaise Kala Neza sur fond de musique et de danse africaine, a lui aussi bien marché. C'était un spectacle interactif sur la lenteur, l'importance de semer. À la fin de la représentation, l'artiste rwandaise invitait les enfants dans sa tente.

Vous avez toujours eu une vision très conceptuelle de l'art. Certains vous l'ont même parfois reproché. Pourquoi avoir fait ce choix ?

On travaille beaucoup sur l'abstraction, car elle est plus universelle. Le spectateur peut créer son univers, s'inventer une histoire qui commence par les images qu'il voit. Souvent, ensuite, on l'invite sur la scène.

Comment concevez-vous vos spectacles lors de la création ?

On n'a jamais travaillé avec un metteur en scène officiel. Il s'agit toujours d'un travail collectif avec la comédienne. Nous voulons être démocratiques. Nous sommes donc à l'écoute des artistes. Dans *Peloux et Peluch'ons*, l'artiste voulait chanter *La Traviata*. On était sceptiques, mais on finalement accepté et on ne l'a pas regretté.

Certaines pièces n'ont pas tourné, car elles abordaient un langage un peu à part. On apporte également un grand soin aux lumières, aux costumes, aux textiles, aux décors dans un univers toujours très ouvert, sans début ni fin. On n'hésite pas à faire sauter le quatrième mur. Avec les risques que cela comporte. Ce qui nous intéresse également, c'est de remonter aux sources, à notre histoire. Dans *Pom'opéra*, on se demande d'où vient la pomme, dans quels pays on peut la trouver. On a choisi des morceaux de musique typiques de chacun de ces pays puis, à la fin du spectacle, on a distribué de vraies pommes de Limbourg et de Liège aux enfants.

— On travaille beaucoup sur l'abstraction, car elle est plus universelle.

Le spectateur peut créer son univers, s'inventer une histoire qui commence par les images qu'il voit. —

LIEVEN BAYENS



Comment ceux-ci réagissent-ils à vos spectacles ?

Au début, dans les années 2000-2005, ils étaient plus ouverts, moins conditionnés. Ils n'étaient pas aussi gâtés qu'aujourd'hui. Il y avait encore un espace pour la surprise, la magie. Les petits entraient très vite dans nos spectacles. Ils ont une vue périphérique, prennent la totalité de ce qu'on leur donne. *Detskaya*, par exemple, était chanté en russe. Ils ne comprennent rien, mais ils étaient scotchés. On remarque aussi une évolution sociologique du comportement des spectateurs. Entre autres parce qu'on vit au règne de l'image. Les écrans sont partout et deviennent même des baby-sitters.

Pourquoi avoir quitté le secteur du théâtre jeune public ?

La pression de la cour de Huy devenait trop forte. Les dernières années, cela devenait plus difficile, mais dans l'ensemble on a eu de la chance. On a fait 15 spectacles sur 13 années. *Detskaya*, lui, était trop cher, car il fallait loger sept personnes en tournée. Ce n'était plus tenable sans subvention. En 2008, on a diminué nos tournées et en 2012, on a décidé d'arrêter.

Était-ce une décision difficile à prendre ?

Oui. On se demandait ce qu'on allait faire. Puis on a transformé d'anciens décors et on a créé des expositions interactives pour lesquelles nous sommes autonomes. On expose dans les bibliothèques, les médiathèques, les musées.

C'est un autre circuit, très intéressant aussi. *TabletAlfabeT*, *Inside out* et *Comme des pierres* sont des expositions interactives, à petite échelle, très légères, qu'on peut aussi monter dans les écoles. Et aujourd'hui, la Flandre revient vers nous.

Êtes-vous finalement satisfaits de cette reconversion ?

Oui, car on voit réellement ce qui se vit dans les écoles. On est sur le terrain. *Inside out* a été exposé à Keramis, le nouveau musée de La Louvière sur le site de l'ancienne faïencerie Boch. L'installation se trouvait dans une salle toute blanche avec de la musique de Bach et les visiteurs devenaient des petits comédiens. C'est de l'art participatif. Les enfants bougeaient dans le décor avec nous. Le début était un peu austère, mais la visite se finissait en bal galant, en costume avec de grands chapeaux.

Qu'apporte l'art aux enfants, selon vous ?

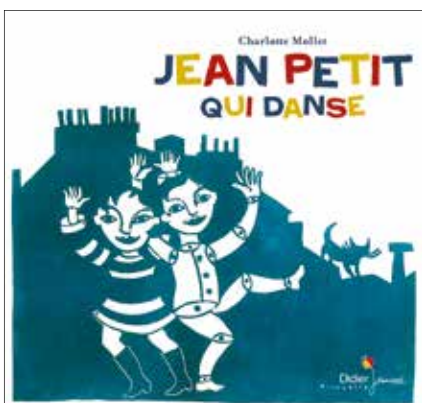
Il donne une grande ouverture vers un monde très complexe. Les enfants voient des choses qu'ils ne peuvent acheter. Et même s'ils croient oublier ce qu'ils ont vu pendant 10 ou 15 ans, ils seront ensuite traversés par des impressions. L'art offre une grande diversité aussi. Je me souviens, on était à Molenbeek-Saint-Jean à l'époque des attentats et on sentait malgré tout une forme de sérénité, de calme dans la tempête. ●

L'ORALITÉ EN ALBUMS

PAR MICHEL DEFOURNY
maître conférencier à l'ULg

Didier Jeunesse fête son trentième anniversaire ! Trente années de créations avec une identité forte, comme on a pu le mesurer lors de l'après-midi d'étude organisée à la Bibliothèque nationale de France, en février dernier. Au fil des années, les collections se sont diversifiées sous la direction de Michèle Moreau : « Pirouette », « À Petits Petons », « Comptines et Berceuses », « Les Petits Cousins », « Les Petits Lascars », « Grands Compositeurs »... Adaptations en poche, versions bilingues, tout-cartons, livres-disques auxquels s'ajoutent de nombreux titres français et étrangers.

Depuis peu, une collection de romans a vu le jour.



La revalorisation de l'oralité constitue l'un des apports majeurs de la maison à la littérature de jeunesse. Aujourd'hui, faisons place à deux collections qui ont marqué l'histoire récente de l'édition pour les petits : « Pirouette » et « À Petits Petons ».

Les comptines, les ritournelles, les jeux verbaux avaient été menacés de disparition ; ces petits poèmes loufoques, qui se moquent du sens et chatouillent les oreilles, avaient été condamnés par d'austères pédagogues au profit d'un apprentissage qualifié de « sérieux ». C'était ignorer que la langue est d'abord musique, rythme, mélodie...

PIROUETTE

Chacun connaît *Une souris verte*, ce minirécit constitué d'éléments disparates qui conte les mésaventures d'une souris qui courait dans un pré ; sans doute l'herbe a-t-elle rejailli sur sa cou-

leur ! Cherchait-elle à échapper à un prédateur ? Comme sa longue queue offre une prise facile, elle est attrapée, et la voilà exhibée face à des messieurs qui ont la prétention de donner des conseils. Leur recette surprenante et cruelle débouche sur une métamorphose. Une question se pose : où mettre cette souris devenue bien encombrante ? Sous un chapeau ? Dans un tiroir ? Et l'histoire de se conclure par un éclat de rire quelque peu transgressif. La souris fera trois petites crottes dans la culotte du narrateur ou de la narratrice si l'on se reporte à l'image finale de l'album : une photo ancienne d'une fillette au sourire amusé !

Les images de Charlotte Mollet, loin d'être illustratives, révèlent certaines virtualités symboliques qui sous-tendent un récit que l'on avait l'habitude de répéter machinalement. Et, en cela, c'est un véritable livre d'artiste que proposent les éditions Didier.

L'épisode le plus étonnant est celui de la transformation de la souris en escargot, précédé par une épreuve quasi initiatique. Après avoir échappé à la noyade (trempée dans l'eau), la souris est colorée en rouge, couleur complémentaire du vert, mais surtout couleur de la vie. Étonnante, l'image de la métamorphose de la souris en escargot, avec une impressionnante spirale vert et or formée par la queue de la souris et le corps de l'escargot qui se fondent en coquille ! Pouvait-on imaginer représentation plus adéquate que la spirale pour évoquer le tourbillon de la vie et celui des renaissances dans un engendrement des contraires, du vert au rouge, de la rapidité à la lenteur. Sur le plan plastique, Charlotte Mollet recourt à différents matériaux : papiers d'or d'origine chinoise utilisés lors de rites funéraires taoïstes, carton ondulé peinturluré, découpage, intégration d'éléments concrets comme un bout de ficelle ou une photo.

Charlotte Mollet a publié différents albums plus étonnants les uns que les autres dans cette fabuleuse collection qu'elle a contribué à créer. Parmi mes favoris : *Petit Jean qui danse* et *La Légende de saint Nicolas*. Le premier,

tout en linogravures et en mouvements saccadés, donne la bougeotte ; il suscite l'envie de se joindre à la farandole de plus en plus folle, au fur et à mesure que les rencontres se succèdent. Les papiers découpés du second renforcent l'intensité dramatique d'une légende bien enracinée chez nous. D'abord terrifiante, elle se termine avec bonheur grâce au miracle opéré par le « patron des écoliers ».

Ont rejoint Charlotte Mollet : Martine Bourre, dont on adore *Un grand cerf, J'aime la galette, Alouette, Y a une pie dans le poirier*, tant ses compositions et parfois ses détournements de texte sont inventifs, poétiques, amusants ; Stefany Devaux qui, dans *Dame Tartine*, met l'eau à la bouche avec des images savoureuses et sucrées ; Anne Letuffe qui fait rondement tourner les ailes du moulin du Meunier endormi... et plus récemment Christophe Alline qui fait sonner les cloches de *Frère Jacques* en français, en espagnol, en anglais et en italien. Grand maître du bric-à-brac, Christophe Alline nous entraîne de paysage en paysage. On est en pleine mer aux prises avec une pieuvre, au cœur d'un embouteillage londonien et quelque part sur la piste d'un cirque en compagnie d'un jongleur fatigué.

À PETITS PETONS

Les contes populaires s'étaient tus. Embaumés, figés par une écriture savante : ils avaient perdu leur âme. Mais les contes avaient plus d'un tour dans leur sac. Ils attendaient le bon moment pour retrouver de la voix. Alors que nul ne les attendait, des conteuses et des conteurs surgirent de nulle part. Ils se firent les héritiers de leurs lointains prédécesseurs en recueillant leur répertoire, le recyclant parfois, tout en l'enrichissant par des récits venus d'ailleurs. Et ces conteuses et ces conteurs, non contents de conter, s'associèrent à des créateurs d'images pour inventer des livres vivants, animés par le souffle de la parole et par la puissance de l'imaginaire visuel. Ainsi naquit la collection « À Petits Petons », dirigée par Céline Murcier.

Au nombre des conteurs, citons Muriel Bloch, Praline Gay-Para, Jean-Louis Le Craver, Jihad Darwiche, Christine Kiffer, Francine Vidal, Didier Kowarsky, Coline Promeprat, Gilles Bizouerne, Najoua Darwiche. Leur « écriture orale » paraît improvisée, elle joue avec le rythme, la respiration, les répétitions, les ritournelles, les onomatopées, les dialogues, le silence. Côté créateurs d'images et d'atmosphères, citons Martine Bourre, Rémi Saillard, Hélène Micou, Andrée Prigent, Christian Voltz, Vanessa Hié, Delphine Grenier, Cécile Hudrisier, Ronan Badel, Cécile Gambini, Roland Garrigue, Nathalie Dieterlé, Joëlle Jolivet... Une seule contrainte semble imposée aux artistes qui ont toute liberté : un fond généralement blanc afin que les images se détachent sur la page, de même que le texte d'une grande lisibilité. Pour guider la voix de qui lit à l'enfant, le texte s'appuie sur une typographie expressive, voire iconique : des polices de caractère différentes dont la taille grandit ou rapetisse selon l'intonation à adopter, des couleurs variées pour différencier les personnages qui dialoguent, des ondulations pour mimer des mouvements...

La collection compte actuellement plus de 30 titres. Tous seraient à recommander : *Le Loup et la Mésange* ou l'histoire d'un loup peu doué, dont les entrailles sont étonnement contemporaines ; *L'Ogre Babbarco*, grand amateur de gnocchi qui terrorise Pietro pour se venger du tour malodrant que celui-ci lui a joué ; *La Toute Petite, Petite Bonne Femme*, pour rire du commissaire qui s'était défilé, et s'étourdir en répétant mille fois le mot « petit » ; *Les Trois Petits Pourceaux* pour découvrir une version des *Trois Petits Cochons* dans laquelle le loup pète et repète ; *La Mare aux aveux*, pour assister au spectacle que donnent Christian Voltz et ses personnages farfelus, à partir d'un récit sur la culpabilité et le pardon... Que d'émotions à partager avec les petits lecteurs ! Et quel plaisir ! ●



- > **Pirouette**, 24 pages, 11,50 € :
- > **Charlotte MOLLET**, *Une souris verte*, 2002.
- > **Charlotte MOLLET**, *Petit Jean qui danse*, 2011.
- > **Charlotte MOLLET**, *La Légende de saint Nicolas*, épuisé.
- > **Christophe ALLINE**, *Frère Jacques*, 2017.
- > **À Petits Petons**, 24 pages, 11,95 € :
- > **Muriel BLOCH et Martine BOURRE**, *Le Loup et la Mésange*, 2012.
- > **Muriel BLOCH et Andrée PRIGENT**, *L'Ogre Babbarco*, 2012.
- > **Jean-Louis LE CRAVER et Delphine GRENIER**, *La Toute Petite, Petite Bonne Femme*, 1998.
- > **Coline PROMEPRAT et Joëlle JOLIVET**, *Les Trois Petits Pourceaux*, 2000.
- > **Jihad DARWICHE et Christian VOLTZ**, *La Mare aux aveux*, 2006.

DES ROMANS ET DES ALBUMS

CHEZ ALICE ÉDITIONS

PAR DANIEL DELBRASSINE

chargé de cours à l'Université de Liège

La qualité et l'originalité du catalogue sont des conditions indispensables pour exister sur le marché francophone quand on est une maison belge. La preuve avec les derniers romans et albums parus sous le sceau d'Alice Éditions, dirigée par Mélanie Roland.

Depuis 2015, la maison bruxelloise est passée des mains de Michel de Grand Ry à celles de Mélanie Roland, active depuis longtemps dans les choix éditoriaux. Le catalogue a grandi, s'est diversifié, notamment avec des traductions d'auteurs néerlandophones comme Anne Provoost et Joke van Leeuwen. La réputation d'Alice Éditions, déjà fondée sur des succès en France (*La Louve, On n'a rien vu venir*), devrait se renforcer encore, avec de nouveaux titres comme *MythoMamie*, de Glwadys Constant.

MYTHOMAMIE

L'héroïne de ce roman paru en 2017 ressemble à certains ados : elle n'aime rien, n'a envie de rien, n'a aucun projet professionnel, et se trouve donc enrôlée dans l'entreprise de services aux personnes âgées de sa tante. La rencontre avec Hortense va changer sa vie et son regard sur elle-même : « [...] je voyais dans le reflet une fille que je ne connaissais pas, une fille qui me ressemblait, mais en mieux, une fille née au bon endroit, au bon moment, avec en prime une chouette grand-mère » (p. 55).

Glwadys Constant imagine la rencontre improbable entre une octogénaire et une ado et lui donne la forme d'un roman de formation et d'initiation : « J'ai beaucoup appris avec Hortense. Et pas

qu'à faire le ménage. Elle m'a donné des mots, des idées, des façons de penser, de regarder, d'écouter » (p. 104). Ainsi, une très belle scène de visite au cimetière du Père-Lachaise devient une leçon de vie. La vie, l'amour, la mort sont les thèmes de tout roman d'initiation, qui commence ici par la découverte du décès de la vieille dame et par une prise de conscience : « J'ai une destinée à écrire, une vie, une seule, et je sais où elle finit la vie et comment elle finit : toute raide et froide dans des draps vieux » (p. 125). *MythoMamie* est un roman réaliste qui montre comment une fille de 17 ans va dépasser un traumatisme familial : « J'avais même pas six mois que c'est mon géniteur qui s'est tiré. Une balle de fusil dans la tête. Propre et net. [...] Pas très fiables, les hommes, dans la famille » (p. 9). Heureusement, il y aura Hortense et ses leçons de vie... G. Constant réussit à rendre très justement la voix d'une adolescente au parcours difficile, avec un ton direct et franc, des propos sans arrière-pensées, sans illusions aussi. Un profil qui va forcément plaire à la mamie dont elle aura la charge, même si : « Non, les vieux, c'était pas une vocation. Ça l'est devenu. Juste quand il y a eu Hortense. » Le récit donné *a posteriori*, avec de nombreuses interventions de la narratrice qui s'emmêlent dans le fil de l'histoire, ne manque pas d'authentifier encore le témoignage. « Je ne sais pas comment maîtriser mes sou-

venirs, comment les empêcher de jaillir et de courir en tout sens... » (p. 37). Pour cette narratrice fictive (et pour ses lecteurs), la démarche de raconter mène à une prise de conscience de la fonction de l'écriture : « Ça sert à ça l'écriture : retenir la mort, le définitif, au bord du cahier » (p. 77). Parce que « Les vieux meurent, les chiens aussi, et les enfants grandissent » (p. 91).

TRAQUÉES!

Ce thriller de Sandrine Beau nous donne le point de vue d'une adolescente. En forme de *road novel*, le roman raconte la fuite de deux sœurs (14 et 5 ans) pour échapper à un type en voiture blanche, qui veut les enlever pour faire chanter leur mère et récupérer un magot caché par leur père avant sa mort. À pied, à vélo, en train... les filles rejoignent la Vendée, mais toujours pistées grâce au téléphone de la grande, qui s'en sert alors que leur mère le leur avait interdit...

Des déclarations interrompent le fil du récit, comme en écho à l'intrigue ; parfois dépositions de témoins, souvent réflexions intérieures du prédateur, elles accroissent la tension : « Cette fois, j'irai jusqu'au bout. Tant pis si c'est des gosses » (p. 34). Sandrine Beau réussit à conduire le suspense tout au long, avec rebondissements et coups de théâtre. Et le point de vue adolescent, avec le regard sur la petite sœur parfois insupportable et difficile à contrôler, est particulièrement crédible.

ON N'A RIEN VU VENIR

Publié en 2012, avec une préface de Stéphane Hessel, et plusieurs fois ré-



imprimé depuis, ce roman polyphonique procède de sept auteures différentes, dont Sandrine Beau, Clémentine Beauvais, Annelise Heurtier, Séverine Vidal... Les sept fils narratifs entrelacés, avec des personnages qui se connaissent entre eux, rendent compte de la mise en place progressive d'un régime totalitaire issu des élections. Sur la route de l'exil, c'est ce que constate Laura, la maman de Simon, menacé par les nouvelles lois du fait de son handicap : « Ça s'est mis en place petit à petit, on n'a rien vu venir. Tant qu'on n'est pas concerné, tant que ça se passe chez le voisin... » On notera que le format et le sujet font de ce titre un support idéal pour des usages scolaires.

Les albums sont très présents au catalogue d'Alice Éditions. Clémentine Beauvais, une Française établie à York, auteure par ailleurs de romans très remarquables et publiés chez Sarbacane (*Les Petites Reines*, 2015 et *Songe à la douceur*, 2016), figure au catalogue d'Alice Éditions avec deux titres, dont *La Louve* (2014), un texte illustré par Antoine Déprez, qui a reçu le prix des Incorruptibles en 2016. Ce récit puise au fonds des mythes les plus anciens, ceux qui racontent les échanges entre les bêtes et les humains. Avec son héroïne sans parents, dont le sacrifice exprime sans doute ce qu'il y a de plus généreux dans l'esprit d'enfance, *La Louve* offre une fin bouleversante. Scénario, écriture, images, tout devrait contribuer à faire de ce *Louve* un classique à long terme.

AMELINE, JOUEUSE DE FLÛTE

Paru en 2018 avec des illustrations d'Antoine Déprez, ce deuxième album de Clémentine Beauvais publié chez Alice Éditions s'inspire de sources allemandes. Les paysages d'*Améline, joueuse de flûte* évoquent l'univers des contes et des légendes, les images et les couleurs créent une ambiance ambiguë, entre réel et imaginaire. Lorsque le récit de Clémentine Beauvais commence, avec un grand-père qui raconte l'histoire du joueur de flûte de Hamelin, nous sommes plongés dans un univers décalé, plein d'allusions aux deux textes repris par les frères Grimm dans leurs *Légendes allemandes (Deutsche Sagen, 1816, tome 1, pp. 330-334)* sous les titres *Die Kinder zu Hameln* (n° 244) et *Der Rattenfänger* (n° 245). On retrouve par exemple l'interdiction de siffler dans le village, qui correspond à une règle réellement en vigueur dans la localité.

Ce drame, qui aurait vraiment eu lieu à Hameln (Basse-Saxe) en 1284, sert de fond à cette *sequel* imaginée par C. Beauvais. Nous ne sommes donc pas dans un conte, mais dans une légende située et datée, et l'héroïne peut d'ailleurs arriver au lieu décrit dans le récit de son grand-père. Elle ne s'en rend pas compte, alors que l'image nous en avertit par deux fois (gare et panneau sur la route).

Le joueur de flûte de Hamelin est un sujet très présent dans la littérature : on pourra penser à la version de Samivel dans les albums du Père Castor (1942), mais un regard en arrière nous permettra de voir aussi le thème chez

Goethe (1803), Mérimée (1829), la poétesse russe Marina Tsvetaeva (1926) et Sartre (pour le dénouement de la pièce *Les Mouches*). Il est encore très fréquent dans la culture contemporaine, avec le film d'Atom Egoyan, *De beaux lendemains*, inspiré du roman de Russell Banks, dans la série TV *Sleepy Hollow*, dans la série manga *Sailor Moon*, dans un épisode de *Star Trek*, etc.

Dans l'album, le récit en « je » est donné par Améline, 10 ans, qui se trouve investie d'un rôle dont elle ignore tout : réparer les conséquences d'un drame ancien, celui de la légende. On retrouve ici le thème contemporain de l'« enfant sauveur », très présent dans certains romans (*Harry Potter*, *Lyra Parle-d'Or* dans *À la croisée des mondes*) et donné en prolongement à une vieille légende allemande. Après le succès de *Louve*, on ne s'étonnera pas de cette nouvelle rencontre réussie entre C. Beauvais et A. Déprez... ●

- › **Gwladys CONSTANT, *Ma Mythomamie***. Alice éditions, 2017, 208 pages, 13,00 €.
- › **Sandrine BEAU, *Traquées !***. Alice éditions, 2017, 263 pages, 12,00 €.
- › **(7 auteurs), « On n'a rien vu venir »**. Alice éditions, 2012, 111 pages, 12,00 €.
- › **Clémentine BEAUVAIS et Antoine DÉPREZ, *La louve***. Alice éditions, 2014, sans numérotation, 14,00 €.
- › **Clémentine BEAUVAIS et Antoine DÉPREZ, *Améline, joueuse de flûte***. Alice éditions, 2018, sans numérotation, 15,00 €.

ANNICK MASSON ET SON COMPLICE LUC FOCCROULLE :

L'ART D'ÉMERVEILLER LES ENFANTS

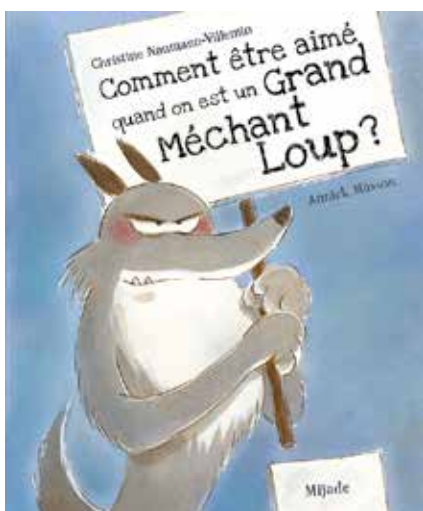
Petite, elle était appelée « Bulldozer ». Aujourd'hui, ce serait plutôt Speedy Gonzales tant elle dessine, croque, aussi vite que son ombre. On n'eût pu rêver mieux que la Foire du livre de Bruxelles pour rencontrer Annick Masson et son complice Luc Foccroulle, un sacré duo faisant jaillir des émotions partagées avec les enfants. Illustratrice, mais pas que... elle s'occupe aussi de la photogravure chez Mijade. Luc, lui, s'est tourné vers l'illustration publicitaire, est scénariste et prof d'illustration. Portraits croisés.

PAR ISABELLE DECUYPER

attachée principale, Service Littérature de jeunesse, Service général des Lettres et du Livre

Petite bio

Je suis originaire de La Calamine. J'habite à Liège avec Luc, mon mari, et nos deux enfants Amandine et Oliver. Luc est né à Liège.



Pouvez-vous évoquer votre parcours personnel ?

Depuis toute petite, j'ai toujours aimé dessiner sur tous les supports, comme les murs, les oreillers... J'éprouvais ainsi le besoin de manifester ma présence. Cet attrait artistique a reçu le soutien de mes parents. C'est donc naturellement que je me suis dirigée vers des études en section illustration-BD à Saint-Luc à Liège, où j'ai rencontré Luc Foccroulle, qui allait devenir mon mari. Après mes études, j'ai travaillé assez vite dans le dessin animé chez « Neurones Cartoon » à Liège où je travaillais surtout sur ordinateur, avec une frustration de ne pas pouvoir dessiner. Luc, lui, avait fait la BD et est devenu freelance dans la publicité. Enceinte de notre fils, j'ai pris le temps de dessiner pendant ma grossesse. J'ai réalisé un book que j'ai présenté à Averbode et chez Mijade. Assez vite, ceux-ci m'ont proposé d'illustrer une histoire de Christian Merveille¹. Engagée comme illustratrice, j'y ai appris la photogravure que je pratique à mi-temps. Je scanne les images et prépare les maquettes suivant les textes proposés par la maison d'édition. Luc, lui, s'est tour-

né davantage vers la BD et est devenu prof d'illustration à Saint-Luc. Il me soutient et je bénéficie de ses conseils. Ensemble, nous avons déjà réalisé quatre albums chez Mijade ! Le premier s'intitule *Le secret du potager*², dans lequel les légumes parlent. Luc prend la parole : « L'affectif est plus présent quand on travaille à deux. » Quand on travaille sur les textes des autres, il n'y a pas toujours des thématiques qu'on aimerait aborder, ajoute Annick. « Je pense au concept, j'écris l'histoire et Annick l'illustre », explique Luc. Sauf pour *La Princesse et le Cow-boy* où je suis à la fois auteure et illustratrice. Je nourrissais l'envie de raconter la frustration des enfants, de retrouver le plaisir d'aller dans la nature. J'ai donc raconté l'histoire d'une petite fille qui part à l'aventure avec son cheval de bois et qui se lie d'amitié avec un petit garçon. Au fil des années, je me suis découverte peu à peu, tout en ayant un travail qui évolue aussi. Pour le moment, j'ai envie de faire des choses plus spontanées, plus libres, comme un travail directement à l'aquarelle sans crayonnés préalables.

Petite, on m'appelait Bulldozer. Je suis une passionnée et ça bouillonne tout le temps à l'intérieur. Luc confirme aussi cette envie d'évoluer dans le métier, nourrissant le souhait de faire des choses plus engagées. Et il explique que les histoires vécues viennent parfois d'une nécessité technique, comme lors d'une bronchite : leur fils devait utiliser une machine aérosol bruyante et pour le distraire de celle-ci, il a inventé une histoire d'éléphant enrhumé.

Des influences ?

J'adore regarder le travail des autres, ça me nourrit, m'enrichit. J'admire Sempé, Bill Watterson, Philip Hopman, Lisbeth Zwerger, Quentin Blake, Tony Ross, Claude K. Dubois, Philippe Corentin... J'adore aussi l'univers de Hayao Miyazaki.

Quelques albums récents ?

*C'est quand la Saint-Nicolas ?*³

On raconte souvent cette légende affreuse. Annick d'expliquer : J'avais envie non pas de reprendre celle-ci, mais de me replonger dans l'ambiance vécue étant enfant. Et comme le souligne Luc,

avec une possibilité de double lecture laissant transparaître quelque peu ce passage initiatique « tu es grand, toi, tu sais que ». Le plus grand capte et comprend, mais il participe à l'enthousiasme de la venue du Grand Saint. On surfe sur la corde raide. Les enfants se réapproprient l'imaginaire et inventent même des choses qui n'existent pas. L'humour permet aussi une distance pour aborder des choses difficiles. Je le constate quand je lis le livre en classe, dit Annick.

*Comment être aimé quand on est un grand méchant loup ?*¹, avec un texte de Christine Naumann-Villemin. Une histoire de loup qui en a assez d'être le méchant des histoires et le dit à l'auteure qui se creuse les méninges pour en faire un loup tout mou qui fait du yoga.

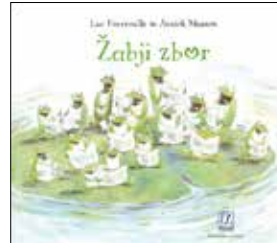
L'auteure a envoyé ce texte chez Mijade. Je connaissais son travail et étais ravie de collaborer sur un album avec elle.

*Il va me manger*² aborde les cauchemars. L'objectif de l'album, c'est aussi de veiller à réduire l'impact des peurs des petits lecteurs. « On essaie de passer au-delà avec de l'humour et du rêve plein d'expressivité, explique Luc ; avec une chouette distance. »

Nous essayons de faire des histoires que nous aurions eu envie d'entendre quand nous étions enfants. Je me sens très proche des enfants. (Et c'est du vécu, lors des séances de dédicaces vraiment impressionnantes où l'illustratrice a de nombreux fans. La file d'attente est longue. Grenouilles, loups et autres monstres, les dessins se succèdent à un rythme effréné.) Je n'ai pas de souci d'esthétisme. Mon illustration est au service de l'histoire. J'essaie d'émerveiller les enfants. Et ils ont l'air d'apprécier ! « L'essentiel est de faire partager des émotions quand on écrit un texte », explique Luc. Annick d'ajouter : Je suis une bonne éponge ; quelqu'un d'hypersensible. C'est parfois difficile, mais c'est aussi une force aussi pour permettre de transposer ces émotions en images. J'étais triste de quitter les personnages de *Chœur de grenouilles*³, que j'ai pu faire renaître ensuite, grâce aux dédicaces.

Quelles techniques utilisez-vous ?

Je réalise d'abord des crayonnés, puis je les colorie à l'aquarelle, une technique



instantanée que j'aime utiliser depuis longtemps. J'adore vraiment la nature. Étudiante, je passais des heures dans les bois à peindre. Parfois, je mets un ancrage, un trait au feutre noir qui permet d'obtenir un contraste, une touche plus humoristique. Luc explique la façon de procéder : « Comme Annick réalise la photogravure et qu'elle scanne elle-même, elle sait la difficulté de le faire avec une feuille gondolée. D'où elle veille toujours à tendre la feuille sur laquelle elle travaille. »

Vous réalisez régulièrement des animations en classe ?

Oui, environ une par mois. Je fais attention à la démarche de l'enseignant qui me contacte dans le cadre d'un projet avec la classe. L'enseignant doit être là avant, pendant et après... Moi, je viens pour donner une impulsion, avec mes croquis que je montre. J'explique les découpages, comment s'organise l'album, et je mime aussi. Je tiens à montrer que les émotions ont une incidence sur l'apparence... Un loup timide ne se tiendra pas de la même manière qu'un loup bien assuré. Cela interpelle vraiment les enfants. Je les invite à observer les choses, les gens à côté d'eux. Lors des activités en classe, les enfants timides se révèlent. On découvre des qualités que l'enfant n'a jamais pu montrer aux autres.

En projet ? Un scoop ?

Un album que je viens de réaliser avec une auteure française rencontrée en Alsace, Elsa Devernois⁷. Il s'agit d'une histoire pour les tout-petits évoquant la situation bien connue des enfants qui

souhaitent venir dans le lit des parents. Il a été proposé à Bologne fin mars et devrait paraître en fin d'année.

Un nouveau magazine ?

Oui, un projet inédit en FWB, le lancement du magazine *Je dirais même plus*⁸ publié à 24 000 exemplaires par cinq éditeurs jeunesse. Alice Éditions, Les 400 coups, NordSud, Mijade et Ker éditions, soit cinq labels, quatre Belges et un Québécois, qui ont décidé de s'allier pour présenter leurs auteurs-illustrateurs et leurs nouveautés éditoriales. Zoé Donnay s'est aussi attelée à la mise en page.

Un mot sur la maison d'édition Mijade ?

Leur grande force est d'essayer à tout prix de faire vivre les auteurs-illustrateurs. Mijade travaille énormément l'édition à l'étranger en étant présent à des salons comme Bologne et Francfort, où Aline réalise un travail colossal pour la vente de droits. Nos albums sont donc racontés en Chine, en Corée, en Slovaquie, au Danemark, en Allemagne, en Italie, etc. ●

INFOS :

annickmasson2016@gmail.com ou
www.mijade.be/masson_annick

Notes

- 1/ *Où vas-tu, Petite souris ?*, paru en février 2007.
- 2/ Mijade, 2009.
- 3/ Mijade, 2017.
- 4/ Mijade, 2017.
- 5/ Mijade, 2016.
- 6/ Mijade, 2011.
- 7/ Auteure notamment de *Un bon chocolat chaud*, Pastel, 2017.
- 8/ À télécharger gratuitement via www.jediraismeme-plus.be.

LE CENTRE ANDRÉ FRANÇOIS ET LA MÉDIATHÈQUE JEAN MOULIN À MARGNY-LÈS-COMPIÈGNE

PAR ISABELLE DECUYPER

attachée principale, Service Littérature de jeunesse, Service général des Lettres et du Livre

8 février 2018, c'est sous un beau manteau blanc que le Centre régional de ressources sur l'album et l'illustration accueille une quinzaine de professionnels du livre de jeunesse de la FWB pour une journée d'étude en partenariat avec le CLJBxl, le centre André Canonne de littérature de jeunesse de Strépy-Bracquegnies et la section belge francophone de l'IBBY.

Martin Jarrie et son exposition © I. Decuyper



Léa Martin, directrice du centre André François, évoqua dans un premier temps André François. Né en 1915 en Roumanie, A. François a été naturalisé français. Mondialement connu, il fut l'un des grands noms des arts graphiques du XX^e siècle. Illustrateur de livres pour enfants parus surtout aux États-Unis et en France, il a créé, il y a près d'un demi-siècle, quelques titres inoubliables, dont *Little Boy Brown*, *Les Larmes de crocodile* ou *Lettre des îles Baladar*. Il fut dessinateur pour la presse adulte. Il devint célèbre grâce à ses affiches publicitaires (Citroën, Kodak, Gillette, Dop...) ou cinématographiques (*Le Soupirant*, *Yoyo*) et par ses nombreuses couvertures de magazine et sa collaboration avec de nombreux journaux dont le *New Yorker*. En 2002, un terrible incendie ravagea son atelier et détruisit une grande partie de son travail. Celui-ci incita à conserver le peu qui restait. Une grande rétrospective eut lieu en 2003 à la biblio-

thèque Forney à Paris. Depuis 2010, le centre André François, dédié aux arts graphiques, est installé sur la mezzanine de la médiathèque Jean Moulin. L'une de ses missions est de collecter les œuvres sur papier de son prolifique parrain, virtuose dans toutes les techniques¹. Le centre dispose d'une personne à temps plein et d'une personne à mi-temps.

Notre hôte rappela les expositions qui ont eu lieu au centre depuis sa création : *Le Phoenix*, *Remember*, *Circus*, *André François fait son cinéma...*, proposa de visionner un court documentaire, *Salut l'artiste*, et fit ensuite un retour en images sur quelques temps forts de 2017, avec des réalisations d'enfants lors d'animations pour les expos d'André François, de Bernadette Després ou celle en cours de Martin Jarrie qui a même connu un atelier de GIF animés. Léa Martin montra aussi les acquisitions récentes réalisées par le centre, notamment les originaux des affiches réalisées dans le cadre des expositions. Au budget 2018 est prévue la réalisation de deux expositions itinérantes, l'une sur André François, l'autre sur Bernadette Després, et la future exposition *André François et la publicité*. Il y aura aussi la venue d'un spectacle sur les îles Baladar (en juin 2018).

L'après-midi débuta par la visite guidée de l'exposition *Et j'ai mangé la peinture*, par Martin Jarrie² en personne. Un superbe écrin pour son œuvre à la frontière entre réel et imaginaire, entre le végétal et l'animal, phénomène d'hybridation. « Quand j'ai démarré il y a 25 ans, j'aimais que le pinceau accroche... Je tends mes feuilles avec une planche goudronnée et toujours avec de la couleur pour donner un peu de matière. » Pour cette exposition au titre étrange, Martin Jarrie avait envie d'utiliser une



La médiathèque © I. Decuyper



La médiathèque © I. Decuyper

autre technique, d'où son choix de la gouache. Au centre de l'expo, une vitrine avec quelques illustrations en vrac, puis le regard est attiré par les immenses colosses qui s'imposent sur le mur du fond, forts et si faibles à la fois par leur composition intérieure ; la tête tournée vers la gauche, c'est un cœur d'agneau, une commande des tripiers de France, qui saute aux yeux avant de découvrir un personnage de méduse. Suit une série de fleurs, avant d'arriver à son travail sur l'alphabet pour lequel il a cherché des mots dans les dictionnaires, qui lui ont inspiré des images. Et les cartes issues de son livre *Rêveries imaginaires*. Seconde salle, plus petite, autre ambiance avec une toile grand format de *L'homme végétal*. « Ce n'est pas ma préoccupation principale de faire des livres pour les enfants. » Des peintures d'une grande beauté, qui plaisent tant aux adultes qu'aux enfants, fort intéressés lors des animations.

La journée se termina par la visite de la médiathèque Jean Moulin³, seul lieu culturel dans cette commune de taille moyenne comptant un peu plus de 8000 habitants, et qui abrite trois services particuliers : le centre André François, le service culturel et la médiathèque, sise au rez-de-chaussée et sur une partie du 1^{er} étage, qui présente les documentaires, dont les beaux livres ; soit environ 25000 documents. Au rez-de-chaussée, un espace est réservé aux ados et il y a trois fonds spécifiques : poésie-théâtre, musique-cinéma et l'espace jeunesse. Avec une mise en évidence des écrits illustrés et des magazines. Les albums sont classés par ordre alphabétique d'auteurs. Pas de wifi, en raison de la méfiance de l'informaticien, seulement quelques ordinateurs

permettant un accès au catalogue. La médiathèque est entourée de larges baies vitrées ; elle s'étend sur un grand plateau, tapis bleu au sol, et comporte une série d'étagères sur roulettes, offrant une aire modulable. Elle comprend un espace multifonctionnel pouvant accueillir conférences, projections, rencontres..., celui-ci est entouré de rideaux rouges.

Côté actions, la médiathèque propose depuis 18 ans un salon du livre qu'elle tient chaque année en ces murs ! Avec une thématique et un illustrateur(trice) réalisant le visuel de l'affiche³. Janine Kotwica, qui nous avait rejoints pour la journée, en fut la coordinatrice durant de nombreuses années.

Elle organise aussi le prix Ficelle⁴ (trois catégories d'âge : 3-5 ans, 6-7 ans et 8-10 ans, avec cinq livres par catégorie soit 15 livres au total) qui implique 22 bibliothèques et permet un maillage sur le territoire, chaque bibliothèque apportant son coup de cœur d'une fiction de l'année précédente. La médiathèque peut prêter l'album si la bibliothèque concernée n'a pas beaucoup d'argent. Les lauréats sont présentés durant le salon.

La bibliothèque hors les murs est aussi une préoccupation des responsables. Un mois avant le salon, des livres sont déposés chez les commerçants. Cette année, il y avait même un tourniquet au supermarché. Les livres sont souvent des dons. Depuis deux ans, la gare est aussi sollicitée. Nathalie Novi, qui habite le Jura, venait en train avec une escale à Paris. Avec l'aide de la SNCF, un wagon dédicace a pu être proposé. Autre partenaire : une école de musique avec une chorale qui a chanté *Mon amant de Saint-Jean*, faisant valser N. Novi et le maire au milieu de la gare.

La médiathèque est ouverte 21 heures par semaine au tout-public, avec des animations scolaires le matin. Un service jeux vidéo, en partenariat avec le service jeunesse de la ville, est actuellement en test pour attirer les ados. Un comité de lecture ados « Émois et moi » vient d'être créé, mais les responsables réfléchissent encore pour voir comment le promouvoir. Avec les radios ? YouTube ? Il y a encore l'association Grandir ensemble et l'opération « Lire à bébé », une action envers les tout-petits, les malles thématiques... L'essentiel est d'aller de plus en plus vers les gens, les publics éloignés de la lecture... Bref, de sortir des murs...

Nous remercions nos hôtes pour l'accueil si sympathique et repartons avec l'envie de continuer et de renforcer ces échanges très riches. ●

INFOS :

www.mediathèque-margnylescompiegne.fr

Notes

1/ Gravures diverses (lithographie, aquaforte, sérigraphie...), dessins à l'encre ou au crayon, au pastel ou au fusain, peintures à l'eau, à l'huile ou acrylique, collages incongrus de toutes sortes de matériaux, vaisselle cassée, bois flottés ou brûlés, ferraille, plomb fondu, objets détournés et mariés...

2/ <http://martinjarrie.com>

L'Alphabet fabuleux, Gallimard, 2007, est lauréat des plus beaux livres français 2007. M. Jarrie a obtenu en 1997 le grand prix de la Biennale internationale de l'illustration de Bratislava pour deux albums : *Le Colosse machinal* et *Toc, toc ! Monsieur Cric-Crac !*, parus tous deux chez Nathan. En 2002, *Au bout du compte* (texte de Régis Lejonc) a reçu le Baobab (prix du meilleur album) à Montreuil.

Hyacinthe et Rose (texte de François Morel) a obtenu une mention spéciale à la Foire internationale du livre pour enfants de Bologne en 2011.

Rêveur de cartes a obtenu une mention spéciale à la Foire internationale du livre pour enfants de Bologne en 2013.

3/ Dont Anne Brouillard et Nathalie Novi pour les dernières éditions.

4/ Fait référence au lien entre auteurs et bibliothèques, ainsi qu'à la célèbre ficelle picarde !

BIENNALE PAUL HURTMANS 2018 :

QUI A PEUR DE LA LITTÉRATURE DE JEUNESSE ?

Du changement pour cette 21^e édition. La traditionnelle Semaine Paul Hurtmans est devenue Biennale Paul Hurtmans du livre de jeunesse, abordant un nouveau look et une présentation en quatre catégories : rouge, jaune, verte et bleue. Elle s'adjoint un nouveau partenaire : la Foire du livre de Bruxelles.

PAR ISABELLE DECUYPER

attachée principale, Service Littérature de jeunesse, Service général des Lettres et du Livre

Les résultats en matière de lecture sont vraiment préoccupants. Or la créativité est bien là, avec une production qui ne connaît pas la crise¹, souligne Luc Battieuw en introduction à une matinée d'étude tenue fin janvier au théâtre La montagne magique, avec un public venu en nombre, scotché par trois interventions exceptionnelles offrant autant de visions complémentaires de ce secteur. Vécu d'un animateur par Ludovic Flamant², qui pose d'emblée la question : qui a peur de la littérature de jeunesse ? L'essentiel, dans un album jeunesse, est de faire savoir aux enfants que « tout est pour de faux », que c'est de la fiction. Mais alors, pourquoi les régimes totalitaires volent les livres ? Car ils véhiculent des idées qui, elles, renvoient au réel et incitent à faire des révolutions. La littérature de jeunesse est donc un espace défini de fiction, un espace sans danger, mais qui renvoie à une réalité parfois dangereuse. Elle fait peur à ceux qui ont peur de débattre ! Pour L. Flamant, il n'y a pas de sujets adultes et enfants. On peut donc tout aborder. Même avec un album sur un thème comme celui des pompiers, on ne sait pas à quel moment on va toucher l'enfant, car on ne connaît pas son vécu.

Comment donc aborder les sujets difficiles ? Mais qu'est-ce qu'un sujet difficile ? Pour L. Flamant, il y a des rapports difficiles que nous entretenons avec certains sujets. Le livre abordé a fait l'objet de plusieurs validations par l'auteur qui l'a écrit ; l'éditeur qui l'a accepté et publié ; le libraire qui l'a vendu et, enfin, la bibliothèque qui l'a acheté et mis en rayon. Il importe d'être soutenu par sa direction : « Vous lisez ce que vous voulez », évoquant son expérience avec *Comment on fait les bébés ?* de Babette Cole. Les prix littéraires sont aussi une autre validation³. L'essentiel est de se sentir à l'aise avec le sujet qu'on va aborder. L. Flamant se rend compte qu'il peut aussi faire preuve de racisme quand il présuppose qu'il faut éviter d'aborder la sexualité avec un musulman. Le rôle de la littérature de jeunesse est de faire vivre par procuration des sentiments qui, parfois, peuvent être violents. Mort, violence..., pour tout sujet, il faut penser à délimiter l'espace de la fiction.

Une pierre dans la rivière : beau programme pour la première carte blanche à Marie Chartres, bibliothécaire, libraire, auteure de cinq romans à L'école des loisirs et débutante dans cet exercice. Elle montre d'emblée, par le catalogage de son éditeur des thèmes de ces romans (amour, maladie, suicide, amitié, voyage...), qu'elle aborde des sujets difficiles, et se propose d'expliquer pourquoi.



Qui a peur de la littérature ado ? est le titre d'un ouvrage rédigé par Annie Rolland, qui s'est penchée avec son regard de psychologue clinicienne sur les œuvres lues par les ados et particulièrement sur celles des catégories rouge et jaune de la Biennale.

Luc Battieuw conclut cette matinée par une invitation à la réflexion après avoir entendu ces trois points de vue qui se recoupent. Et d'affirmer : « Il faut oser présenter tous ces livres qui nous parlent de la réalité de nos sociétés. Les enfants doivent grandir avec les livres. »

Une édition de ces communications est prévue⁴.

Un deuxième rendez-vous était prévu en février : des rencontres d'auteurs à la Foire du livre pour les catégories jaune et rouge.

Enfin, renaissance attendue d'une Soirée littéraire mi-mars avec les auteurs des catégories verte et bleue. Le public était invité à bord du vol BPH 2018 pour la rencontre adultes, avec les auteurs évoluant dans les classes primaires. Habilement mise en scène, celle-ci fut un grand moment de spectacle. Quand le théâtre rencontre la littérature, cela devient... magique ! ●

Notes

1/ Plus de 12 000 titres parus, soit une hausse de 20 %.

2/ Portrait dans *Lectures* n° 192, septembre-octobre 2015.

3/ Comme *Tous à poil* qui a reçu le prix Libbylit.

4/ Infos : www.cljbxl.be



RETROUVEZ LES RUBRIQUES

MISE EN Poches & RECENSIONS

DE LIVRES ET BANDES DESSINÉES



sur le site

www.bibliotheques.be

(rubrique Publications)

LES RECENSIONS SONT RÉDIGÉES PAR

Michaël Avenia (cinéma), Michel Bougard (sciences), Thomas Casavecchia (sociologie), Pol Charles (fictions, langues, philosophie), Benoît Dejemeppe (droit, criminologie), Anne Delplace (bibliothèques), Philippe Delvosalle (cinéma), Catherine De Poortere (cinéma), Jean-François Füeg, Arnaud Knaepen (histoire ancienne), Benoit van Langenhove (musiques), Marc Lavallé, Yvette Lecomte (sociologie), Alexandre Lemaire, Bernard Lobet (politique, économie, philosophie, langues), Philippe Maes (histoire contemporaine), Bruno Merckx, Catherine Renson (témoignages, art de vivre), Anne Richter, Florence Richter, Marc Roesems (cinéma), Nathalie Trouveroy (arts), Franz Van Cauwenbergh (BD), Jacques Van Rillaer (psychologie).

LECTURES • CULTURES

NUMÉRO 8



16



25



47

03 ÉDITORIAL

03 Le joli mois de mai
par Jean-François Füeg

6 ICI & AILLEURS

6 PointCulture Liège : les arts ardents
par Hugues Dorzée

10 MÉTIER

10 Directeurs en bibliothèque,
centre culturel et PointCulture
par Diane Sophie Couteau

13 NUMÉRIQUE

13 Un labo collectif explore
l'invisible du numérique !
par Pierre Hemptinne

16 PORTRAIT

16 Le récit protéiforme de Patrick Corillon
par Catherine Callico

19 ACTION

19 « Enragez-vous ! » sonde le Brabant wallon
par Catherine Callico
22 Des « livres » vivants pour déconstruire
les préjugés
par Flavie Gauthier
25 Les discobus, par les villes et par les champs
par Benoit van Langenhove

28 AUVIO

CD
28 Un mysticisme ardent
par Benoit van Langenhove

DOCU

30 « Non, je foutrai plus les pieds
dans cette taule ! » : grèves et travail en Mai 68
par Philippe Delvosalle

32 LECTURE

SOCIÉTÉ

32 Mai 68 : sous les pavés, les pages
par Thomas Casavecchia
35 Nature contrariée, redressée, transformée
et en débat...
par Michel Bougard
38 Transmettre
par Florence Richter
41 Japon, saveur de l'éphémère
par Nathalie Trouveroy

BD

43 Deux légendes revisitées :
Spirou et E.P. Jacobs
par Franz Van Cauwenbergh

45 JEU

45 Des palais et des légendes
par Pascal Deru

47 JEUNESSE

ACTION

47 Iota, une petite lettre pour mieux grandir
par Laurence Bertels

ENFANT

50 L'oralité en albums
par Michel Defourny

ADO

52 Des romans et des albums
chez Alice Éditions
par Daniel Delbrassine

PORTRAIT

54 Annick Masson et son complice
Luc Focroulle : l'art d'émerveiller les enfants
par Isabelle Decuyper

COLLOQUE

56 Le centre André François et la médiathèque
Jean Moulin à Margny-lès-Compiègne
58 Biennale Paul Hurtmans 2018
par Isabelle Decuyper



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES
CULTURE.BE

www.bibliotheques.be
www.centresculturels.cfwb.be
www.pointculture.be

Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles
Service général de l'Action territoriale - bureau 1A001
Bd. Léopold II, 44 - 1080 Bruxelles
Tél. (02) 413 22 36 - (04) 232 40 17